









**Pat MILESI**

# **La Moresca des schizophrènes**

**Une enquête de Camille Sora**

**Editions ACT'Polar**

Le n° ISBN 978-2-9540518-2-6

© Crédit photographique : Pat Milesi



# *Castigat ridendo mores<sup>1</sup>*

Jean de Santeul

Ce roman est une pure fiction.

Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants ne pourrait qu'être le fruit du hasard.

Sauf Mia et Satrappe bien évidemment...

---

<sup>1</sup> **La comédie châtie les mœurs en riant**

Qu'importe la vérité pourvu qu'on en ait l'ivresse...



À mon père, qui me manque tant...



Lyon. Université Sainte-Barbe.

- Mais pétard ! Où donc sont passés ces foutus clébardes ? Ah non, vraiment ! Pas le moment... Et surtout pas ici !

Mia Tarra, sculpturale femme de ménage à la cinquantaine rayonnante, souffla la mèche blonde qui lui retombait sur l'œil.

- Pantoufle, Camelot !!! tenta-t-elle le plus discrètement possible.

Alors qu'elle commençait à paniquer, les deux chiens déboulèrent enfin des escaliers en patinant sur le lino glacé de l'université.

- Nom d'un petit bonhomme ! siffla-t-elle entre ses dents. Mais vous étiez où encore ? Si quelqu'un vous voit là, je... Mais, Pantoufle... Tu saignes ?

La chienne, huit kilos de bâtarde serpillière ras le plancher, barbouillée de rouge, s'immobilisa face à elle.

Mia envoya balader seau et torchons. Se pencha sur l'animal. Saisit sa gueule d'une main experte. Chercha la plaie.

Huit années d'assistance vétérinaire à mi-temps lui avaient offert le geste sûr, le diagnostic prompt.

Elle fronça les sourcils.

- Rien...

Fonça alors sur Camelot, assis bien sagement sur son gros popotin castré.

Du sang collait également à son pelage noir et dru.

C'était donc lui le blessé ?

Que nenni ! Rien non plus...

Apparemment, les bestiaux étaient sains.

Mia plongeait une deuxième fois sur cette pauvre Pantoufle qui, redoutant le caractère lunaire de sa patronne, aplatit ses oreilles en signe de soumission. L'auscultait de nouveau.

Camelot se mit alors à japper, queue frétilante.

Manifestement, il tentait de lui dire quelque chose.

- Et bien quoi ?

La chipolata fusa en trombe dans le couloir, Pantoufle à ses trousses.

Mia emboîta le train de l'équipée.

Deux étages plus haut, Camelot débouchait dans l'étage réservé au personnel administratif de la bibliothèque de l'université. Il traversa le couloir, s'engouffra dans le bureau du directeur dont la porte était bizarrement entrouverte, puis s'arrêta, haletant, devant les toilettes.

- Alors patronne, semblait-il lui dire. Qu'est-ce que tu penses de ça ?

Une grosse tâche de sang s'étendait par dessous la porte. Des fleurs rouges parsemaient le sol tout autour. Certainement les traces de pattes des deux goinfres, qui avaient dû s'en donner à cœur joie.

Un si bon frichti à quelques heures de la soupe...

Mia souffla.

- Ah, ben là... C'est pas la merde !

Lyon. Université Sainte-Barbe.

Bréju, le légiste et les Dupont, spécialistes du laser fluorescent et de la pipette mutante, travaillaient en confiant leurs premières impressions à un dictaphone. Une foule de curieux s'agglutinait à présent dans le couloir pour tenter d'apercevoir les derniers outrages infligés au cadavre.

Maryse Dufflot, agent de terrain et ressource précieuse du commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement de Lyon, filtrait les entrées.

Une des épaules du mort était coincée dans la cuvette des toilettes.

Une grande et profonde entaille lui avait décalotté la glotte. L'angle du cou était si vrillé qu'on pouvait y voir vibrer la moelle épinière par transparence.

Les trois hommes tendirent le corps à l'équerre pour tenter de l'en extraire. En vain... La clavicule restait obstinément bloquée à l'intérieur.

- Dites donc, vous là, ordonna Bréju en sueur, visant le vigile de l'université d'un œil excédé -ce dernier, accoudé au chambranle, grignotait nonchalamment des pistaches- au lieu de vous empiffrer de ces cochonneries, passez donc une combinaison et venez nous aider ! L'homme, qui répondait au doux patronyme de Francis Bertiau, ancien légionnaire au visage couturé, glissa le

paquet de noix dans sa poche, revêtit une charlotte, une blouse, des chaussons de protection, enfila des gants en latex puis s'avança.

- Poussez-vous ! prévint-il l'assemblée. Je m'en charge...

Il saisit alors le corps sous les aisselles et le dégagea d'une brusque torsion sur la gauche.

Un craquement sinistre accompagna la manœuvre. La peau céda sous la pression, le sang gicla.

La tête se décrocha du tronc, atterrit sur le sol dans un bruit mat, roula jusqu'aux pieds du président de l'université, Martial Satrappe, qui venait tout juste de pénétrer dans la pièce en arguant de sa position de pouvoir. Épouvanté, le haut fonctionnaire vomit une portion de grosses crevettes aux herbes, gobées quelques minutes plus tôt dans un des innombrables cocktails que sa fonction l'obligeait à honorer.

Le jet verdâtre -émaillé de carapaces- atterrit malencontreusement sur le visage du mort dont la tête ressemblait à présent à s'y méprendre à du veau sauce gribiche. Un rictus étirait ses lèvres, offrant un diabolique sourire à l'assemblée horrifiée.

Un ange noir passa.

Le légiste, levant les mains au ciel, s'en prit au vigile.

- Mais bordel ! Si c'était pour...

Bertiau se défendit.

- M'avez demandé de le sortir non ? Ah ben, il est dehors maintenant... Devriez plutôt me remercier oui ! Il pointa le président d'un doigt accusateur. Pas de ma faute si y en a qu'ont l'estomac fragile ici...

Il déchira sa combinaison, la jeta par terre puis, furieux, sortit au pas de charge en lançant :

- Toujours pareil avec ces chochottes ! Ça m'apprendra à rendre service, tiens ! Puisque c'est comme ça, je m'en retourne au Central. N'aurez qu'à m'appeler si vous avez besoin. Ah mais...

- Regardez-moi ça ! aboya alors Bréju au comble de l'exaspération. Tout est crépi maintenant... Il visa Satrappe d'un doigt agressif et ordonna : Dégagez-moi ce gars-là du périmètre de sécurité avant que je ne l'incorpore dans la scène du crime de mes propres mains. Et que ça saute !

Quelques *enchiladas*, arrosées d'un chablis des Monts du Lyonnais, réclamant elles aussi un aller-retour imminent, le haut fonctionnaire ne se fit pas prier. Il s'éjecta de lui-même dans le dessein de régler rapidement ses petites affaires digestives en privé.

Entre les piétinements et les vomissures, il ne serait pas facile de trier le bon grain de l'ivraie...

Le corps avait été poignardé à plusieurs reprises.

Le plus difficile restait de savoir s'il avait été encastré avant ou après le lardage dans la cuvette des toilettes.

Si, pour un profane, cela semblait revêtir peu d'importance, pour un juge d'instruction en revanche, la résolution de cette énigme représenterait de l'or.

Cela donnerait des indications sur les intentions du tueur.

Préméditation ? Coup de folie ? Mise en scène machiavélique ? Affolement ? Bref, autant d'indices qui permettraient de juger de la gravité de l'acte devant un tribunal.

C'est ce que Bréju et les deux Dupont tentaient à présent de définir.

Le cadavre était celui d'Henri Miteck, ancien président de l'université et directeur d'une des plus importantes bibliothèques universitaires de France.

Âgé approximativement d'une soixantaine d'années, il portait les stigmates d'une vie pleine de frustrations. Cou gras, ou tout du moins ce qu'il en restait, visage fripé, traits crispés vers le bas, sillons nosocomiaux creusés et deux yeux en boutons de bottine qui les fixaient à présent d'un vert effaré. Ses cheveux blonds frisés, taillés près du crâne, finissaient de lui donner l'air d'un kapo nazi.

Le gros ventre de l'homme, barbouillé d'un sang épais et noirâtre, servait de terrain d'atterrissage à une multitude de mouches sorties d'on ne savait où. Égarées dans ce monde hyper urbain, leurs antennes capables de sentir un corps en décomposition à plusieurs centaines de mètres, elles vrombissaient en nuage serré autour du cadavre.

Ne le lâcheraient pas !

La chaleur de ce mois de mai caniculaire n'allait pas faciliter la tâche aux scientifiques...



Lyon. Université Sainte-Barbe.

Jacques Burtillon, directeur administratif général de l'université, pour lequel la procédure et le règlement représentaient la quintessence de l'existence, tonitruait.

- Des chiens ? Dans l'enceinte de la faculté ? Mais, vous vous croyez où, hein ?

- Ben... tentait de se défendre Mia, la femme de ménage, c'est juste parce-que...

- Que quoi ? cracha l'homme en haussant le cou à la manière d'un dindon. La prochaine fois, sortez aussi vos cochons d'Inde, ça nous fera l'Arche de Noé ! Et puis votre blouse, hein ? Elle est où votre blouse ?

Mia le dévisagea, hallucinée. Tendit le pouce par-dessus son épaule.

- Vous ne croyez pas qu'on a autre chose à foutre qu'à s'occuper de la blouse, là ?

- N'essayez pas de noyer le poisson ! tonna l'homme. Le règlement impose clairement le port de la blouse aux techniciennes de surface. Son regard inquiet parcourut Mia de haut en bas. Et, en ce qui vous concerne, conclut-il, pincé, je ne vois rien qui y ressemble. Parce que vous, bien sûr, vous êtes au-dessus des...

Le capitaine Camille Sora, belle blonde à forte poitrine, choisit ce moment-là pour débouler du deuxième étage. Elle apostropha la femme de ménage.

- Dites donc vous, les chiens ? Ils sont où ?

- Et bien, répondit Bertillon servile, en bondissant vers elle, je les ai confiés à M. Bertiau, le vigile. Histoire de les laver et de...

- Comment ça, les laver ? s'ahurit Camille. Des pièces à conviction ? Mais vous n'avez aucun sens commun, vous ! Et il est où ce vigile, qu'on récupère cette boulette ?

D'une main moite, le fonctionnaire lui indiqua les escaliers.

- Il vient juste de descendre au Central, par là... Il y a des douches là-bas et...

Camille s'engouffra derechef à la poursuite de Francis Bertiau pour tenter d'éviter l'irréparable.

Mia, que son supérieur hiérarchique commençait à gonfler sérieusement, en profita.

- Voyez, au lieu de me gueuler dessus, feriez mieux de...

Avant que ce dernier ne puisse répondre quoi que ce soit, le brigadier Maryse Dufflot débouchait à son tour des escaliers.

- Excusez-moi, mais je cherche la femme de ménage qui...

- C'est moi, s'empressa de répondre Mia, heureuse d'échapper à la vindicte de son supérieur.

La fonctionnaire de police fonça sur elle, la saisit autoritairement par le bras et l'entraîna vers le palier, sans le moindre regard pour la silhouette coupable de Bertillon.

- Une psychologue vous attend.

- Une psychologue ? s'abasourdit Mia. Il n'en est pas question ! Moi, ce que je veux, c'est juste...

La porte des ascenseurs s'ouvrit.

Le capitaine Michel Vega, grand et bel homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un élégant complet de lin froissé sur chemise de soie, lunettes noires en équilibre sur le nez, en surgit. Il les arrêta.

- Mais vous allez où comme ça, vous deux ?

- Elle ? Je ne sais pas ! répondit Mia survoltée en tentant de se soustraire à la poigne de Maryse Dufflot. Mais moi, je vais au Central, récupérer mes chiens !

- Au Central ? S'enquit Vega l'air niais.

- Ben oui ! Au Central... Mia pointa un doigt accusateur vers Burtillon. Figurez-vous que môssieur le directeur administratif, là, n'a rien trouvé de mieux que de les faire laver par cette grande andouille de vigile ! Le capitaine se tourna vers le fonctionnaire incriminé. Ouvrit deux grands yeux incrédules.

- Laver ? Des pièces à conviction ?

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

Le commissaire Montbrison s'éventait furieusement avec le rapport transmis par les capitaines Vega et Sora. L'assassinat d'un ex-président d'université ? Directeur d'une des bibliothèques les plus réputées de France ? Et de surcroît, homosexuel ? - Cette information avait rapidement atterri dans l'escarcelle des inspecteurs via le sacro-saint Twitter.

Voilà qui n'était pas banal...

Mais bon... Après les malfrats savoyards au nez brûlant de coke<sup>2</sup>, les chanteuses transsexuelles et les vendeurs de meringues émasculés<sup>3</sup>, plus grand-chose ne pouvait aujourd'hui vraiment le surprendre.

Par ailleurs, restait-il encore quelqu'un de consensuel dans ce monde à la dérive ?

Il pensa à Marion, sa femme, qui venait de demander le divorce.

---

2

Danse avec la neige. Pat Milesi. Édition Act'Polar. Janvier 2012

3

Le petit vendeur de meringues. Pat Milesi. Édition Act'Polar.

Mars 2013

- Je veux un homme normal ! lui avait-elle jeté à la figure la semaine précédente. Qui s'occupe de moi, soit galant, romantique, m'offre des fleurs, m'emmène en voyage, s'inquiète de ce que je ressens, me protège, me trouve belle et ne soit pas tous les soirs trop fatigué pour me faire l'amour. Bref, pas toi ! Aussi, considère que notre histoire est terminée. Le seul point positif dans cette affaire ? C'est que tu n'aies jamais voulu me faire d'enfant !

Et elle était sortie avec sa valise en claquant la porte. Depuis, il ne l'avait pas revue... Un recommandé avec accusé de réception l'attendait à la poste. Qu'il n'avait pas pu se résoudre à aller chercher...

Un homme normal ? Mais que voulaient donc dire toutes ces femmes avec ce leitmotiv ?

La normalité ne représentait-elle donc pas le reflet de la réalité ?

Et la réalité ne ressemblait en rien à ce que recherchait Marion. C'était tout le contraire ! Des hommes déboussolés, pris en sandwich entre les possibles et les attentes. Bref, des funambules...

Il chassa ces sombres pensées, se saisit du dossier posé sur son bureau, le consulta d'un œil attentif...

Henri Miteck vivait avec sa mère, dont il s'occupait en bon fils aimant. Un parangon de solitude qui n'était pas sans évoquer un certain parallèle avec la situation affective présente du commissaire.

Une demi-page retraçait sa misérable vie privée, contrebalancée par une dizaine de feuillets relatant dans le détail un parcours professionnel brillant qui l'avait directement propulsé à la tête de l'université puis, ensuite, à celle de la bibliothèque.

Reconversion professionnelle des plus remarquables, par ailleurs ; car l'« ex », accolé à son ancienne fonction présidentielle, avait dû, en son temps, sonner le glas d'une descente aux enfers émaillée de règlements de comptes et de belles saloperies. Gloire et décadence... Force était de constater que le milieu de l'Université, né des complexes arcanes de l'église, était régi par des rapports de force délétères. Prêtres guerriers, moines et marquis y foisonnaient, jalousie au fusil, dans une danse narcissique, prêts à tout pour servir le saint Dieu vivant en chacun d'eux.

Gare à l'idéaliste, qui, corvéable à souhait, s'y faisait sucer le sang plus sûrement que dans le Bayou !

Aussi, dans cette configuration particulière, n'importe qui pouvait ici, représenter un suspect potentiel.

Montbrison déprimait...

Se faire larguer la même semaine par sa femme et se retrouver chargé d'une enquête qui risquait de mettre sa carrière en danger ? C'en était trop !

Il ouvrit le premier tiroir de son bureau, extirpa le paquet de Marlboro abandonné quatre ans auparavant, croix de bois, croix de fer, si je tire une taffe, je vais en enfer...

L'enfer ? Il venait justement d'y plonger les deux pieds d'un coup ! Alors...

Il chercha frénétiquement un briquet. N'en trouva pas. Du coup, il épingla le brigadier Mourat qui passait justement devant son bureau en dandinant son gros fessier d'éléphant de mer.

- Dites donc vous, n'auriez pas du feu, là ?
- Du feu ? Mais vous...
- Oui, je... Pourquoi ? Ça vous pose un problème ?
- Non, pas vraiment, mais c'est que...

- Que quoi ?

- Ben, c'est que c'est un peu interdit de fumer dans les bureaux... Même que vous... Euh... Enfin... Montbrison, belle gueule de pâtre grec glacial, mèche ombrageuse, deux yeux en meurtrière, se pencha sur son collègue.

- Oui ?... Même que quoi ? Achevez, mon cher... Achevez, je vous en prie.

- Non, non... recula le moite phocidé qui sortit son briquet, pressentant qu'il n'était pas l'heure de pointer le règlement. Il frotta la pierre, tendit la flamme. Tenez...

La cigarette grésilla. Montbrison en aspira goulûment la fumée, béatitude inscrite sur ses traits.

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

Penchés sur des photos du cadavre d'Henri Miteck, les deux capitaines œuvraient.

Le premier rapport du légiste venait de leur être remis. Le myocarde et la veine cave de l'homme avaient été sectionnés par le premier coup de couteau.

Bréju confirmait que Miteck avait bien été introduit dans la cuvette des toilettes après son trépas.

L'acharnement post mortem du meurtrier n'avait servi à rien d'autre qu'à calmer sa fureur. Ce qui expliquait certainement que l'on n'ait entendu aucun cri.

L'angle de la blessure dénotait que l'agresseur mesurerait environ un mètre soixante-dix et que l'attaque avait dû être fulgurante.

Heure du décès estimée à dix-huit heure trente.

Lorsqu'on l'avait découvert, le cadavre trempait donc déjà dans l'eau putride depuis une demi-heure.

Si ce procédé d'élimination à l'arme blanche dénotait bien d'une préméditation – on ne se balade pas dans les couloirs d'une bibliothèque avec un cran d'arrêt de vingt centimètres pour se peler une pomme – la barbarie du crime en incarnait le dérapage, la perte de contrôle.



Et puis, choisir les toilettes du bureau privé de l'homme pour l'éliminer dans des conditions de sauvagerie aussi extrêmes ?

À proximité de couloirs pleins de jeunes bouton-neux ravagés d'ennui ? Doigts en mode indépendance sur clavier de smartphone ? Prostates prématurément fragiles ?

Un vrai miracle que l'assassin n'ait pas été surpris !

Quant aux empreintes ? Les Dupont en avaient relevé près de trois cents différentes !

Et comme l'avait fait remarquer Mia, la folklorique femme de ménage :

- Ben, c'est parce que les étudiants s'en servent aussi... Forcément, comme c'est tout près... Et puis, si vous croyez qu'on nettoie tout à fond ici... Avec ce qu'on nous paie et la misérable considération qu'on nous offre ! Alors là...

Dans le rapport des Dupont, une longue liste relatait différents éléments retrouvés sur le corps.

Cheveux, poils, tissus, desquamations...

Pour l'instant, tous ces indices étaient en cours d'analyse, au laboratoire. Les résultats de leur identification ne seraient disponibles qu'à la fin de la semaine.

Entre-temps, il faudrait aux capitaines avancer avec ce qu'ils connaissaient déjà. Compter sur leur flair, leur feeling...

Le portable de Camille vibra dans sa poche.

- Sora.

Le brigadier Berlioz, Bleu d'Acier pour les intimes, coqueluche sportive de haut niveau du 2<sup>ème</sup> bataillon de Saint-Glakis en Savoie, et accessoirement son homme depuis cinq mois, s'enquit au bout du fil :

- T'es où ?

La jeune femme répondit sèchement.

- Au boulot...

- Tu fais la gueule ou bien ?

- Mais non, c'est juste que...

Voix coupante.

- Que ?

- Ben que... Rien... capitula-t-elle. À 20h ? Oui, d'accord... Oui, oui, moi aussi... Oui, bisou, bisou...

Elle raccrocha.

Vega charria.

- Bisou, bisou... C'est-y pas mignon ça ?

- Très drôle, rétorqua Camille en se saisissant d'un dossier. Au lieu de te foutre de moi, envoie donc un de ces palmiers au beurre salé que tu boulottes en juif, là ! Ce qu'il fit.

Bleu d'Acier et la jeune femme avaient prévu de s'envoyer en l'air le lendemain pour la Papouasie.

Au programme ? Treck sauvage dans la jungle, descente de rivières en kayak, bivouacs solitaires sur les rives infestées de scorpions et de serpents plus venimeux les uns que les autres.

Le genre de vacances décalées dans lesquelles Berlioz avait réussi à l'entraîner.

Si Camille ne manquait pas de courage, elle nourrissait une phobie ancestrale pour les tentes et les fourmis. Quant aux araignées ? L'imagination de leurs grosses pattes velues sur le bout délicat de ses tétons, suffisait à la mettre en crise.

Bref, si elle avait, par amour, succombé aux charmes d'une virée sauvage dans le trou du cul du monde, elle nourrissait, à cet instant, une affection quasiment irrée-

pressible pour l'homme assassiné sauvagement qui allait la sauver de la malaria, des crocodiles et des réducteurs de tête.

Elle goba le biscuit.

Florence. Quartier de l'Oltrarno.

Tilaiï trébucha... Se retourna d'un mouvement vif. Chercha le regard dans la foule... Rien... L'homme avait disparu.

Elle se pencha, remboîta sa chaussure en tremblant.

Elle n'avait pas la maille. L'avait compris depuis le début. N'avait juste pas su résister...

Maintenant ? C'était trop tard pour reculer. Pour s'en laver les mains... Ses mains... La douceur de ses mains... Si dures parfois... Mais toujours au service de son plaisir. Ou du sien ? N'était-ce pas cela la fusion ? Ne plus savoir qui donne et qui prend ? Douleur et jouissance mêlées.

Elle sortait de leurs étreintes harassée, déboussolée, en larmes. Mais toujours éblouie.

Aussi lorsque Tristan l'avait chargée de cette délicate mission ? Elle n'avait pas pu dire non. Tout, pour que continue cette extase.

Elle sortit du Palazzo Pitti, s'engagea sur le pont Vecchio, traversa l'Arno, le grand fleuve de la ville mythique.

La clef brûlait son torse. Elle sentait son aura maléfique fouiller son ventre, à travers la robe.

Elle l'avait récupérée, selon les instructions de Tristan, dans un des innombrables magasins de cuir de la via

Del Tozinghi et n'avait plus qu'une chose en tête : s'en débarrasser ! Au plus vite...

Flâner devant les échoppes, comme on le lui avait ordonné.

Faire l'acquisition de quelques pièces d'orfèvrerie pour belle-maman et papa.

Obéir, ici, encore...

La veille, avec Tristan, ils avaient sillonné le cœur de la Toscane, goûté des Chiantis, dégusté des *Fet'Unta* imbibés d'huile d'olive verte et piquante. Puis embrassé des mers d'argent balayées par le vent, découpées par des cyprès filiformes, têtes penchées vers l'ouest, à la conquête d'un ailleurs.

Comme elle. D'un ailleurs...

Il l'avait embrassée, caressée, envahie de son étrange odeur noire.

Aujourd'hui, sa peau brûlait encore de ce contact. Chaque millimètre touché irradiait d'un rayonnement nucléaire. Elle avait mis des manches longues, persuadée d'attirer les regards, fluorescente...

Elle s'assit à une terrasse de café sur la piazza Frescobaldi, commanda un *expresso*. En apprécia l'amertume. Se releva. Obéir...

Se dirigea plus en avant dans le quartier de l'Oltrarno en direction de la capella Brancacci, Santa Maria Del Carmine. S'engouffra à pas pressés dans le Borgo Stella. Entra dans une boutique ouverte jusqu'à 22 heures. Y déposa la clef puis sortit.

La nuit tombait sur la ville.

Les ombres oppressaient, bouleversaient l'équerre des maisons hautes. Un jeune garçon qui parcourait le trottoir en vélo disparut à l'angle de la rue.

Au fond, une brindille de verdure irisait le crépuscule.  
Puis le fleuve... Roulant son énigmatique noirceur vers  
son estuaire, polluant la mer si bleue.

Soudain, elle se sentit de nouveau mal à l'aise, nuque  
transpercée d'un laser malfaisant. Se retourna d'un  
bloc. Mais la rue était toujours vide. Sans voiture, ni  
vespa pétaradante pour en troubler la poésie.

Alors qu'elle poussait un soupir de soulagement,  
l'homme déboucha à quelques mètres d'elle. Elle re-  
connut ces yeux... Inquisiteurs, cruels... Ceux qui  
l'avaient déjà effrayée, quelques instants plus tôt, dans  
la foule...

La peur fusa... Brûlant tout sur son passage...

Tilāi voulut s'enfuir, trébucha sur le rebord du trottoir,  
s'écorcha la main en tentant de se rattraper. Porta ses  
doigts à sa bouche. Une traînée écarlate. Un goût de  
fer...

Son sang, sa vie...

Se releva...

Sortir de cette impasse, se jeter sur le premier passant  
venu. Implorer son aide !

Propulsa ses jambes perchées sur des talons trop hauts  
vers l'avant. Deux bouts de bois raides.

Avança au ralenti, jetant des regards effrayés dans son  
dos.

L'homme la poursuivait tranquillement, sourire aux  
lèvres, bondissant souplement. Sûr de lui.

Mettre hors d'état de nuire cette petite chose frémis-  
sante qui s'enfuyait devant lui ? Un jeu d'enfant...

Lorsque c'en serait fini, il irait au bistro Del Mare, re-  
garderait l'Arno glisser sa lourdeur de volcan, ses  
lames de lave à ses pieds. S'offrirait des *crostinis* fon-  
dants garnis de gros haricots blancs moelleux avec du

Barbera épais, comme il aimait le faire, travail accompli, en bon artisan qu'il était.

Il progressait. N'était à présent plus qu'à deux mètres de la jeune fille. Il allait la toucher, la recouvrir de sa sombre animalité, l'anéantir...

Tilāï ouvrit la bouche sur un cri silencieux...

Lyon Croix-Rousse. Appartement de Camille Sora.

Lorsque Camille déboucha sur son palier, il était déjà deux heures et demie du matin.

Elle avait passé sa soirée à travailler sur de multiples dossiers en souffrance. Et si la pile qui encombrait le plateau de son bureau avait vaguement diminué, elle représentait encore quelques étages dont elle n'était pas prête de venir à bout. Le meurtre d'Henri Miteck n'avait fait qu'accentuer son retard chronique.

Elle ouvrit la porte de son appartement.

Georges, son molosse terrier de sept kilos et demi, sauta d'un seul bond dans ses bras.

Un mètre cinquante d'amour à franchir ? Une peccadille pour la bombe de muscles qu'il était devenu depuis qu'il sillonnait le parc de la Tête d'Or à la poursuite du vélo de sa nounou, Myriam<sup>4</sup>.

---

4

Voir Le petit vendeur de meringues. Pat Milesi.

Édition Act'Polar. Mars 2013



Alors qu'elle le congratulait d'un gouzou gouzou d'attardée, une silhouette s'encadra dans l'embrasement de la porte de sa chambre.

Georges bondit sur le sol. Aboya féroce contre l'intrus.

Camille porta la main à sa bouche, horrifiée.

- Oh ! Bon Dieu... Je t'ai oublié. Mais comment j'ai... Oh... Pardon, pardon !!! Je...

Bleu d'Acier, qui n'avait jamais autant mérité son surnom qu'à cet instant précis tant son regard était glacial, répondit.

- Oui, c'est ça, en fait. Comment as-tu pu ?

Épaules appuyées sur le chambranle, jeans en équilibre sur ses hanches minces, poitrail en béton moulé dans un tee-shirt blanc, longues jambes croisées, visage taillé à la serpe, il emplissait tout l'espace.

Quatre-vingt-dix kilos de muscles et de force mâle.

Qu'elle avait fait poireauter toute la soirée !

Elle s'approcha, tenta de le prendre dans ses bras.

Il la repoussa brutalement.

- Ne t'avise plus jamais, tu as compris ? Plus jamais ! De me traiter comme ça.

- Mais c'est que...

- Que quoi ? Je serais curieux de l'apprendre, tiens...

- Et bien... Elle capitula. Que rien... Bien sûr, que rien... C'est juste inacceptable.

- Voilà, c'est bien ça le mot ! Inacceptable.

- Mais quand même, tu aurais dû me téléphoner... Je ne sais pas moi. Te manifester...

- T'appeler ? Mais je l'ai fait dans l'après-midi. Tu ne t'en souviens déjà plus ? Tu crois quoi ? Que je vais passer ma vie à te rappeler que j'existe ?

Camille ne répondit pas et fila dans la cuisine. Fuir ces yeux accusateurs. Fuir sa culpabilité. Elle posa son sac sur une chaise.

Georges continuait à grogner après l'homme.

- Et puis, reprit Bleu d'Acier, robotique, si tu pouvais demander à ton foutu clébard d'arrêter de me bouffer les mollets à chaque fois que j'ai le dos tourné. Ça m'arrangerait aussi.

- Mais c'est parce qu'il est jaloux ! Il va s'habituer. Encore un peu de patience et...

Berlioz la visa d'un œil incrédule.

- De la patience ?

Camille soupira.

- Je savais bien que ça ne le ferait pas...

L'homme s'arrêta, fit demi-tour, s'engouffra dans la chambre. Il en ressortit quelques instants plus tard, barda sur le dos. Ouvrit la porte, s'éjecta dans le couloir.

- Eh bien, puisque tu le dis...

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

Une réunion imposée à six heures du matin avait tiré tout le monde du lit.

Montbrison survolté, ne dormant plus – quinze jours sans Marion s'avérant bien plus perturbant qu'il ne l'avait cru de prime abord – tout entier empli de son besoin de maîtriser les événements, bondissait, une règle à la main, distribuant les tâches ici et là.

- Sora, Vega ... Vous vous occuperez d'interroger la femme de ménage et le personnel de la présidence. Du doigté et de la délicatesse, s'il vous plaît ! Maryse, vous me ferez le compte de...

Alors qu'il allait finir sa phrase, le commissaire, mû par on ne sait quelle prémonition, vrilla d'un brusque coup de rein et pointa un doigt accusateur sur le brigadier Mourat qui dormait profondément, planqué au fond de la pièce, visage béat au creux de la main, couenne du popotin bien calée sur le bord du frigo.

- Dites donc vous, le bienheureux, ça ne vous dérange pas que je m'escagasse la glotte pour trouver des solutions ?

Tout le monde tourna le regard vers le candide incriminé, qui terminait sa nuit, sourd aux tremblements du monde.

Montbrison hurla.

- Mourat, Nom de Dieu !

Le baleineau sursauta.

Un filet de bave, glissant à travers ses incisives, atterrit mollement sur le bout de sa nageoire pectorale.

Entre chien et loup de sa conscience, le brigadier tenta de se lever.

Peine perdue !

Un frémissement parcourut son visage ébahi, descendit sur ses épaules puis s'égara sur ses deux seins d'obèse pour finir en tremblement quasi érotique sur la masse gélatineuse de ses fesses.

Le commissaire se rua sur lui, l'œil mauvais, la verve vengeresse.

- Vous, mon vieux, Vous avez bien fait de prendre de l'avance sur votre nuit, parce que je m'en vais vous filer quelques insomnies moi ! Je veux la liste complète de tous les étudiants présents hier dans l'enceinte du bâtiment B et j'entends que vous les interrogiez tous d'ici ce soir. Réquisitionnez une salle de classe ! Je veux votre rapport sur mon bureau pour 19h. C'est clair ?

Le brigadier Maryse Dufflot, déléguée syndicale du commissariat, se dressa d'un bond, offusquée.

- Monsieur, ça n'est pas parce que...

- Aaaahhh... la coupa Montbrison en se retournant d'une seule pièce. Madame Dufflot nous ramène sa science, maintenant ! Vous voulez peut-être prendre ma place, là ?

La jeune femme tenta bravement de lui tenir tête.

- Certainement pas, Monsieur. Mais je m'insurge contre votre comportement discriminatoire envers le brigadier Mourat. Ça n'est pas parce qu'il est mou qu'il

n'a pas droit au respect des conventions collectives en termes d'horaires. Et...

L'orque bondit au centre de la pièce, toutes dents dehors.

- Non mais !... Qui c'est qui est mou ? Je ne te permets pas...

La réunion tournant au pugilat, tout le monde sortit, laissant Mourat pourrir copieusement cette pauvre Maryse Dufflot qui se demandait bien, là, présentement, quelle aberration avait pu la pousser à l'ouvrir !

Montbrison, très contrarié réintégra son bureau. S'enferma à clef et piqua un roupillon à même le sol... Parce qu'après tout, qui était le chef ici, hein ?

Rêva de Marion, sa femme, dont les seins, roses comme des mamelles de truie, enflaient jusqu'à exploser, crépissant le mur de gros morceaux grumeleux qui...

Lyon. Université Sainte-Barbe.

- Forcément, on a dû vous dire que je ne le portais pas dans mon cœur, n'est-ce pas ?

- Forcément...

Martial Satrappe rangeait machinalement la quinzaine de stylos alignés devant lui.

- Il faut dire que Miteck n'était pas particulièrement tendre !

- On en dit autant de vous.

- Sûrement... C'est la machine qui porte à ça.

- La machine ?

- La boutique quoi... L'Université. La fonction, l'engrenage.

Le président se pencha en arrière, croisa les jambes. Soixantaine fringante, deux yeux d'une couleur indéfinissable, parfois bleus, parfois verts, luisants d'intelligence. Il portait une superbe veste pied-de-poule noir et blanc au col Mao, négligemment jetée sur une chemise immaculée en lin sauvage. Une petite cravate ficelle finissait de lui donner une élégance particulière qui faisait oublier son bedon naissant et les traits durs de son visage.

Il joignit ses mains devant sa bouche, puis, se leva. Arpenta son bureau à grandes enjambées nerveuses.

- Je ne sais pas ce que l'on vous a dit sur moi, reprit-il, mais je tiens à vous préciser qu'effectivement, si je suis rôdé au combat politique, je ne suis pas un homme de conflit physique. Je n'aurais jamais pu perpétrer un crime d'une telle violence.

- Oh, nous ne vous accusons pas, se défendit Camille qui gardait en tête les recommandations de Montbrison. Nous avons seulement ici plusieurs témoignages de cadres administratifs qui nous orientent directement vers vous.

Un sourire désabusé au coin des lèvres, Satrappe rétorqua.

- Des cadres administratifs ? Vous m'en direz tant... Avant de me juger, je m'en vais vous expliquer des choses, moi, au sujet de ces cadres administratifs ! Et vous comprendrez mieux la situation.

Camille ouvrit grand ses deux mains.

- Je vous en prie...

- Comme vous ne le savez peut-être pas, expliqua-t-il alors ; à l'Université, ce sont les enseignants qui décident des orientations générales et du contenu des formations qu'ils sont censés diriger. Enfin, sur le papier... Parce qu'en réalité, à chaque fois que l'on tente d'être performant, ces connards de cadres administratifs s'arrangent pour nous inventer des procédures de merde, des niaiseries tatillonnes, qui nous empêchent d'avoir la pertinence, la réactivité et la souplesse nécessaires pour être efficaces, stratégiques, concurrentiels et coller au marché du travail d'aujourd'hui ! - Le franc-parler de l'homme n'était un secret pour personne et les noms d'oiseaux dont il qualifiait ses adversaires auraient pu justifier, à eux seuls, un petit lexique attaché à la fonction - La question que je pose donc,

embraya-t-il, est celle-ci : le Ministère ne serait-il pas en train de reprendre de la main droite ce qu'il donne de la gauche ? De la manière la plus rouée et sournoise qui soit : en utilisant le levier des petits chefs. Vous savez ma conviction profonde ? demanda-t-il alors, un œil à demi fermé.

- Ben, euh... Non... répondit Vega interloqué par la véhémence de l'homme.

- Je crois que le gouvernement veut affaiblir l'Université pour donner du champ libre aux écoles privées. Casser du fonctionnaire, pour réduire la dette publique et répondre à la vindicte populaire qui ne cesse de nous traiter d'inutiles. Pour arriver à ses fins, il utilise tout simplement un système d'hyper contrôle et de réglementations qui nous asphyxie et confine à la Stasi. S'être battu pendant si longtemps pour en arriver à ça ? Oui, ça me rend fou furieux. Alors, sachez que ma gestion, aussi agressive soit-elle, ne cherche qu'à défendre mes collègues maltraités par le système pour tenter de privilégier l'innovation et sauvegarder l'intelligence d'un enseignement en déroute. En quelque sorte : tenir le cap de l'excellence... Ce qui n'est pas une mince affaire, croyez-moi, et ne plaît pas forcément à tout le monde.

Camille tenta d'apporter son point de vue.

- Ne croyez-vous pas que vous imaginez des intentions délibérées là où il n'y a parfois que des intérêts personnels et de lâches actions dictées par la peur ? Des prés carrés défendus chèrement, quoi... Vous savez, dans ce genre d'affaires, il y a souvent plus de conneries que de plans machiavéliques ! Et croyez-moi, au commissariat, nous sommes bien placés pour vous parler de ça...



Le président dévisagea la jeune femme, impressionné. Si en plus, maintenant, les bombasses se mettaient à penser !

Dire que le monde universitaire n'était pas particulièrement renommé pour son féminisme ? Truisme...

C'était à chaque fois une surprise, pour les enseignants chercheurs mâles – qui le composaient en majorité – de découvrir la perspicacité de leurs collègues à jupon.

À moins qu'ils ne l'aient détectée depuis longtemps ?

Et que cette misogynie primaire ne soit en fait qu'une stratégie ? Pour se protéger de ces femelles intrépides qui décochaient leurs flèches, un sein rasé, telles des Amazones ?

Michel Vega, qui n'avait pas l'intention d'y passer la journée, réorienta délicatement l'entrevue.

- Une situation bien difficile, je vous le concède...

Mais nous ne sommes malheureusement pas, ici, mandatés pour en débattre. Nous, notre job, là ? C'est l'enquête, vous comprenez ? Et pour la démarrer avec l'ombre d'une piste, sous avons besoin de comprendre les intérêts, les conflits auxquels la victime, votre ex collègue Henri Miteck, était confrontée dans son contexte professionnel. Nous avons pensé que vous pourriez nous éclairer.

Martial Satrappe acquiesça en se dirigeant vers le percolateur.

- Bien sûr. Un café ?

- Pas de refus, répondit Camille qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, vide au ventre et culpabilité au taquet depuis le départ de Bleu d'Acier.

- Comment se débarrasser d'un serpent venimeux ? questionna alors le président en humant les arômes de son expresso. Devant l'air égaré des deux inspecteurs,

il expliqua : en lui donnant un os à ronger... Là où mes collègues auraient écrasé Miteck comme une mouche, le réduisant à une entité maléfique pleine de haine et prête à tout pour se venger, je lui ai, quant à moi, offert la direction générale de la bibliothèque de l'université et de ses éditions. Bien m'en a pris. Débordé par sa nouvelle fonction, je n'en ai plus entendu parler ! C'est aussi ça la politique. Quant aux conflits ? C'était le chef tout simplement. Habitué à se faire respecter et entouré de gens habitués à obéir. Aussi...

- La bibliothèque ? Vega dégagea son regard en posant ses lunettes noires en équilibre sur sa chevelure. Vous parlez de celle qui a brûlé il y a une dizaine d'années ?

- Celle-là même. Qui a défrayé la chronique...

- Je ne me souviens pas précisément des conclusions de l'enquête. Mais peut-être pourriez-vous me rafraîchir la mémoire ?

- Pas étonnant ! Il n'y en a pas vraiment eu... Il faut dire que certaines preuves ont été égarées ; comme par enchantement ! Réduisant à néant la possibilité de démontrer une quelconque culpabilité de qui que ce soit...

Vega s'insurgea.

- Comme vous y allez !!! C'est nos collègues là, que vous épinglez...

- Oh, vous savez, moi, je n'épingle personne. Je vous rapporte seulement ce qui se dit tout bas depuis le début. À chaque fois que j'ai essayé d'en savoir plus, le cabinet du préfet m'a retoqué dans mes paddocks ! Je crois que vous auriez meilleur intérêt à interroger les services qui se sont occupés de l'enquête.

Le capitaine secoua la tête, puis acquiesça.

- Nous le ferons...

- Bien... conclut Satrappe. Ça n'est pas que je m'ennuie, mais... Les charges de la fonction... Il désigna une pile de documents d'une main fatiguée. Enfin, vous voyez quoi... Si je ne m'y attelle pas, je vais continuer à accumuler du retard... Aussi...

Florence. Palais Pitti. Souterrain.

- C'est pas la bonne clef ! rugit Mathieu, un mastiff italien sorti tout droit du Colisée.

- Comment ça, pas la bonne ? paniqua Damien, son acolyte, dont seul l'éclat fiévreux des yeux filtrait d'une cagoule improvisée.

- Eh bien, pas la bonne, c'est tout. Elle ne rentre pas. On s'est fait enfler !

Il cracha par terre.

- Putain de bordel de merde! Elle nous a bien eus cette salope de Tilai. Et en plus ? Maintenant, on est coincé ici toute la nuit !

Aucun accent n'émaillait la précision des consonnes. Cinq années passées à étudier l'histoire de l'art en France lui avaient donné une incroyable maîtrise de la langue, doublée d'un riche vocabulaire spécifique.

Ses grosses mains en équilibre sur ses genoux, il carburait. Repassait à toute vitesse les derniers éléments de la journée.

Les vieilles pierres du souterrain secret du Palazzo Pitti luisaient dans la pénombre. Une fine poussière striait d'arabesques poudreuses le faisceau de sa lampe torche.

Se faire enfermer dans les sous-sols du bâtiment ? Un jeu d'enfant !

Ils n'avaient eu qu'à s'écarter de la visite. La guide avait continué à sautiller et à pépier sans les calculer, plus soucieuse de se faire comprendre que de compter ses ouailles.

Comment avaient-ils pu se faire manœuvrer aussi facilement ? Un bleu et sa bleusaille. Voilà ce qu'ils étaient ! Une équipe de baisés.

Alors que Mathieu maudissait sa couardise, Damien agrippa son bras droit en soufflant.

- L'autre ne nous croira jamais, t'entends ? Il pensera qu'on essaie de le doubler. Putain, c'est la loose là ! Tu comprends ? Merde, ça va chier ! J'hallucine...

- C'est bien ce qu'on a voulu faire, non ? Le doubler ! Y a un grain. Juste un grain.

- Un grain ? Un putain de rocher oui !

- C'est ce foutu black qui nous a enflés avec cette histoire de clef. Il savait parfaitement qu'elle n'ouvrirait rien du tout ! Tout ça pour nous griller ! Nous virer définitivement de l'affaire. Mais il se trompe ! Je ne lâcherai rien...

- Oui, ben moi, je...

- Toi, tu la fermes !

- Non, mais ! Comment tu me parles. Tu crois que... Mathieu lui sauta dessus, poing menaçant sur l'arcade sourcilière gauche.

- Tu l'ouvres encore espèce de trouillard, et je t'en mets un !

Damien -qui n'avait pas la moindre envie de se prendre une pastille- la ferma ! Le regard noir, il s'accroupit et entreprit de s'arracher quelques cheveux pour se calmer.

Il leur fallait sortir au plus vite pour agir.

Malheureusement, à l'instant, ils se retrouvaient bloqués par la fermeture automatisée des portes et ce, jusqu'au lendemain matin neuf heures.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'ils pourraient déguerpir. Revêtir les uniformes qu'ils s'étaient procurés et se fondre avec la masse du personnel tiendraient alors du jeu d'enfant.

En effet, en Italie, si on savait qui on embauchait, rien ne garantissait la stabilité de son visage dans le temps. La famille prenait souvent très à cœur la sauvegarde d'un emploi stable et n'hésitait pas à envoyer jusqu'au cousin au quatrième degré pour honorer des horaires trop contraignants pour une seule personne. Le boulot étant fait, personne n'y trouvait à redire... Aussi...

Pour l'instant ? Ils n'avaient plus qu'à attendre.

Ou dormir.

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

- Mais je vous dis que je n'ai vu personne, moi !

Mia mijotait depuis deux heures dans la pièce dédiée aux interrogatoires du commissariat.

Pas de rendez-vous programmé dans son bureau, pas de petit *expresso* poli à la clef. Le gouffre social qui séparerait la femme de ménage du président de l'université prenait ici toute sa mesure.

- Bon... rétorqua patiemment Vega. Allez, on recommence tout depuis le début. Donc, vous vous êtes aperçue que les chiens avaient disparu. Bien, et ensuite ?

- Ensuite ? La déesse blonde tapotait nerveusement le formica de la table vintage de ses dix doigts ravagés par les produits corrosifs. Ben, je les ai appelés, tiens... Je ne pouvais pas savoir, moi, qu'il y avait un cadavre plus haut ! Vous vous imaginez ? Le traumatisme ?

Vega passa une main fatiguée sur son visage. L'interrogatoire de l'épuisante quinquagénaire avait largement entamé ses défenses naturelles et gravement atteint sa patience.

- Oui, enfin... Ce ne sont que des chiens, quand même, répondit-il.

- Et la douche ? s'insurgea Mia, agressive. La douche avec cet abruti de vigile... Heureusement qu'on

est arrivé à temps ! Parce qu'un peu plus, ils lui bouffaient le bras et...

- Bon, on pourrait peut-être oublier un peu les chiens là, non ? Moi, ce que je voudrais, c'est juste...

- Mais je m'en fous de ce que vous voulez, moi... rétorqua Mia en se levant d'un bond. Vous me les rendez quand mes clébards, hein? Vous croyez que c'est bon pour eux d'être triturés comme ça par vos scientifiques ?

Elle se rassit. Proféra, front buté, regard noir :

- Pas de chiens, pas de chocolat !

Depuis plusieurs mois déjà, Mia voyait sa vie dériver à vau-l'eau.

Entre sa momie alcoolique d'amant avocat – qui ne l'honorait plus depuis des années, mais la gardait sous son emprise malsaine – ses histoires d'amour avortées et les terribles fantômes d'une vie qui ne l'avait pas épargnée, elle ne s'en sortait pas.

Son cinquante-troisième anniversaire avait sonné le glas de sa formidable beauté. Du moins, en était-elle si persuadée qu'elle s'était mise à haïr son image. Ne se laissant plus la moindre chance d'être désirée.

Elle déprimait, perdait pied... Ne supportait plus rien, ni personne. Et elle ? Encore moins que quiconque !

Assistante vétérinaire à mi-temps et femme de ménage pour le reste, elle enquillait chaque jour des horaires à coucher dehors pour réussir à joindre les deux bouts.

Traumatisée par la découverte du cadavre, elle avait passé sa nuit en sueur, de cauchemars en terreur irrépressible, le moindre bruit, la plus petite crachouille d'insecte la transportant dans de glauques contrées habitées de gargouilles grimaçantes, la tête d'Henri Mi-



teck empalée sur un bambou, ses lèvres mortes cherchant à lui confier un horrible secret dont elle pressentait qu'il la porterait aux limites de la folie.

Elle était épuisée !

Montbrison passa la tête par la porte.

- Vous pouvez venir, capitaine Vega, s'il vous plaît ?

- Bien sûr.

Il se leva, abandonnant Mia à ses démons.

- Les Dupont en ont fini avec les chiens. Vous allez les lui rendre et la laisser rentrer chez elle. Prenez rendez-vous demain pour un nouvel interrogatoire. Une nuit au calme nous la rendra plus sereine. Vous n'arriverez à rien aujourd'hui avec elle. Non mais, regardez là !

Ils se postèrent tous deux derrière la glace sans tain.

Les lèvres de Mia tremblaient légèrement, ses yeux, habités quelques instants plus tôt d'une noire fureur, étaient à présents hagards.

Elle triturait un bout de son sac à main en marmonnant des mots sans queue ni tête. Des larmes coulaient sur ses joues pâles. Sa magnifique chevelure blonde semblait à présent si terne qu'elle l'enveloppait d'une aura blafarde.

Vega sentit son cœur se serrer. Montbrison avait raison. Il fallait la lâcher à présent. Lui rendre ses deux monstres et l'accompagner gentiment jusque chez elle. Ne pas la laisser conduire dans cet état de détresse. Accessoirement, lui tenir la main.

Bref, pour une fois, se montrer humain.

Lyon. Université Sainte-Barbe.

Depuis plus de quatre heures, le brigadier Mourat passait les étudiants du bâtiment 2B de l'université au peigne fin...

Il n'en pouvait plus !

Le thermomètre tapait 35° !

L'architecte du bâtiment n'avait oublié qu'une chose : prévoir quelques bouches d'aération.

Les visages se succédaient devant lui.

Jeunes glandus au poil naissant ; aguichantes Lolitas, string dépassant du pantalon, piercing au nombril.

De temps en temps un rasta ou une dame patronnesse, cheveux tirés sur les tempes, chignon austère.

Une génération en marche...

Mourat trônait au centre de la pièce, ses grands yeux d'otarie mouillés, pupilles de plus en plus dilatées. Encore un peu et il se disloquerait !

Il rêvait d'un sandwich, d'une andouillette sauce moutarde, d'un jarret de veau aux anchois, d'un bourguignon aux oignons, d'une langue de bœuf aux câpres, d'un poulet en croûte de sel, d'un porcelet rôti, d'une blanquette de veau avec des croûtons juteux...

Sandra Dourmé, jeune étudiante brune, boucles d'oreilles flashy, jupe de patineuse bleue très courte, sandales rouges d'où dépassaient dix doigts de pieds

aux ongles multicolores, rompaît avec bonheur la grissaille de la matinée.

Elle ressemblait à une branche de cerisier en fleurs. Promettait des paniers de fraises sucrées, d'abricots juteux, de melons gorgés, de radis, de pain, de beurre, de fèves, d'huile d'olive...

- Et alors ? l'interrogea Mourat auquel l'hypoglycémie donnait des visions.

- Alors ? Ben rien... répondit l'adolescente en tortillant la bretelle de son top. Je ne sais pas quoi vous dire moi... Je n'ai rien vu, rien entendu...

Le brigadier se frotta l'épine dorsale d'une nageoire nerveuse.

Déjà plus de quarante étudiants passés depuis le début de la matinée. Et toujours rien !

Mourat voyait double. La sueur qui s'infiltrait insidieusement aux commissures de ses yeux lui donnait l'air d'un albinos obèse.

Un cadavre lardé comme un rôti de veau truffé à l'ail, une folle à brac, deux clébards aussi bric que la patronne, un ectoplasme dans les couloirs de la fac, quarante degrés à l'ombre, une chaise de nain tout juste bonne à soutenir la périphérie de son trou du cul, Montbrison sur le paletot, et rien à bouffer depuis six heures du matin ?

Il était au bord de l'apoplexie...

Une jeune fille blonde prénommée Barbara, mascara poudré sur des cils longs comme un jour sans pain, lui apporta un sandwich avec du rosbif, des cornichons et une grosse tranche de mozzarella.

- De la part du président Satrappe. Je suis en stage dans son bureau.

Il l'atomisa en deux bouchées de cachalot.

- Euh, puisque vous êtes là, en profita Barbara, impressionnée par ce spectacle, je voudrais vous parler d'une disparition. Enfin, disparition, c'est vite dit, vu que...

Mourat l'arrêta d'un geste de la main. César venant de terminer son auguste repas, cellules adipeuses à présent au garde à vous, il avait besoin de caféine.

- Un café... Un café, et je traiterai toutes les disparitions que vous voulez. Il chercha une pièce dans son porte-monnaie, la lui tendit. Machiatto, avec beaucoup de sucre...

La jeune fille regarda, ébahie, le petit rond de nickel au creux de sa main.

- Euh... Oui, d'accord. Bien sûr ! Ne bougez pas, je reviens !

Bouger ? Ça ne risquait pas !

À présent, ses chevilles étaient si enflées qu'elles débordaient, luisantes, de ses sandales allemandes. Impossible de savoir où commençait le pied et où se terminait la jambe. Encore un peu et il faudrait un brancard pour sortir le jambon de la pièce !

Barbara revint, précieux liquide à la main, quelques minutes plus tard. Il l'enquilla d'un seul coup de glotte.

- Bon, s'informa-t-il en jetant le gobelet vide dans la poubelle, après l'avoir froissé d'une main experte. Alors, cette disparition ?

- En fait, il s'agit de mon amie Tilä Buisson qui est partie en Italie depuis dimanche. Un voyage d'étude pour répertorier les techniques des miniatures de l'École Florentine et...

- Au fait, Mademoiselle. Au fait... J'ai encore une centaine d'étudiants qui attendent derrière la porte d'être interrogés. Alors, ayez pitié d'eux !

En effet, une longue file traînait la patte dans le couloir, claviers de smartphones chauffés à blanc.

- Oui, bien sûr... Voilà. Le problème, c'est que je n'ai aucune nouvelle d'elle depuis hier et du coup, j'ai trop peur qu'il ne lui soit arrivé quelque chose...

- Hier ? N'est-ce pas un peu tôt pour vous inquiéter de la sorte?

- Peut-être... Enfin certainement... Mais, c'est ma meilleure amie vous comprenez ? Et on se *WhatsApp* dix fois par jour. Aussi...

- Aussi ?

Le monstre amphibien qui s'étalait sur deux chaises, face à elle, semblait imperturbable.

La jeune fille n'était à présent plus sûre de rien. Elle secoua la tête.

- Peut-être a-t-elle un problème avec son portable après tout ? Vous avez raison, conclut-elle en se dirigeant vers la sortie, je m'inquiète pour rien...

- Revenez par là, vous ! ordonna Mourat d'un doigt boudiné. Fermez cette porte et asseyez-vous. Ici, c'est moi qui décide de ce qui est important ou pas... Allez... Recommencez-moi toute cette histoire. Et depuis le début...

Lyon. Quartier d'Ainay. Appartement d'Henri Miteck.

À peine sortis du bureau du président, les capitaines Michel Vega et Camille Sora s'engouffrèrent dans leur véhicule de fonction. Prochaine étape ? Le domicile du trépassé.

La veille au soir, le commissaire Montbrison avait chargé deux brigadiers de porter la nouvelle de la mort d'Henri Miteck à sa mère.

La pauvre vieille, quatre-vingt-douze ans, choucroute parme sur la tête, charentaises assorties, n'avait pas fait un pli. Elle était tombée raide morte sur le parquet. Foudroyée par une crise cardiaque.

Aussi triste que cela pouvait être, cela arrangeait bien les deux capitaines.

Pas de commission rogatoire à pleurer pour fouiller les lieux, pas de précaution à prendre pour retourner les meubles.

L'appartement sentait le vieux, suait la solitude, puait la tristesse. Un bouquet de pivoines fanées diffusait une âcre odeur de cimetière. Le salon baillait au soleil, poussières en suspension.

D'après leurs renseignements, Miteck n'y passait guère de temps.

Sa mère traînait ses longues journées à l'attendre, petite chose occupée à travailler de ses doigts arthritiques

œufs, sucre et viandes dans l'espoir de partager un blanc de poulet ou un tendron de veau avec lui. Lorsqu'il en avait le temps, bien sûr... Ses importantes fonctions lui laissaient si peu de liberté...

De réunions en cocktails, de dîners d'affaire en colloques à l'étranger, l'homme s'arrangeait à merveille pour meubler l'infinie vacuité de sa vie.

La chambre de Madame Mère était rangée au cordeau. Un dessus de lit crocheté à la main et deux coussins en représentaient l'unique fantaisie.

Les murs étaient recouverts de photos d'Henri.

Petit avec un cerceau ; plus grand, foulard de scout en travers du cou. Henri en maillot de bain, en tenue de ski, avec un piolet, en canoë, en tige d'étudiant, en Floride, en Tasmanie, en Chine, au Vietnam, au Congo, au Brésil, à Mayotte, en Islande...

Camille, mue par une lumineuse intuition, fonça directement dans la chambre de l'ex-président. Négligeant les tiroirs et autres commodes emplies de chaussettes et slips au carré, elle ouvrit l'armoire encastrée dans le mur.

D'une main gantée de latex, elle chercha le double fond qu'elle était presque certaine d'y trouver. Dénicha le bouton, derrière une veste de tweed épais imprégnée de naphthaline. Appuya.

Fit coulisser la porte dérobée.

Un interrupteur glissa sous ses doigts. Une glace entourée de leds délivra aussitôt une lumière sophistiquée.

Perruques, bijoux, robes à paillettes, boas en plumes d'autruche et autres fanfreluches miroitaient dans le renforcement.

Des parfums, du maquillage, des faux cils... Une vingtaine de paires de chaussures à talons hauts étaient alignées sur le côté gauche. Des photos aussi. Miteck en Dalida, en Marilyn Monroe, en Lisa Minelli, en Tina Turner, en Mireille Mathieu...

Décidément, cette ville de Lyon, sous ses aspects austères, n'en finissait pas de délivrer ses surprises.

Comme le faisait remarquer Montbrison, restait-il encore quelqu'un de conventionnel dans ce monde ?

- Et voilà le boulot ! conclut Camille, sourire victorieux en travers du visage.

Vega restait coi, mâchoire molle.

- Tu peux refermer là, lui fit remarquer la jeune femme.

- Quoi donc ? répondit son collègue halluciné.

- Ben, ta bouche, tiens !



Florence. Palais Pitti. Souterrain.

Noir vêtu de noir, dans le noir du trou du cul d'un chat ?  
Ça s'appelle une surprise...

Tristan, l'amant black de la blonde Tiläï agressée la veille au soir sur le Borgo Stella, était invisible dans les ténèbres opaques des souterrains du Palazzo Pitti.

Il avait tout simplement choisi l'entrée qui débouchait sur les bords de l'Arno, très loin dans les entrailles de la ville souterraine.

Une Florence que quelques initiés seulement connaissaient. Celle des secrets et des messes noires. Celle de sa Mère, Grande Prêtresse d'ébène, Déesse Vaudou égarée entre le Tibre et l'immensité de la mer Méditerranée. Descendante d'esclaves déversés par bateaux entiers au milieu des rats et des cancrelats sur le port de Naples, la Putain orientale. À vendre ! Femmes souillées, fouillées, écartelées, violées...

Tristan déboucha par une porte dérobée dans le mur, remontant à l'envers des siècles d'histoire tourmentée. Il les avait bien eus ! Leur avait donné sa fraîche gazelle en pâture. Les avait floués...

Il buta sur un interstice du sol.

Mathieu, somnolent, vaguement occupé à se curer le nez pour résister à la chute de ses paupières, sursauta.

- T'as entendu ?

Damien répondit affolé.

- Non, putain, non ! Pourquoi ? J'aurais dû entendre quelque chose ? Oh, putain, je...

- Mais tu la fermes, oui ! Ça vient de couiner...

- Un rat peut-être ? hasarda son fragile compère, à deux doigts de tourner de l'œil.

- Ouais, ben je préfère m'en assurer, là, tu vois.

Il descendit les marches dans le noir. S'il y avait quelque chose ou quelqu'un, inutile de servir de cible avec sa lampe torche.

Damien, qui n'avait pas fait le même chemin dans sa tête encombrée de merdasse obsessionnelle, déclencha un blanc faisceau juste derrière lui.

Il entendit comme une mouche bourdonner, puis tomba lourdement sur le sol. N'avait rien vu venir. N'aurait plus jamais ni peur, ni froid, ni soif, ni envie de rien... Mort sur le coup.

Le corps débaroula l'escalier, fauchant Mathieu au passage qui trébucha, lui aussi, en jurant.

- Non mais quel con ! Si tu ne sais plus marcher en plus... Putain de blaireau !

La lampe gisait à terre, éclairant un pan du souterrain de sa mystérieuse clarté. Une ombre glissa.

Mathieu sursauta.

Avait-il bien vu ? Ou était-ce le fruit de son imagination ?

- Damien !!! Il secoua le cadavre énergiquement. Oh, con ! Bouge-toi ! Je crois bien qu'il y a une bestiole, là.

Lorsque qu'il porta la main à son visage – l'humidité des lieux lui ayant collé une sérieuse goutte au nez – il sentit l'odeur ferrugineuse du sang, sa poisseuse moiteur sur ses doigts.

Non, ce n'était pas un animal ! Ou plutôt si... Mais à deux pattes. Et qui venait de dégommer Damien en moins de deux...

Mathieu sentit la peur serrer son ventre, s'infiltrer dans chacun des pores de sa peau.

Mais Bon Dieu ! Par où donc était-il entré ?

Il devait y avoir une porte cachée dans ce labyrinthe de boyaux qui parcourait les entrailles de la ville. Tous les palais possédaient ce genre de sortie secrète.

Une balle fusa dans un sifflement à quelques millimètres de son oreille. L'homme possédait un silence.

Mathieu se déporta sur la gauche, s'éloignant le plus possible du faisceau lumineux. L'ombre se projeta de l'autre côté.

Il sortit son Luger. Bénit le jour où il se l'était procuré sur un obscur site Internet. Tira deux fois. Les déflagrations lui atomisèrent l'oreille droite.

- Merde et merde de merde !

Décidément, rien n'allait comme il l'avait imaginé. Dans le monde des jeux vidéo, c'était un crack ! Il déjouait les ruses, ne ratait aucune cible. Oui, mais voilà : facile d'envoyer sa purée dans une cible virtuelle, assis bien au chaud dans son salon, ne risquant rien d'autre qu'un torticolis ou une tendinite du pouce.

Dans la vraie vie, la peur, le froid, le sang rendaient sa main tremblante, son cerveau incertain...

De chasseur il était devenu proie. Apprenait la terreur du gibier traqué. Ne savait plus rien.

Il se leva, tenta de suivre l'alignement des pierres.

Si l'homme s'était introduit par une autre entrée, il lui restait une mince chance de l'emprunter lui aussi pour s'échapper.

Ne pas s'affoler. Croire...

Un nouveau bourdonnement se fit entendre.

Il tendit le bras, prêt à riposter.

La douleur le vrilla d'un coup, explosant jusqu'au creux de l'aîne, tétanisant tout son côté droit.

Sa main pendait à présent. Trois doigts manquaient à l'appel lorsqu'il la fit migrer dans la gauche.

Tristan s'amusait... Ses lunettes à infra-rouge dessinaient ce pauvre Mathieu comme une cible de fête foraine.

S'ils lustraient les mêmes bancs de la fac, partageaient les mêmes cours d'histoire de l'art, il y avait un gouffre entre lui et ce pauvre garçon. L'expérience du terrain, l'intelligence, une certaine manière de voir le monde...

Et surtout la culture du crime organisé !

Il décida d'en finir. Ne pas trop faire durer le plaisir, ne pas risquer les dérapages.

Au moment où il tirait de nouveau, Mathieu s'engouffra dans les entrailles du souterrain en courant, s'écorchant aux parois abruptes, rebondissant sur la pierre lorsque le tracé bifurquait.

Tristan fut sur lui en quelques enjambées.

Mathieu trébucha, voulut se retourner pour faire face à son agresseur, défendre chèrement sa peau...

Mais ce dernier était déjà sur lui, à califourchon sur son torse, pistolet au creux de son cou.

- C'est bon, c'est bon... Ne tirez pas ! Putain !!!  
Mais t'es qui toi ? gémit-il, les yeux exorbités de terreur.

Tristan sourit, comme de Niro dans « Réservoir Dog ».

- Ton pire cauchemar, mec.

Florence. Palais Pitti. Souterrain.

La première visite des entrailles du Palazzo Pitti commençait à neuf heures trente.

Magdalena, jeune guide fraîchement sortie d'une prestigieuse école milanaise, prenait sa fonction très à cœur. Ce fut donc avec une belle énergie que la robuste florentine, formes généreuses moulées dans un grand foulard de soie sauvage, s'engouffra dans les escaliers.

Attaqua son laïus historico-culturel.

- La construction du Palais fut commanditée en 1458 par Luca Pitti, un banquier florentin, partisan et ami de Cosme de Médicis. Comme vous pouvez le constater, le travail rustique de la pierre lui confère un aspect austère et puissant, impression renforcée par les trois séries de sept ouvertures en arche, rappelant un aqueduc romain. Des souterrains secrets émaillent ses fondations. Par ici, je vous prie... Nous allons descendre dans le saint du saint de la famille Pitti... Attention aux marches, elles sont abruptes...

À peine proféra-t-elle cet avertissement qu'elle glissait sur la pierre humide et débaroulait jusqu'en bas. Atterrissant très exactement au même endroit que Damien, la veille.

- *Madre Mia* ! jura-t-elle en comptant ses os, chute amortie par son moelleux popotin et ses seins voluptueux. Mais que se passe-t-il ici ? C'est tout mouillé ! Il y a une fuite ou quoi ?

Elle essaya de se relever, mais sa cheville céda sous son poids.

- Aie, aie, aie...

- Euh... tenta de la prévenir une de ses ouailles, je crois que... Enfin que...

- Enfin que quoi ? la coupa la jeune femme excédée par la mollesse de l'homme et souffrant le martyr à chaque fois qu'elle posait son pied par terre.

- Eh bien... Euh...

- Accouchez mon cher, accouchez... On ne va pas y passer la journée !

- C'est-à-dire que... Votre robe... Enfin...

- Quoi, ma robe ?

Elle jeta un œil sur sa tenue. Poussa un petit cri d'oiseau. Croisa les mains sur son abondante, chaleureuse, tonique poitrine qui se dressait fièrement, tétons brunâtres au garde à vous, libérée de l'entrave du carré de soie dont les coutures avaient craqué lors de son envolée sauvage...

Les marches étaient effectivement encore humides.

La main de Mathieu avait pissé le sang à longs jets, crépissant la pierre de giclées rouge vif.

Tristan avait eu tout le temps de méditer sur l'incommensurable fragilité de l'être en attendant les nettoyeurs commandés par sa mère pour débarrasser les encombrants et nettoyer les lieux.

Quelques centaines d'euros et on trouvait une ribambelle de paumés drogués, bras couverts de croûtes et de pustules pour s'occuper de ce genre de basses œuvres.

Parfois, une de ces ombres finissait, elle aussi, dans le bloc de ciment de son client ou partageait sa salade de pissenlit au fin fond du terreau de sa Toscane natale.

Le fait étant de notoriété publique, même les épaves les moins fiables la fermaient et ne risquaient surtout pas une remarque qui leur vaudrait, pour le mieux, une découpe à vif des moignons.

Les zombies avaient œuvré.

À six heures du matin, tout le monde avait vidé les lieux, Kärcher sur batterie, balais, serpillières, seaux et détergents chimiques hautement sophistiqués sous le bras.

- Euh...

La jeune guide, raide comme la justice, deux mains en croix sur son torse, aboya.

- Quoi, encore...

- C'est-à-dire que...

À cet instant précis, l'élastique de sa petite culotte ficelle céda sur ses plantureuses hanches Botticelliennes et un noir triangle velouté miroita de son éclat moiré dans les souterrains.

- Diane au bain ! Ne put s'empêcher de s'émerveiller un des touristes.

Lyon. Quartier d'Ainay. Appartement d'Henri Miteck.

- Je sais ce qu'on va faire !

Michel Vega, qui s'esbaudissait sur la souplesse du vinyle d'une des tenues excentriques de Miteck, visa Camille d'un œil éberlué.

- Ah, oui ? Et quoi donc ?

- Contacter Manuela !

- Manuela ?? Du Bond Girl ?

- Tout juste... confirma la jeune femme. Si quelqu'un peut nous en dire plus sur cette grande folle, c'est bien lui.

Elle dégaina son portable, y dénicha le numéro du patron de boîte de nuit homosexuel rencontré l'année précédente lors d'une ténébreuse et saignante enquête qui les avait propulsés sur les hauts plateaux de Madagascar.<sup>5</sup>

Manuela décrocha.

- Ouep...

- Manuela ?

---

5 Le petit vendeur de meringues. Pat Milesi. Édition Act'Polar. Mars 2013



- Enfin... Ce qu'il en reste.
- Capitaine Sora... J'ai besoin de vous.
- Mais, c'est que je...
- C'est important... insista-t-elle.

L'homosexuel, quinquagénaire à la musculature déliée, torse imberbe ceint d'un polo Versace, capitula en avalant deux comprimés de Doliprane.

- Bon... Alors si c'est si pressé... OK... Dans une heure. À la boîte.

Au même moment, Dupont et Dupont, les deux scientifiques, s'engouffraient dans la pièce.

Le brigadier Maryse Dufflot, chargée de faire l'inventaire complet de la garde-robe de l'ex-président, les suivait à petits pas pressés.

Les deux capitaines leurs confièrent les clés de l'appartement avant de se diriger vers la sortie.

Alors qu'ils s'engouffraient dans leur voiture de service, il se mit à pleuvoir à seaux.

La ville sembla d'un coup comme frappée d'un gigantesque raz de marée. L'eau filtrait de partout couvrant la chaussée d'un jus jaunâtre. Les passants couraient dans les rues, surpris par l'averse soudaine et les essuie-glaces charriaient une grasse poussière de pollution.

Clacksons surexcités et jets de bouillasse fusaient de toutes parts.

Vega mit sa main en visière pour tenter de guider Camille au milieu du bordel ambiant.

-Pétard... s'exclama la jeune femme ! On se croirait à Tananarive, dis...

Quelques embouteillages plus tard, Manuela, son beau visage cuit d'UV, leur ouvrait les portes du Bond Girl. Camille eut bien du mal à reconnaître les lieux.

Sans lumière ni musique, les tables luisaient, glabres, leurs alcôves fatiguées.

On était bien loin du délire multicolore de la « Soirée Meringues » à laquelle elle avait assisté l'année précédente<sup>6</sup>.

Pas de drags queens multicolores, ni de vendeurs de meringues aux oreilles de Bunny et pompons roses accrochés au popotin.

Le bar croulait sous les verres sales, les bouteilles vides. Déprimait... Le sol était jonché de papiers de bombons réglisse italiens.

- Faites pas attention au bordel, les prévint Manuela. Cette nuit, mes pauvres ? Une tuerie ! On a fini ce matin dans le back-room avec les croissants et tout ! Alors les balais... Il embrassa la salle d'une main redevenue tonique à l'évocation de la fiesta. De toute façon, une petite soirée mousse par là-dessus... Et ça sera nickel ! On pourra de nouveau manger par terre.

Camille, indifférente à ces considérations ménagères, sortit la photo d'Henri Miteck, qu'elle lui colla sous le nez.

- Cet homme, là ? Vous connaissez ?

Manuela se saisit du cliché, écarta les sourcils.

- Non... Jamais vu.

Elle lui montra alors un cliché de l'universitaire en tenue de Marilyn.

- Ah, celle-là, par contre, s'illumina l'homme, je la connais ! C'est Mireille...

- Mireille ?

- Oui, Mireille... Une grosse tarlouze qui fait dans le burlesque. Je l'appelle parfois pour animer une soirée. Vous savez, ici, c'est un peu le cirque Barnum...

Camille tapota l'image.

- Henri Miteck, ex-président de l'Université Sainte-Barbe... Qui vient de se faire massacrer sauvagement à l'arme blanche. Sept coups de couteau ! Mireille et ce dernier ne font qu'un.

Manuela souffla.

- Mireille ? Président de l'univ...

Camille ne lui laissa pas le temps d'halluciner.

- Vous ne le connaissiez donc pas intimement ?

- Euh... Non... Vous savez, moi, la vie des travelos... J'ai bien assez à faire avec mes propres problèmes !

La jeune femme insista.

- Peut-être un amant jaloux ?

Manuela hurla de rire.

- Un amant jaloux ? Non, mais vous l'avez regardé ? Même en sandwich entre M. Pokora et Dalida, personne n'en voudrait ! Il se leva, contourna le bar, sortit une bouteille d'eau gazeuse, disposa trois verres sur le comptoir, les remplit. Votre affaire, là, affirma-t-il, en déchirant une rondelle de citron à pleines dents, ça n'est pas de chez nous, ça. Et puis, sept coups de couteau ? Mes pauvres... La moitié de mes clients serait tombée dans les pommes après la première goutte de sang ! Quant à l'autre ? Elle aurait appelé dix copines pour savoir quoi faire... Et j'en aurais fait partie.

Les deux capitaines échangèrent un regard désabusé. À peine démarrée, l'enquête semblait déjà dans une impasse.

Après avoir descendu cul sec deux verres de bulles, Manuela les informa.

- La seule personne que Mireille nous ait présentée au Bond Girl, c'est sa nièce.

- Sa nièce ? releva Camille étonnée. Mais... Je le croyais fils unique !

L'homosexuel haussa les épaules.

- Ça... Je n'en sais rien, moi. Nièce, cousine ou pau-mée ramassée dans une arrière-cour...

- Et de quoi a-t-elle l'air, cette fameuse nièce ?

- Blonde, mince, les yeux bleus et un joli caractère d'allumée.

Peut-être une piste ? Camille saisit son sac et s'éjecta du tabouret haut.

- Son nom ?

- Malheureusement, je ne m'en rappelle pas... A la vitesse où ça tourne ici, dur de tout retenir...

- Bon, conclut la jeune femme en passant son imperméable, il ne nous reste plus qu'à enquêter là-dessus. Nous finirons quand même bien par savoir de quoi il en retourne.

Manuela engloutit un troisième verre d'un seul coup de glotte. Malgré les deux cachets avalés plus tôt, un marteau-piqueur lui pourrissait les méninges.

Alors que les deux capitaines se dirigeaient vers la porte, il les retint...

- Attendez !

- Oui ?

- Le Bond Girl deux fois d'affilée dans une affaire de meurtre ? Pas génial pour moi, ça...

Michel Vega confirma.

- Je ne vous le fais pas dire.

- Et si je me renseignais pour vous, hein ? leur proposa-t-il soudain. Il ouvrit grand les bras. Vous n'auriez qu'à me dire ce que vous voulez savoir, et j'enquête-rais...

- Vous ? s'étonna Camille. Mais pourquoi donc feriez-vous ça, Grand Dieu ?

- Parce qu'avec moi, elles parleront, ces follasses ! Et aussi parce que je n'ai pas envie de voir débarquer la PJ chez moi une nouvelle fois... Vous savez, une réputation, c'est fragile. Et là...

Contrairement aux idées reçues, être patron de boîte de nuit gay réclamait une réelle dose d'intelligence.

Passer au travers de toutes les tracasseries administratives, des petites vengeances et des attaques homophobes perpétrées régulièrement à son encontre, relevait d'une capacité stratégique hors du commun.

Manifestement, Manuela n'en manquait pas.

Camille décida de lui faire confiance.

Qu'avait-elle à perdre ? Elle connaissait suffisamment bien le milieu pour savoir qu'il avait raison. L'homme serait bien plus efficace qu'un bataillon entier de brigadiers pieds dans le plat.

- OK, ça marche...

Alors qu'elle s'apprêtait à lui dresser la liste des questions auxquelles il devrait penser, le téléphone sonna.

Elle décrocha.

- Oui, commissaire...

- Dites donc Sora, après épiluchage des communications téléphoniques de Miteck, on a relevé une dizaine d'appels en direction du même numéro... Il s'agirait du cellulaire d'une jeune fille nommée Tilai Buisson. Dont

la disparition vient d'être signalée par sa meilleure amie...

Camille et Vega se jetèrent un regard entendu.

- La nièce...

Le commissaire – qui n'en finissait pas de terminer ses nuits inachevées, tout seul dans son lit avec la main de sa sœur – ouvrit grand les yeux.

- La nièce ? Mais, de qui vous me parlez là ?

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

L'interrogatoire de Barbara, la blonde stagiaire qui avait signalé la disparition de Tilai au brigadier Mourat, le phocidé de service, n'avait rien donné.

La jeune fille ne savait rien, ne comprenait rien, pleurait sans cesse. Deux boîtes de mouchoirs en papier furent nécessaires pour l'éponger.

Les capitaines tentèrent alors de joindre les parents de la jeune disparue, qui n'avait pas vraiment disparu par ailleurs.

En effet, vingt-quatre heures de silence radio pour une belle blonde de vingt-deux ans en vadrouille à Florence, ville réputée pour ses jeunes éphèbes toscans aux nobles fronts croulants d'aussi nobles boucles brunes sur nez d'airain, phéromones au taquet ? Pouvait-on vraiment appeler ça une disparition ?

Et non, Barbara ne connaissait pas Henri Miteck... Bien sûr, elle savait qui il était, mais ne l'avait jamais approché, ne lui avait jamais parlé.

Miteck et Tilai ? La seule imagination de cette improbable bête à deux dos avait déclenché une nouvelle ouverture des vannes lacrymales de la sensible Barbara et celle de la deuxième boîte de kleenex du commissariat. Les parents de Tilai ?

Respectivement nourris au SMIC.

Janine Buisson, employée agricole dans une exploitation des Beauces spécialisée dans la culture des betteraves fourragères. Des mains comme des battoirs, sèches comme des raviolis mexicains, une grosse frange blonde sur quatre-vingt-dix kilos de purs muscles beaucerons.

Roland Buisson, employé d'une entreprise de plomberie, épais comme une arbalète, genoux ravagés par l'arthrose, épaules voûtées sur scoliose carabinée, estomac et poumons dévastés par des émanations toxiques de soude caustique.

Bref : les parents...

Qui l'une, vertèbres en castagnettes, courbée dans son champs de betteraves, qui l'autre, couché à plat ventre dans la fange, nez à dix millimètres d'une fuite putride, en train de se battre avec une clef de douze.

Ils habitaient à Bouilly-en-Gâtinais, petit bourg du Loiret.

Aussi difficiles à joindre que leur fille.

Un entretien téléphonique eut finalement lieu entre Camille et Janine Buisson qui récupérait de son épuisante journée en confectionnant des cannellonis aux aubergines pour son échalas de mari.

- Tilai disparue !!! Grand Dieu, mais depuis quand ?

- Hier ?

- ...

- Allo ?

- Et vous appelez ça une disparition, vous ? s'étonna la brave femme hallucinée, qui avait d'autres chats à fouetter ; comme, par exemple, émincer ses oignons et piler de l'ail. Si elle appelle une fois toutes les trois semaines, vous savez ! C'est bien le mieux... Alors...



- Et ça remonte à quand, la dernière fois où vous lui avez parlé, justement ? s'enquit Camille.

- Oh... Il doit y avoir huit jours... Elle avait besoin d'argent. Elle balança une bonne mesure de parmesan dans sa farce. Elle a dû perdre son portable ! Ça lui arrive tout le temps... Alors, on stresse, on stresse...

- Peut-être, mais ça n'explique pas cette accointance avec le mort...

- Attendez, la prévint madame Buisson qui se battait avec les ingrédients de sa recette. Je mets mon kit mains libres, parce que là, entre les œufs, le fromage et vous, ça devient compliqué ! Elle se lava les mains à grande eau, colla deux écouteurs dans ses oreilles, casa son téléphone dans la poche de sa blouse. Pouvez répéter ?

Camille obtempéra.

- Je vous disais : peut-être qu'elle a perdu son portable. Mais ça n'explique pas cette accointance avec le mort...

Madame Buisson, qui n'était pas plus au courant de la naissance d'un certain Henri Miteck que de son assassinat, balança sa main en l'air de surprise. Du coup, un gros morceau de pulpe d'aubergine atterrit sur son nez. Elle l'essuya d'un revers de manche fleurie.

- Le mort ? Mais de quel mort s'agit-il ? De quoi me parlez-vous, Grand Dieu ?

Camille lui expliqua alors brièvement la découverte du cadavre, la nature de l'homme et l'étonnante correspondance téléphonique qu'il entretenait avec sa fille.

À l'énoncé de ces faits, Madame Buisson, du nez de laquelle la moutarde débordait, abandonna la mollesse de sa farce. Elle jeta une poignée de farine sur le plan de travail, sortit une boule bien dure du frigo.

- Peut-être qu'elle aime les vieux, tout simplement ! persifla-t-elle en écrasant la pâte sur son marbre d'une poigne féroce.

- Pardon ?

- Oui, qu'elle aime les vieux pleins aux as. Elle n'en a jamais assez, du pognon, celle-là !

- Peut-être, rétorqua Camille interloquée par autant de véhémence. Pourtant, cette concomitance...

- Oh !!! Et puis, arrêtez donc de m'en jeter avec vos mots en « ance », là ! Accointance, concomitance... Pouvez pas parler comme tout le monde, non ? Pourriez pas dire coïncidence ? Ça vous dérangerait peut-être qu'on vous comprenne ?

- Ben, euh, non, bien sûr... Mais, je ne pensais pas que...

- Que quoi ? tonna l'ouvrière agricole excédée. Tilai a couché avec le vieux et perdu son portable ! Voilà ce qui s'est passé. Alors, maintenant, si vous voulez bien... Il est déjà 19h30 et j'ai encore les tomates à épépiner, moi...

- Mais enfin, ne put s'empêcher de s'indigner Camille devant autant d'indifférence ; c'est quand même votre fille, non ? Un peu d'empathie ne nuirait pas !

- Ma fille ? cracha le doberman. Ah ça non ! Pas la mienne... Celle de mon mari, oui ! Mais pas la mienne. Rappelez-moi si elle ne donne pas signe de vie dans quinze jours, parce que c'est en général le temps nécessaire avant qu'elle ne daigne nous appeler pour nous taper du fric... Elle rajusta rageusement la taille de ses lasagnes. Maintenant, j'apprécierais juste de pouvoir finir la confection de mes pâtes pour me poser sur le canapé. Parce que moi, pendant que Mademoiselle bati-fole en Italie, roule en vespa et se tape des Martinis

avec mon argent, je passe ma journée à ramasser des betteraves, figurez-vous !

Pour la première fois depuis longtemps, Camille ressentit un brusque élan de tendresse pour sa propre mère. Petite joueuse, la Mater, à côté du spécimen Beauce-ron !

Lyon. Université Sainte-Barbe.

Tim, un des innombrables glandus usant les bancs de l'université de leurs fesses inutiles, rongeaît frénétiquement la kératine de son auriculaire. Commencé par le follicule du milieu, l'ongle incriminé terminait à présent sa course en rognures crachotées sur le lino du couloir.

- Putain, mais t'arrête de te bouffer le nail, oui ! gro-gna Dionysos. Tu m'écœures à la fin.

- Aucune nouvelle de ces deux crétins, je te dis... lâcha Tim en guise d'excuse. Rien ! Merde, ça stresse quoi !

Ils parcoururent quelques mètres en silence.

- Tu as tout vérifié ? Même sur le réseau crypté ?

- Tout, je te dis ! Tout... Ne me prends pas pour un idiot !

Tim ne supportait plus l'air supérieur de son collègue. Un de ces jours prochains, il... Mais pour l'heure, d'autres soucis le préoccupaient.

Mathieu et Damien, leurs malheureux acolytes, exploreurs des souterrains du Palais Pitti, venaient littéralement de disparaître de la surface de la terre ! Et ça ? C'était juste inacceptable.

L'onychophage attaqua son index sans transition.

- Tu crois qu'il leur est arrivé quelque chose ? demanda-t-il en expectorant un morceau de peau noircie.

- Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? lui répondit sèchement Dionysos. Putain ! Si tu avais joué franc jeu, on n'en serait pas là... Il frappa soudain le mur d'un poing rageur. Tu fais chier à la fin avec tes cachotteries ! Qu'est-ce que tu en as foutu de cette carte, d'abord ? Tu n'as plus confiance en moi ou quoi ?

Tim se ferma instantanément.

La dite carte n'était autre qu'une merveille italienne de calligraphie, datant de l'époque des Médicis, héritée du frère aîné de Tim : Dylan.

Genèse :

Quelques dix années plus tôt, Dylan, étudiant en économie, n'avait rien trouvé de plus lucratif, pour se faire de l'argent de poche, que de s'affilier à un trafic de documents et livres précieux sur le net.

Une nuit, comme il en avait l'habitude, il s'était laissé enfermer dans les locaux déserts de la bibliothèque universitaire de Lyon, fournisseur principal de son petit commerce.

Vers une heure du matin, larcin bien au chaud dans son sac à dos, il s'était roulé un épais pétard. L'avait tété béatement, cul posé sur un siège directorial et deux pieds au repos sur un bureau. Puis, bienheureux, il s'était endormi...

Alors qu'il rêvait de carcasses de bêtes gigantesques, rôissant dans d'énormes brasiers et puant le cochon grillé, il fut réveillé par une intense douleur à la main. Tombé par inadvertance dans la poubelle, son mégot avait allumé un feu dont les flammes s'élevaient à hauteur de son bras et grignotaient son pouce.

Le pauvre garçon, cerveau embrumé d'herbe, n'avait rien trouvé de mieux, pour tenter d'éteindre l'incendie, que d'asperger la dite poubelle avec une fiole de Whisky qui ne quittait jamais la poche interne de son blouson. Les flammes avaient redoublé de vigueur. Une paire de rideaux s'était embrasée. La salle entière avait été comme happée par un tourbillon de feu.

Terrorisé, Dylan s'était alors emparé du sac à dos rempli de livres et avait ouvert la fenêtre pour s'éjecter sur le toit adjacent de la fac de lettres.

Après avoir erré un long moment sur les coursives vertigineuses, il avait fini par trouver un velux miraculeusement entrouvert. Quelques secondes plus tard, il déboulait dans la rue, manche encore fumante de son forfait.

Alors que le tintamarre des camions des pompiers emplissait la ville de son sinistre hululement, Dylan avait filé chez lui en rasant les murs sans demander son reste. Effrayé à l'idée qu'une piste ne le désigne comme coupable, il avait rangé son butin dans son armoire et ne l'avait jamais négocié. Cette fumeuse aventure avait mis fin à son petit commerce.

Dix ans plus tard, par une belle nuit du mois d'Avril – de celles qui justifient, par leur simple beauté, l'existence même du plus petit des batraciens - Dylan, lancé à cent-quatre-vingt à l'heure sur sa moto, embrassa malencontreusement un platane.

On le retrouva le lendemain matin, encastré dans les veines de l'arbre en un entrelacs d'os, d'acier et de chairs à vif.

Les gendarmes restèrent un long moment perplexes devant cette étrange purée rouge... Par chance, une petite

souris tatouée sur le cuissot droit du jeune homme permit de procéder à son identification.

Quelques jours après l'inhumation, leur mère, tombant sur le fameux sac à dos dérobé et noirci par le feu, le tendit, baigné de larmes, à Tim.

Après quelques hésitations, le jeune garçon s'en saisit pour l'ouvrir. Il en sortit une série de livres anciens et de documents qu'il compulsait sous les yeux ahuris de la pauvre femme.

Vraiment, qu'alliaient-ils bien pouvoir faire de ces vieilleries ? Mais bon... Comme ils avaient besoin d'exorciser leur chagrin - et qu'il leur fallait bien croire en quelque chose pour résister à l'inanité des choses de ce bas monde - ils les élevèrent au titre de reliques.

Tim les entreposa donc avec amour sur un coin de son bureau, à portée de main.

Trois semaines plus tard, un Dimanche après-midi de bourdon, alors qu'il se réfugiait dans sa chambre en compagnie de Dionysos - pour une séance de thérapie pornographique sur le net - son poteau Grec fut comme aspiré par la dite pile.

Cette dernière, contribuant à maintenir l'équilibre de l'incommensurable désordre de la chambre, n'avait toujours pas bougé.

- Putain... Mais c'est quoi ça ? demanda Dionysos en caressant les vieilles éditions cartonnées d'un doigt respectueux.

- Ben, des livres, comme tu vois...

- T'as eu ça où, toi ? s'étonna-t-il.

- Mon frère.

- Ah ouais ? Et il a eu ça où, lui, ce con ?

Tim haussa les épaules.

- Ben... Sais pas, moi...

- Je peux ? lui demanda son collègue en saisissant un des ouvrages.

- Ouais, tu peux... Mais t'y fais gaffe, hein... Tu ne me colles pas du gras dessus avec tes gros doigts, compris ? Puis, il visa l'ordinateur d'un pouce devenu impatient. Bon maintenant si tu peux la fermer... Ça vient à peine de commencer et je n'arrive déjà plus à suivre l'intrigue, là... Je ne sais même plus qui est qui et à qui appartient quoi... Fais chier à la fin !

Le Grec se tut, index en travers de la bouche.

Après avoir feuilleté l'ouvrage qu'il tenait dans les mains, il découvrit un petit parchemin encastré dans le contrefort intérieur de la couverture.

Il le sortit. Le déplia avec précaution.

Une sorte de carte géographique, annotée de signes cabalistiques lui apparut alors. Il se prit à rêver : peut-être ce document avait-il de la valeur ?

Il devait en avoir le cœur net.

Il se saisit de son smartphone, prit plusieurs clichés et s'arracha sans un mot, laissant Tim en proie à de torrides sueurs, bouche mollement entrouverte et deux yeux vissés sur un écran des plus suggestifs.

Deux jours plus tard, après avoir sérieusement pesé le pour et le contre, Dionysos rappelait Tim pour lui proposer, avec emphase, de se lancer dans une chasse au trésor.

- Au trésor, ducon ? Ben voyons ! Et pourquoi pas rechercher Blanche Neige et les sept nains, pendant que tu y es ?

- Parce que ça fait bien longtemps que plus personne ne bouffe de pommes, ducon toi-même ! Au prix du kilo...



Finalement, après les quelques considérations négatives d'usage, Tim, empêtré d'un deuxième trimestre qui se traînait lamentablement dans les limbes blanchâtres de l'hiver lyonnais, et subodorant qu'il s'y pétrifierait d'ennui, finit par acquiescer.

Commença alors l'aventure.

Peu versés dans la cartographie ancienne, ils firent appel à Mathieu et à Damien, deux étudiants en histoire des bibliothèques et héraldique, qui traînaient leurs guêtres en section de codicologie dans la classe du professeur Patrice Bertolla.

Par extraordinaire, quelques semaines plus tard, leurs investigations croisées les propulsaient sur la piste d'un trésor florentin.

Pour recueillir des informations plus précises, Mathieu et Damien se rendirent alors à la Bibliothèque Nationale Centrale de Florence, Piazza dei Cavalleggeri, avec l'intention d'y compulsier divers documents traitants des légendes picturales de l'époque de la période des Médicis.

Puis, tout dérapa...

Alertée par les recherches peu discrètes des quatre benêts sur le net et au sein même de l'université, une redoutable organisation mafieuse Toscane – lancée quant à elle depuis plusieurs années sur la piste du potentiel magot - comprit très vite qui les y conduiraient : eux ! Si Mathieu et Damien venaient d'en faire la saignante connaissance, Tim et Dionysos, totalement inconscients des forces obscures qu'ils venaient de déclencher, carburaient.

Tim, très contrarié, lâcha.

- Merde ! Putain, ça craint... Mais où sont donc passés ces deux boloss !

- Soit, ils ont découvert quelque chose et veulent nous doubler, soit il leur est arrivé une merde, proposa Dionysos pragmatique. Ou alors pire encore : Peut-être qu'ils sont juste en train de se faire gober l'œil par des poissons au fond de l'Arno !

- L'Arno ? Mais, c'est quoi ça ?

- Ben, le fleuve, tiens... Qui traverse Florence.

- Tu ne crois pas que t'es un peu parano, là ?

- Parano, moi ? Et, mec... Si ça se trouve, y a vraiment un trésor ! Et des gars qui cherchent la carte et qui savent maintenant qui la possède... Un silence épais plana quelques secondes. Toi !!!

Tim déglutit avec difficulté.

- Moi ? bégaya-t-il. Mais...

- Ouais, toi ! rugit Dionysos. Et ils vont te faire la peau, t'arracher les ongles un par un pour te faire parler, te poser le cul sur un bambou et le laisser ressortir plein de merde par une de tes oreilles ! Tu fais chier, Tim ! On est là, comme des glands, à rien piger alors qu'il y a forcément des infos que nous n'avons pas identifiées. Un truc en filigrane par exemple ? Je ne sais pas moi... Du genre qu'on révèle avec de l'acide ou du citron ? On n'a même pas essayé...

Tim se renfrogna. Depuis qu'il avait pris conscience de la possible valeur de la carte, il ne laissait plus personne s'en approcher. Et sûrement pas question d'autoriser cet attardé de Grec à la lui pourrir avec ses conneries à la Indiana Jones !

Alors qu'il allait rétorquer, Dionysos lui fit signe de se taire.

- Putain, t'as entendu ?

Tim, blanc comme un linge, couina.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Oh, là, là, là...

- Tais-toi ! Éteins la lampe, vite !

Tim sauta sur le commutateur.

Des pas résonnèrent alors dans le couloir.

Ça y était ! Ce con de Dionysos avait raison... Des hommes de l'ombre venaient les chercher.

La vie des deux garçons tournait à toute allure dans leurs têtes.

Ce qu'ils avaient réalisé, l'incommensurable somme de leurs rêves, l'avenir anéanti, les regrets, la terreur, l'impuissance.

Ils étaient faits !

Le bouton de la porte tourna.

Tim sentit un chaud liquide glisser sur ses cuisses. Il réalisa alors qu'il venait de se pisser dessus.

Dionysos prit une chaise à bras le corps. Il allait défendre chèrement sa peau. Ne les laisserait pas l'anéantir, lui arracher l'incroyable miracle de sa vie sans se battre comme un lion.

Un grincement. Puis la lumière.

- Qu'est-ce que vous foutez là, vous, dans le noir ? aboya la grosse tête d'abruti de Bertiau, le vigile, qui venait de rentrer dans la salle. À partir de vingt heures, il ne doit plus y avoir personne dans l'enceinte de l'université. Faut vous le dire en chinois ? Alors, vous ramassez vos petits culs et vous dégagez ou je m'en vais vous aider à patiner, moi !

Les deux étudiants le regardèrent ahuris. Raides comme des piquets. Tétanisés.

- Eh ! Z'avez compris ou quoi ? Et toi là, qu'est-ce que tu fous avec cette chaise dans les bras ? Il visa alors le pantalon trempé de Tim. Ah, oui... Je vois !

- Mais non, tenta faiblement Dionysos. Ce n'est pas ce que vous croyez...

- Ben voyons...

Dionysos, impressionné par le faciès de bull terrier de l'homme, opta pour un profil bas. Il s'éjecta tout seul. Se glissa comme une anguille dans le couloir.

- Foutez-moi le camp espèce de dégénérés, avant que je ne vous foute un rapport au cul !  
Qu'il aurait bien rédigé par ailleurs ! Si seulement il avait su écrire...

Lyon. Quai Claude Bernard. Café des Deux Universités.

Camille, assise à la terrasse du bar, attendait Michel Vega. Elle buvait son café à toutes petites gorgées. Faire durer le plaisir... Insignifiant, face au vide terrifiant qu'avait laissé le départ de Bleu d'Acier dans sa vie.

Elle avait extirpé de sa réserve un vieux paquet de Pailles d'Or à la framboise, qu'elle grignotait à présent, des larmes dans les yeux.

Trois mois de sevrage sans sucre. Corps et cerveau nourris par le sexe primaire de Berlioz. Obéissant au sacro-saint jus de Dieu... Besoin de rien d'autre que d'air pur, d'eau fraîche et de spermatozoïdes brûlants. L'hypoglycémie lui était tombée dessus d'un coup, dix minutes à peine après le départ du savoyard aimé. Une faim inexpugnable qui la tordait à présent sans pitié. Réclamait des Spéculos, des Galettes Bretonnes, des Pim's à la framboise, des Cookies au praliné, des... Elle laissa son regard errer sur la ville.

Un grand vent du sud embrassait les arbres du quai. Leurs têtes vagissaient par-dessus le désastre urbain, roulant d'une écume verte, éclaboussées de soleil.

Alors que la circulation arrivait à son paroxysme, une grosse limace de ferraille déboucha au bout de l'artère, traînant mollement son ventre plein vers l'ouest. Des

hommes, des femmes, des vies... Goba trois tortillons sirupeux d'un seul coup de langue.

Une abeille planta sa trompe atrophiée en plein cœur d'un pistil. Un merle lança sa clarté d'amour à travers le ciel bleu sale, éteint de milliards de particules fines.

Au même moment, une ambulance passa comme une bombe, stridulant sa sirène à pleins poumons. Sonnant le glas d'un temps révolu.

Un chant d'été, sur une partition empoisonnée au monoxyde de carbone ?

Forcément...

Qui pouvait résister à ça ?

Pas Camille en tout cas.

Michel Vega surgit sur la droite. Mine réjouie, un éclat nouveau dans l'œil.

- Tu m'as l'air bien joyeux... l'envia la jeune femme qui regrettait amèrement l'incommensurable légèreté qu'elle venait de perdre.

Son collègue se contenta de répondre en tapotant son bracelet montre.

- Faudrait voir à se bouger le train, là... On a rendez-vous avec le professeur Patrice Bertolla, l'assistant de Miteck à la direction de la bibliothèque, à quatorze heures. On est déjà en retard !

Camille se leva d'un bond, récupéra son sac, y fourra le paquet de biscuits, laissa quelques pièces.

Ils s'extirpèrent.

Sur les trottoirs, des étudiants progressaient par grappes anarchiques, yeux lumineux, regards tournés vers un avenir forcément radieux.

Qui, avalés par le tram, en route vers un ailleurs toujours renouvelé.

Qui, tapant la refonte du monde, culs posés sur les marches de la fac ou sur la chaise d'un bar, fronts plissés, pétris d'idéologie, un café entre leurs doigts nerveux.

Qui, se roulant un palot pour récupérer d'une logorrhée culturelle, tuant les phéromones bien mieux qu'une apnée pulmonaire.

Qui, solitaires, déambulant mâchoires crépies de mayonnaise et d'œufs durs, salade garnie entre les dents pour résister à l'anéantissement de leurs rêves d'intégration.

Camille et Vega pénétrèrent dans le saint des saints du savoir avec une pointe de respect. Parce que quand même ! À force de cracher sur tout, hein ?

Le professeur Bertolla, tortue anémique habillée par la CAMIF les accueillit avec circonspection.

Que lui voulait-on ? Pourquoi lui ? Il ne savait rien, n'avait rien vu, rien entendu et de toute manière, ne dirait rien !

Ce dernier, donc, crâne dégarni, peau aussi fraîche qu'un vieux grimoire du XII<sup>ème</sup> siècle, dégageait un léger relent de hareng saur.

- Peut-être pourrait-on aérer un peu ? suggéra Camille nauséuse. La chaleur...

L'homme se précipita sur les vasistas. Se battit quelques secondes avec le mécanisme des fenêtres, rouillé de n'être jamais utilisé. Ouvrit. Puis, réintégra son fauteuil de ce pas caractéristique, légèrement obséquieux, acquis par une assidue pratique de la courbette. Il attendait les directives d'en haut pour investir les locaux autrement plus spacieux d'Henri Miteck, prendre possession de sa table de travail en bois précieux, de ses tableaux, de sa machine à *expresso* et surtout de son

frigo dans lequel il entendait bien entreposer ses bouteilles de Bourbon.

Pour l'instant ? Il rongea son frein...

Il posa les coudes sur son bureau, ouvrit ses deux mains, voix mielleuse, componction de cardinal.

- Alors, que puis-je pour vous ?

- Tout... répondit Camille. Nous comptons sur vous pour nous tracer un portrait précis de votre patron et pour nous éclaircir sur cette affaire de l'incendie de la bibliothèque. Nous en donner plus, quoi...

Bertolla les visa. Deux crevasses d'archosaurien d'un autre millénaire. Quelques plumes sur la tête et trois écailles de crocodile.

- Plus que quoi ?

- Plus que ce que tout le monde veut bien nous lâcher. Plus que ce que l'on trouve sur Internet au sujet de l'incendie.

- Et qu'est-ce qui vous fait penser que j'en sais plus que les autres, justement ?

Camille sortit trois feuillets de son sac, les jeta sur la table.

- Ça...

Bertolla s'en saisit en tordant le nez. Ajusta ses lorgnons. Parcourut le document, puis conclut en le rejetant sur la table d'une main agacée.

- C'est vieux, ça... Je ne comprends même pas qu'on puisse encore trouver ce ramassis de conneries sur le net !

- La nouvelle mémoire de l'humanité, mon cher... Rien n'y disparaît jamais. De caches en caches, il y a toujours un moment où le diable surgit de sa boîte. Camille tapota les feuillets dont l'universitaire s'était débarrassé. Si je ne me trompe pas, il s'agit d'une de vos



publications, non ? Dans laquelle vous privilégiez la thèse d'un incendie criminel.

- Certes... Mais je suis revenu sur tout ça. Je vous le répète : ramassis de conneries ! À l'époque, j'adhérais à une faction réfractaire. Tout ça n'était qu'une vaste manœuvre destinée à déstabiliser l'équipe en place. Leur coller des casseroles au cul. Je suis revenu sur ces conclusions dans un rapport très sérieux peu après.

- J'ai ça aussi, confirma Camille qui sortit une deuxième liasse de son sac. Mais justement, comme ces controverses ne nous paraissent pas très claires, nous aimerions juger par nous-mêmes de la pertinence de l'une et de l'autre.

Bertolla avala péniblement sa glotte.

- Je ne vois pas le rapport avec l'affaire qui...

- Mais aucun, bien sûr... C'est juste à titre d'information, le rassura Vega. Il désigna le bureau d'un doigt périphérique. Dites donc, fulgurante carrière, hein ? Passer de simple maître de conférences à classe exceptionnelle en dix ans ? Qui plus est, devenir en un rien de temps numéro deux d'une des plus grosses bibliothèques universitaires d'Europe ? Impressionnant, ça... Expliquez-moi...

Un soupçon de psoriasis apparut sur le cou de l'homme.

- Je ne comprends pas vos insinuations et ne vous permets pas...

Camille l'arrêta d'un geste de la main.

- Vous savez, personne ne nous permet jamais... Alors pour ce qu'on en a à foutre !

Michel Vega lui jeta un regard peiné.

- Du doigté, ma chère... Du doigté !

- Oh bien sûr... s'excusa Camille. N'y voyez là rien de personnel ; mais il faut dire qu'à force d'interroger des menteurs qui nous prennent pour des crétins congénitaux... On finit par... Enfin, vous voyez, quoi... Elle agita la main d'un mouvement conciliateur. Allez, laissons donc là cette histoire de promotion qui semble vous embarrasser. Parlons d'Henri Miteck, si vous le voulez bien...

L'homme rétorqua, glacial.

- Dites-moi, vous n'auriez pas besoin d'un petit papier contresigné par une multitude de services pour avoir le droit de m'interroger aussi cavalièrement, là ?

- Mais que non !

La jeune femme se tourna vers Vega. C'est drôle ça, non ? Tout le monde nous pose toujours la même question... Puis, elle pivota de nouveau vers l'universitaire qu'elle visa d'un doigt agressif. Bon, je vais vous clarifier la situation : en fait, on a deux options. La première ? On papote bien gentiment ici, entre gens civilisés. Vous nous dites tout ce que vous savez sur l'incendie de la bibliothèque, sur la mort de votre patron et on se quitte en bons termes. La deuxième ? On vous convoque au commissariat pour deux jours de garde à vue, comme nous le permet la loi, sans autre motif que celui-ci : à qui profite le crime ? Choisissez...

Bertolla les dévisagea, abasourdi...

- À qui profite le crime ? Non mais, vous êtes malades ou quoi ? Je...

- Parce que, le coupa abruptement Camille, qui a-t-on assassiné ? Votre chef ! Et, sauf erreur, si j'ai bien compris, son poste est censé vous échoir, non ? Rajoutez à ça ces divers articles contradictoires, que vous

avez bien légèrement commis, il y a une dizaine d'années... Au sujet de cette bibliothèque, justement, dans laquelle vous trônez aujourd'hui comme un nabab ? L'universitaire ouvrit le premier bouton de sa chemise. Camille l'acheva.

- Que savez-vous que nous ne savons pas ? Qu'y a-t-il donc dans cette bibliothèque que l'on cherche à garder secret ? Qu'a bien pu découvrir Henri Miteck pour qu'on lui fasse subir un sort pareil ? Qui vous a acheté ? Parce qu'on vous a acheté, n'est-ce pas ? Et pourquoi ?

- Pures affabulations, oui ! bondit l'homme. Mythomanie ! Mais il faut vous faire soigner tous les deux ! La mort de ce pauvre Miteck n'a rien à voir avec tout ça. Parce que...

- Et bien voilà, nous y sommes... l'interrompit Vega. Parce que quoi ?

Bertolla, qui venait de se faire serrer comme un bleu, laissa mollement retomber sa main sur sa cuisse.

- Bon, et si on reprenait tout depuis le début, hein ? lui proposa le capitaine en se calant bien au fond de sa chaise.

L'universitaire transpirait à présent d'une épaisse sueur jaunâtre. Une vieille saumure de crurotarsi, persistante malgré sa longue transformation génétique. Il abdiqua.

- Bon... Mais je vous préviens, rien ne doit sortir de ces quatre murs ! Ou tout du moins, rectifia-t-il, personne ne doit savoir que ça vient de moi... Je suis pressenti pour un poste au Ministère l'année prochaine. Si on savait que je vous ai dit ce que je vais vous dire...

- Ça... Nous ne pouvons rien vous promettre, répondit Michel Vega. Une enquête reste une enquête. Mais, bon... Nous ferons au mieux pour rester discrets sur votre témoignage, si vous coopérez.

L'homme sortit une serviette de toilette de son tiroir, s'épongea.

- Désolé... Je suis affublé de cette maladie depuis l'époque de ma thèse. Je sue, je transpire... Il paraît que c'est nerveux, mais...

Il rechercha une lueur d'empathie dans le regard de Camille qui se battait l'œil des raisons de ce répugnant épandage. Elle le visa froidement.

- Nous vous écoutons...

Bertolla expectora une dernière suée putride, puis commença.

- Tout d'abord, l'incendie de la bibliothèque interuniversitaire... En une seule nuit, trois cent mille ouvrages majeurs détruits. Apocalyptique ! Un désastre irrécupérable qui nous a directement projetés dans l'aube d'une civilisation d'incultes nés sur claviers d'automates. Un parangon d'ignorance, une régression de l'histoire de l'humanité telle qu'on n'en a pas vue depuis Alexandrie !

- Au fait, je vous prie... Au fait... le pressa Camille que l'odeur incommodait de plus en plus.

Bertolla, excédé, la fusilla.

- J'y arrive... Ne soyez donc pas si pressée ! On peut quand même prendre quelques minutes pour parler de l'anéantissement de siècles de savoir, non ? Seriez-vous une telle ignorante que rien d'autre ne vous intéresse que la seconde qui passe ? Comme un petit animal décérébré ?

Manifestement, les deux pieds bien ancrés dans une pratique du verbiage qu'il maîtrisait à la perfection, l'universitaire reprenait du poil de la bête.

- J'apprécierais simplement des réponses sans am-  
bages, ni autres broderies propres à votre profession,  
lui signifia la jeune femme glaciale.

L'homme rajusta sa carapace, pinça le bec. Se faire ta-  
cler par une blondasse à forte poitrine n'était pas de son  
goût !

Misogyne, comme la plupart de ses collègues, il trou-  
vait ses doctorantes surtout parfaites une cafetière à la  
main. Alors, l'autre morue là...

Ils se jaugèrent.

Bertolla reprit.

- C'est politique... Quelques semaines avant l'in-  
cendie, des groupuscules terroristes de gauche accusè-  
rent la direction de la bibliothèque de garder des thèses  
négationnistes qui seraient passées entre les mailles du  
filet de la censure universitaire. Comment ? Des nota-  
tions à l'aveuglette données au petit bonheur la chance  
par des professeurs peu scrupuleux qui, aux dires de  
certains, ne liraient même pas les copies soumises à  
leur correction et s'en débarrasseraient avec une appré-  
ciation moyenne fictive ! Non, mais... N'importe  
quoi ! Il les interrogea du regard. Devant la mollesse du  
retour et le peu d'empathie émanant de leurs pupilles  
écarquillées, il reprit. Des zélotes pro-juifs, qui  
n'avaient aucune envie que la pertinence de ces écrits  
soit révélée au grand public, réclamèrent leur destruc-  
tion... De là à penser qu'ils soient directement passés à  
l'acte ? Il n'y a qu'un pas. Rajoutez à ça qu'un incendie  
d'un tel déchaînement ne peut pas être l'œuvre du ha-  
sard.

- Effectivement, confirma Camille, les livres brûlent lentement. Alors, pour que ça flambe comme ça, forcément... J'ai cru comprendre qu'on y avait trouvé du carburant ?

- Tout juste ! confirma Bertolla. Plus précisément des traces d'alcool qui ont manifestement joué un rôle d'accélérant ! Enfin, bref... Un certain front d'extrême droite réclama alors que l'on fasse publiquement le point sur l'enquête. Mais comme les rapports d'enquête avaient mystérieusement disparu dans les sous-sols de la préfecture, on en resta là...

- Ah oui ? Et personne n'a protesté ?

Bertolla éjecta un improbable grain de poussière de son pantalon d'une main nerveuse.

- Si, mais on les a fait taire... Il faut dire que le pouvoir en place craignait que la diffusion de ces thèses négationnistes ne porte une partie de son électorat à privilégier un vote d'extrême droite, justement... Ou tout du moins, qu'elles ne distillent le doute dans les esprits d'électeurs perdus et prêts à changer leur fusil d'épaule à la moindre pétouille ! Bref. Autant de raisons pour étouffer l'affaire... Et comme vous le savez, le gouvernement ne manque pas de moyens de rétorsion pour faire taire les curieux.

- Effectivement... Mais...

- Tiré par les cheveux me direz-vous ? rebondit l'universitaire, moelle auto-suffisante, genoux croisés dans une position d'extrême fatuité. C'est ce qu'on m'a soutenu lorsque j'ai publié le premier article sur la question ! Avec une injonction de la fermer et de renvoyer mes thèses révisionnistes si je ne voulais pas me retrouver à Brest au milieu des bigorneaux à gratter la

barbe des palourdes. J'étais, à l'époque, en plein divorce d'avec une femme acharnée à me sucer jusqu'à l'hypophyse et quatre garçons à charge. Pas les moyens d'aller rouler des palots aux méduses bretonnes, croyez-moi !

Camille visa Bertolla avec dégoût. Elle enchaîna.

- Et Henri Miteck, là-dedans ?

- Miteck ? Aucune trace de lui dans cette affaire, croyez-moi ! Bien trop occupé par ses petites ambitions personnelles pour prendre part à une quelconque controverse qui aurait pu nuire à sa carrière. Briguer la présidence de l'université lui prenait tout son temps et sa rhétorique. Des casseroles révisionnistes au cul ? Pas que je le sache ; pas lui... Et croyez-moi, si ç'avait été le cas, la rumeur m'en aurait prévenu.

Il recula son fauteuil, changea sa position. Virtuose des grandes joutes narcissiques, auto-enivré par sa voix grave et puissante, l'homme vivait à l'instant une plongée en eaux profondes aussi excitante qu'un rail de coke. Une morgue sans nom pétrifiait son front, ses narines palpitaient.

- Miteck... reprit-il haineux. Ahhhh... Miteck... Un homme persuadé d'être d'une essence divine. Égocentrique, prétentieux, manipulateur ! Atteint de la folie des grandeurs. Oh, que non ! Je ne le portais pas dans mon cœur... Son pire ennemi ? Ce deuxième grand salopard de Martial Satrappe ! L'actuel président. Moi, je ne sais pas, insinua-t-il perfide, mais à votre place, je fouillerais juste un peu de ce côté-là... Ceci dit, à chacun son métier n'est-ce pas ? Et motus et bouche cousue ! J'ai joué le jeu. Je ne vous ai rien dit ! Par ailleurs, si je venais à être inquiété, je nierais tout.

Camille sortit alors son portable de sa poche. Le visa d'une main nonchalante.

- Ne vous inquiétez pas pour ça, monsieur le pro-nazi ! Ça a parfois du bon, les doigts tapoteurs sur les claviers d'automates ignorants, vous savez ? J'ai tout dans la petite boîte, voyez-vous... Comme vous avez si bien su le conclure : à chacun son métier !



Florence. Quelque part...

Un mugissement percuta l'inconscient de Tiläi...

La jeune fille naviguait, tête lourde. Glaciale...

On la touchait. La retournait. La palpait...

Bouger... Se soustraire à ces mains inconnues.

Prisonnière du noir. Plancton parmi les microparticules. Amas de cellules, dérivant au gré du courant.

Ne pas résister...

Filer comme une étoile vers la lumière. Franchir le Rubicon sans appréhension. Redevenir énergie dans la grande machine stellaire. Se laisser glisser dans le vide.

Ne pas résister.

Plonger...

Lyon. Rue Mercière. Restaurant La Mère Cottivet.

Tandis que Tiläï divaguait dans les eaux éthérées de son subconscient, Camille et Vega désossaient d'une fourchette féroce un lapin à la sauvage.

La viande, parfumée de thym, romarin et sauge fondait délicieusement sous leur langue.

Pour la première fois depuis deux jours, Camille ne pensait plus à Bleu d'Acier.

C'était une bonne chose.

En attendant, elle se sentait toujours seule au monde. Perdue dans le grand Tout et le grand Rien.

Elle aurait pu rejoindre Tiläï dans les limbes sacrés de son inconscience, pleurer avec elle sur l'inanité de la vie, joue contre joue... Mais les solitudes et les peurs de chacun ne s'épaulaient jamais. Elles se dispersaient dans un grand trou noir. Filaient on ne savait où, sans ne jamais interférer, pour se dissoudre dans le vide et renaître, énergie pure sans mémoire, impatiente d'amalgamer d'autres cellules.

Encore cinq minutes de ce genre de réflexions, et elle finirait par se jeter dans le Rhône, happée par l'inutilité terrifiante de son Moi profond !

Heureusement, la sensation quasi érotique des gousses d'ail moelleuses explosant sous ses dents la maintenait d'un fil ténu dans le monde des vivants.

- Prendrais bien une petite cervelle de canut pour finir, moi, tiens... proposa Vega.

Quoi de plus sensuel que cette crème blanche légèrement poivrée, salée à point ?

Par analogie, le sexe fort et plein de Bleu d'Acier, luisant de spermatozoïdes épais, dressé d'une indestructible puissance mâle, emplit d'un coup l'espace de sa tête. La seule imagination de ce formidable et viril pieu en fin d'érection, porta son ventre à l'orgasme, vrilla ses ovaires orphelins.

- Ça ne va pas ? s'enquit Vega, inquiet, devant la pâleur de la jeune femme.

- Si, si... Enfin, non... Je crois que je vais juste prendre un café.

Pas sortie de l'auberge...

Finalement, Patrice Bertolla ? Le cadet de ses soucis ! Henri Miteck ? Une sombre bouillie rouge périphérique.

Quoiqu'elle tente pour réintégrer ses préoccupations professionnelles, la femelle tapie au fond de ses entrailles, mère de vie, programmée pour copuler, ne lâchait rien !

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

Montbrison déprimait...

Depuis le début de la matinée, les coups de téléphone agressifs n'avaient pas cessé de se succéder.

Le substitut du procureur tout d'abord.

- Dites donc mon vieux, faudrait voir à vous bouger un peu, là... Des résultats ! Voilà ce qu'il nous faut ! Vous comprenez ? Des résultats !

Oh oui, le commissaire comprenait... Il avait déjà eu droit au même genre de remarques le matin même, par sa préfète.

Il s'envoya trois pastilles de menthe dans le gosier, histoire de retrouver un peu de sérénité et de booster les quelques milligrammes d'énergie qui lui restaient en magasin.

Sa nuit avait été éprouvante.

L'étendue de sa solitude réduisait en poussière, chez lui aussi, toute velléité intellectuelle.

Heureusement, Michel Vega, qui se dirigeait d'un pas alerte vers le bureau de son chef, relevait le médiocre niveau du commissariat.

Sixième sens en effervescence, synapses en mode guerrier, il rayonnait d'une mâle assurance.

Les raisons de cette formidable bonne humeur ? De cette hyper énergie ?

Mia Tara, la sculpturale femme de ménage.

L'avant-veille, après avoir chargé toute la famille – Mia et les deux chiens, Pantoufle et Camelot – dans sa voiture de fonction, il l'avait raccompagnée chez elle, un poilu en équilibre sur chaque oreille.

Alors qu'il aidait cette déesse d'albâtre quinquagénaire à descendre de la voiture, elle trébucha. Se retrouva tremblante dans ses bras, ses beaux yeux tragiques en eaux profondes.

Conditionné par des siècles de décodage génétique, Vega l'avait maintenue serrée quelques instants contre lui.

Comment résister ?

Une impérieuse pulsion l'avait alors poussé à poser ses lèvres sur les siennes. Un long baiser brûlant s'en était suivi.

Michel Vega était un homme à femmes, amoureux de tout ce qui portait jupon, inconditionnel du fruit défendu.

Marié deux fois, trois enfants à charge, deux pensions alimentaires à verser et quelques maîtresses par-ci par-là, dont Chloé, l'anorexique secrétaire du journal *Le Lyonnais*, et la petite Prune, jolie fleur de vingt ans, étudiante en architecture d'intérieur, rencontrée lors d'une de ses précédentes enquêtes<sup>7</sup>, il ne cessait de multiplier les conquêtes...

---

7

Aussi, dans cette configuration-là, que Mia fût femme de ménage ne représentait pas un frein à ses yeux...  
Ce qui comptait pour lui ? La peau, le frémissement, la nouveauté, et surtout l'orgasmique bascule de ses phéromones.

Il pénétra dans le bureau du commissaire.

- Ah, Vega !... l'accueillit froidement ce dernier. Le professeur Bertolla s'est plaint au préfet de s'être fait traîner dans la boue par deux capitaines agressifs qui lui auraient extorqué des informations privées n'ayant rien à voir avec l'enquête. Vous pouvez m'expliquer cette histoire d'enregistrement sauvage, là ? Ce n'est pas à vous que je vais expliquer que ça n'a aucune valeur. Je ne sais pas ce qui vous a pris à tous les deux ! Vous l'auriez menacé en plus de le mettre en détention provisoire ? Non, mais ça ne va pas ! Vous croyez quoi, hein ? Que cet homme est arrivé à sa position en jouant aux osselets ?

La bonne humeur de Vega chuta d'un coup.

- Ben, c'est-à-dire que...

- Que quoi ? tonna Montbrison en plaquant un poing rageur sur son bureau. Vous croyez que je n'ai pas suffisamment d'emmerdes sur le dos pour m'y rajouter encore ce genre de bourdes de stagiaire ?

- Ce n'est pas ce que vous croyez. Je...

- Vous quoi, Nom de Dieu ?... rugit le commissaire au bord de l'apoplexie.

Vega répondit, glacial.

- Nous avons mené l'interrogatoire comme il devait l'être ! Et vous le savez bien... De plus, je n'accepte pas que vous exerciez votre mauvaise humeur sur moi, Monsieur, car primo, je ne suis pas à l'origine de votre

frustration et secundo, je ne suis pas non plus votre esclave. C'est comme pour le brigadier Mourat l'autre jour... Affligeant... Depuis quand donc avez-vous besoin de boucs émissaires ? Le capitaine agita alors sa main devant son nez avant de reprendre sans pitié. Enfin bref et pour en finir ; sauf votre respect, vous devriez prendre quelque chose pour l'estomac, là... Parce que, cette odeur ? C'est juste insupportable !

Montbrison se leva d'un bond, électrifié par l'insolence de son subordonné.

Après quelques secondes de flottement, il hurla :

- Foutez-moi le camp ! Avant que je ne vous mette à pied pour insultes caractérisées à supérieur !

Ce que fit le capitaine promptement, conscient d'avoir poussé le bouchon un peu loin...

16h30...

Et s'il passait un SMS torride à sa lionne ? Histoire de faire retomber un peu la pression...

Il dégaina son portable et tapota furieusement sur le clavier, pouces en mode Speedy Gonzales.

Le commissaire, quant à lui, tentait nerveusement de se calmer en rangeant les papiers qui encombraient son bureau depuis quatre jours...

Un quart d'heure plus tard, tous ses dossiers classés au cordeau, il s'affalait dans son fauteuil directorial, soufflait dans ses mains jointes pour vérifier son haleine : putride...

Le miroir qui lui faisait face lui renvoya deux joues terreuses, un front plissé, des pupilles hallucinées.

S'il ne se ressaisissait pas, il rejoindrait les milliers d'ombres dépressives qui hantaient les ruelles urbaines, suantes d'ennui, handicapées du bonheur.

Sans l'amour de Marion, il était perdu.

Oh, ce n'était pas les qualités intrinsèques de sa femme qu'il regrettait. Non... Finalement, elle ou une autre... Mais...

S'il l'avait choisie ? C'était parce qu'elle avait l'adoration inconditionnelle.

Avec elle ? Il s'était senti roi du pétrole, grand chevalier de l'ordre du sexe, coq parmi les coqs, paon parmi les paons...

En retour ? Il ne lui avait donné que ce qu'il avait en magasin, grand prince de la miette rance : des restes.

Au fond, il n'avait jamais eu d'amour fondamental que pour lui-même...

N'empêche... Comment avait-elle pu l'abandonner ? Lui ? Que tout le monde trouvait si charismatique...

Et maintenant ?

Rentrer tout seul le soir ? Sans geisha pour lui baiser les pieds ? Sans maman pour le réchauffer les jours de fièvre ? Sans infirmière pour lui aseptiser les furoncles du cerveau ?

Changer ?

Oh, ce n'était pas la volonté, ni la conscience qui lui manquaient... Mais la peur de perdre la maîtrise de lui-même le tétanisait et le portait chaque fois aux mêmes travers.

Ne jamais faire confiance qu'à soi-même, ne jamais laisser à personne le pouvoir d'une main sur lui...

Il n'aimait que ce qui lui résistait ! Pour conquérir encore et encore... Faire plier les choses à sa volonté. Gagner toujours sur l'adversité.

Laisser une femme l'aimer, n'était-ce pas déjà une grande mansuétude de sa part ? N'était-ce pas, quelque part, lui donner un statut d'élue ? Celle qui aurait le droit de serrer ce demi-dieu qu'il était dans ses bras. À



le toucher, ne toucherait-elle pas, elle aussi, les étoiles dont il était si proche ?

Marion venait ici de faire voler en éclat ses belles certitudes sur lui-même.

En le rejetant d'une manière si cavalière, elle le rabaisait au statut d'homme ordinaire, d'homme viré. De pauvre chose délaissée, entachée d'une tare indélébile. De poussière inutile dans l'univers.

Florence. Costa San Giorgio. Demeure de Mama Nicollo.

Tristan dégustait son café.

Carla Nicollo, sa mère, mulâtresse au regard flamboyant, maigre corps ceint d'un boubou chamarré, parcourait la pièce d'un pas nerveux. Elle éructait...

- Pourquoi donc as-tu tué ces deux garçons ? Hein ? Il fallait les interroger, leur faire cracher le morceau, *Madre di Dio* ! Elle secoua sa tête crépue, deux boucles d'oreille en perles de pistache bleu azur et plumes de perroquet tintèrent à ses lobes. Tu deviens de plus en plus incontrôlable, mon garçon ! Et cette histoire compliquée de clef là, avec ta niaise de Tiläi ? Vraiment, je n'arrive pas à te suivre.

Devant la colère de sa mère, Tristan restait d'un calme olympien.

Il saisit un biscuit au mascarpone, le savoura, épousseta les miettes tombées sur son trois-pièces Gucci, termina son café, croisa ses jambes, puis répondit enfin.

- Ils ont parlé, Mama. Ils ont parlé... La clef ? C'était le seul moyen de les attirer dans ces souterrains. Et tu sais bien qu'ils n'auraient jamais mordu à l'hameçon sans Tiläi. Ils la connaissaient si bien. Quant à elle ? Jalouse comme elle l'était ? Elle m'aurait planté un couteau dans le dos à la première occasion, crois-moi !

Tu devrais plutôt me remercier. J'ai juste fait d'une pierre deux coups.

Carla le scrutait à présent, incrédule.

- Comment ça, ils ont parlé ?... Mais pourquoi ne m'as-tu pas...

Tristan la coupa d'une pichenette impatiente.

- Parce que je n'ai pas confiance en Paolo ! Et que je ne sais pas l'étendue de son pouvoir sur toi. Ni ce que tu es capable de lui confier sur l'oreiller...

Carla se rebiffa.

- Non mais ! Depuis quand oses-tu te mêler de ma vie privée ? Je ne te permets pas !

- Mama !... Tu crois quoi, toi ? Qu'il te grimpe dessus pour tes vieux seins ? Ta peau fripée ? Non mais, je rêve ! Il a juste besoin de toi, de ton pouvoir, de ton armée. À la moindre occasion il va te...

Carla lui colla une gifle retentissante.

- Pour qui tu te prends, hein ? Méfie-toi... Je peux encore t'apprendre à vivre, ou à mourir, figure-toi ! Et que tu sois mon fils ne change rien à ce fait...

Tristan baissa les yeux. Carla le dominait à présent de toute sa hauteur. Le visait avec cruauté.

- Que t'ont dit ces deux crétins ?

- Je sais qui détient la carte...

- Tu sais qui détient la carte ?

- Oui...

La mulâtresse se mit alors à genoux devant son fils. Lui caressa la joue maltraitée d'une main tendre.

- Oh, ma Perle, ma Merveille... Je regrette de m'être emportée, de ne pas t'avoir fait confiance. Tu as sûrement raison pour Paolo. Mais la chair est faible, *mio caro*...

- Débarrasse-toi de lui, Mama, et je te dirai tout.

Carla se détacha et rétorqua glaciale.

- Tu oses me faire du chantage ? Toi, mon fils ?

- Non Mama. Je ne fais que te répéter ce que tout le monde pense tout bas et n'ose pas te dire tout haut. Tu perds de ton influence sur tes troupes. Et tu sais pourquoi ? A cause de cette vermine qui se gausse de te tenir dans sa main !

- Ah oui ?

- Oui...

Carla se releva, saisit son portable, tapota sur le clavier. Proféra quelques mots. Se tourna de nouveau vers son fils, son maigre visage dur tendu vers lui.

- Maintenant, tu racontes...

Lyon. Commissariat du 7ème arrondissement.

Alors que le commissaire tentait désespérément de re-connecter ses synapses, les Dupont pénétrèrent dans son bureau.

- Rapport d'enquête, l'informa le premier en jetant un dossier sur la table.

Les deux hommes posèrent leurs maigres fesses sur les chaises à pointes du commissaire.

Montbrison se saisit de la liasse.

Mis à part la composition de fibres synthétiques et, bien sûr, la déclinaison de l'ADN de Martial Satrappe récoltée sur la tête tranchée, assorties d'un tableau comparatif d'analyses d'empreintes, rien de probant. Le vide ! Montbrison retourna les feuillets comme s'ils pouvaient encore délivrer quelque chose qu'il n'aurait pas identifié du premier coup d'œil.

- C'est tout ? Une semaine pour ça ?

- Trois cent cinquante empreintes à démêler, dont la plupart ne présente que des circonvolutions incomplètes, expliqua Dupont bis en visant son rapport. Les unes sur les autres. J'aurais aimé vous y voir ! Bien sûr, parfois, l'ADN nous offre de précieuses indications. Comme par exemple, pour l'affaire du petit vendeur de

meringues<sup>8</sup>. Mais, là ? Mis à part vous conseiller d'incarcérer le président Satrappe ? On n'a vraiment aucune piste. Non, tout ça est bien trop confus.

À croire qu'ils avaient affaire à un fantôme, ou un extraterrestre.

- Et zut ! s'exclama Montbrison, frustré. Il se plongea de nouveau dans le rapport en tentant d'en extraire la quintessence. Bon... On peut imaginer que le ou les tueurs portaient des gants en latex, des casquettes ou des bonnets... Peut-être aussi un genre d'imperméable, enfilé quelques secondes avant le meurtre... Tout ça neuf, bien sûr... On peut trouver de quelle marque proviennent les fibres ?

- Possible... acquiesça Dupont bis sobrement.

- Pas de lutte, pas de peau sous les ongles, grogna le commissaire en terminant la lecture du dossier. Il ne peut donc s'agir que de quelqu'un dont Miteck ne se serait pas méfié. Une personne qu'il connaissait ou qu'il pensait anodine. Un étudiant ? Un personnel administratif ? Un proche ? Autant mettre l'université toute entière en garde à vue !

- ...

- À moins que...

- Oui ? releva Dupont one. À moins que quoi ?

- Qu'il ne s'agisse d'un rendez-vous... C'est fréquent ce genre de truc chez les homos, vous savez... Si

c'est le cas, c'est forcément quelqu'un de la fac... Je doute qu'il ait donné un rancart à un mec extérieur dans son bureau ! Trop tard pour refaire le tour des cabines ?

- J'en ai bien peur...

- Chiottes !

Villeurbanne. Quartier Les États-Unis. Appartement de Mia Tarra.

Michel Vega ne se lassait pas.

Mia était un spécimen rare. De ceux qui manquaient encore à son tableau de chasse.

Cinquante ans. Feu, flammes, glace et bouderies. Éclats de rire, tourbillons légers puis regards noirs et mots brûlants...

Le genre à vous passer sur le grill en toute saison. Barbecue toujours ouvert !

Une curiosité... Et l'homme était curieux.

La veille, au moment de plonger dans la douceur du sommeil, elle avait lâché :

- Je te dirai tout, demain... Il y a des choses bizarres... Demain...

À cinq heures du matin, après une nuit agitée, entrecoupée de cris et de coups de pieds, Vega contemplait la belle endormie, enfin apaisée.

Ils les aimaient toutes, passionnément !

Qui pouvait prétendre qu'il n'était pas généreux ? Lui qui s'offrait tout entier à chaque fois. Une tendresse infinie pour l'élue du moment... Qu'il chérissait comme un diamant brut.

Le temps de la taille...

Alors qu'il rêvait des peaux caressées et des moiteurs cavernes dans lesquelles il s'était abandonné, Mia



se dressa sur ses coudes, deux seins lourds et pleins de promesse en suspension.

- Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça, toi ? lui demanda-t-elle belliqueuse.

- Rien... Tu es belle. C'est tout.

Alors que Michel tendait ses lèvres vers les fabuleux tétons, elle se recula. Du coup, il se contenta de les cueillir dans ses paumes, les serra amoureusement.

Mia se décrocha de lui.

- Mais, tu ne t'arrêtes donc jamais ? T'en as pas marre de passer ton temps à me tripoter, nom d'un chien ?

Au mot « chien », les deux poilus, roulés en boule au fond du lit, bondirent sur leur maîtresse.

- Ahhh ! Mais vous allez me foutre la paix, vous deux aussi, là ! Qu'est-ce que vous avez donc tous à me harceler comme ça, ce matin ?

Douché, Vega se leva. Elle le retint, une eau sombre dans les yeux.

- Non, ne pars pas... Je ne voulais pas te... Enfin... C'est juste parce que... Non, je ne voulais pas... Elle récupéra sa main. La garda tendrement dans la sienne quelques instants.

Il se rassit sur le lit.

- Bon, d'accord. On se fait un café et tu m'expliques.

- Oui, un café.

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

Lorsque Vega sortit de l'appartement, l'enquête venait de faire un bond conséquent.

Il lui faudrait prendre officiellement la déposition de Mia au commissariat dans la journée, car un témoignage sur l'oreiller n'avait pas plus de valeur pour un tribunal qu'un pet de lapin.

De plus, il était fort litigieux de frayer avec un témoin et la sanction, pour tout contrevenant, se soldait automatiquement par une mise à pied. Aussi, Vega n'avait-il aucune envie d'ébruiter ce dérapage inopiné. Pourtant, il ne regrettait rien. Son imprudence avait payé.

Mia, transparente, comme seuls peuvent l'être les subalternes de dernier échelon, voyait tout, entendait tout, savait tout... Elle passait avec son chariot, ses serpillières, ses éponges, ses balais. Petit cafard de l'ordinaire. Invisible... Poreuse au monde.

La veille, alors qu'elle s'acharnait à lessiver des graffitis sur le pan intérieur d'un bureau, elle avait surpris une conversation entre deux glandus qui passaient dans le couloir.

- Eh man... Tu connais la dernière ?
- Euh, non... Quoi ?
- Tiläi a disparu !
- Tiläi ?

- Ben oui, Tilai, ton ex...

Tim ouvrit deux yeux ronds de benêt.

- Tilai ? Non... Putain ! Mais c'est quoi ça ?

- Ben...

- Mais quand ? Comment ? Où ?

- À Florence...

- À Florence ?

- Ben ouais, à Florence... Comme Mathieu et Damien, mon vieux ! C'est fou ça, non ? Dionysos visa soudain son pote d'un air inquisiteur. Dis donc, toi, t'aurais pas un peu bavassé sur l'oreiller ? Juste avant que ta pouf ne se casse avec son bamboula d'Italien, là ? Histoire de te faire mousser ?

Le regard de Tim devint fuyant.

- Ben, pour tout dire... Euh... Ben... C'est que... Enfin...

- Non, mais quel con ! Putain ! Là, pour être dans la merde, on est dans la merde... Parce que je te signale que...

Mia n'avait pas pu en entendre davantage, car les deux garçons avaient tourné le coin du couloir.

Mais, elle savait qui était Tilai et était au courant de la disparition de la jeune fille. Peut-être même un peu plus que tout le monde, par ailleurs ; car les confidences sur l'oreiller, ça n'était pas que du ressort de Tim !

Alors que Vega passait la porte du commissariat, le brigadier Mourat, gros popotin tremblotant comme une gelée anglaise, l'assaillit.

- Purée, t'arrives à temps toi !

- Ah oui ? Et pourquoi donc ?

- Il paraît que deux étudiants de plus ont disparu ! Leurs parents sont dans le bureau du commissaire. On

a cherché à te joindre, mais tu étais toujours sur répondeur. Le boss est furieux.

Vega blêmit. Il avait effectivement coupé son portable vers minuit, histoire de ne pas être dérangé en pleine érection. Submergé par l'humidité torride de sa quinquagénaire chérie, il avait juste oublié de le reconnecter.

Lorsqu'il pénétra dans le bureau du commissaire, Camille s'y trouvait déjà. Montbrison lui jeta un regard noir.

- Heureux de constater que vous êtes toujours vivant, vous...

Sur cette remarque, une des mères éclata en sanglot.

- Mon Dieu ! Ils sont donc morts...

Camille tenta de la consoler.

- Mais non... Bien sûr que non... C'est juste le commissaire qui est un peu maladroit là, et qui...

- Et qui, quoi ? hurla Montbrison qui n'en pouvait plus de voir son autorité bafouée.

- Et qui pète son câble ! ne put s'empêcher de rétorquer Camille qui n'en pouvait plus, elle non plus, de ses sautes d'humeur.

- Et bien, pour ce qui est de péter son câble, vous n'êtes pas en reste, ma chère. C'est l'hôpital qui se fout de la charité, là !

- Euh, les interrompit le père de Damien Taborg. Ça ne vous dérangerait pas de vous occuper un peu de nous là ? Parce que...

- On ne peut pas dire que ça nous rassure de vous voir dans cet état, termina le second père, un colosse affublé d'un accent italien à couper au couteau.

- Ne vous inquiétez pas, intervint alors Michel Vega, heureux de pouvoir détendre un peu l'atmosphère, nous avons une piste sérieuse.

Montbrison, ahuri, se tourna vers lui d'un bloc.

- Mais de quelle piste parlez-vous, là, hein ? Vega leur relata alors le témoignage de Mia en omettant, fort judicieusement, d'expliquer comment il était parvenu à ses oreilles.

Alors qu'il concluait :

- Il semblerait donc que la disparition de vos deux garçons soit couplée à celle de Tilaï Buisson. Et comme la piste italienne est maintenant clairement identifiée, nous savons enfin où les chercher... À Florence !

Devant l'espoir jailli des pupilles de son auditoire, Vega crut bon de tempérer.

- Ce qui ne veut pas dire que nous sachions exactement où... Mais bon.

Un silence de plomb lui répondit.

La deuxième des mères, qui jusqu'à présent avait réussi à se maîtriser, s'écroula tout à coup sur sa chaise.

- Mon Dieu, bramât Camille... Des sels, vite ! Des sels...

- Mais vous vous croyez où, la fusilla Montbrison. Chez la Marquise de Sévigné ?

Il s'approcha de la pauvre femme recroquevillée sur elle-même et lui colla une gifle retentissante. Elle ouvrit les yeux.

- Et voilà ! constata le commissaire satisfait. Rien de mieux pour les pâmoisons.

- Non, mais... bafouilla le mari pétrifié, ça ne va pas non ? Je vais vous en mettre une, moi aussi ! Vous croyez quoi ? Que parce que vous êtes...

Alors que la confusion touchait son paroxysme, le téléphone de Camille vibra.

- Allo ? C'est Manuela, le patron du Bond Girl, les informa-t-elle, une main sur l'écouteur. Alors, vous en êtes où ?... Non ?... Remarquez, vu la marâtre... Oui... D'accord... Je n'y manquerai pas... Bien sûr, Manuela. Nous vous l'avions promis... Pas de problème... Merci... Oui, merci... Oui, c'est ça... Oui... Oui... Oui... Bon, ben, c'est pas que... Mais là, je suis en réunion vous comprenez, alors... Bien sûr... D'accord... Effectivement... Voilà, c'est cela... Et elle raccrocha.

Devant les regards interrogateurs de l'assemblée, elle se tourna vers Montbrison et risqua.

- Euh... Peut-être pourrions-nous donner congé à ces personnes en attendant d'avoir un peu plus avancé sur le sujet, non ? Je ne suis pas sûre qu'il soit souhaitable de les bombarder d'informations non vérifiées qui ne pourraient que les porter à de vaines conclusions qui... Enfin, commissaire, vous comprenez quoi...

- Mais, s'insurgea l'homme à la musculature de Ben Hur en roulant les R comme un tonnerre, nous ne pouvons quand même pas partir sans...

- Bien sûr que non... le coup a Montbrison mielleux. Mais ça n'est pas le cas, n'est-ce pas ? Vous en savez pratiquement autant que nous ! Maintenant, si vous voulez que cette enquête avance dans la bonne direction, il vous faut nous laisser travailler. Aussi...

Il tendit une main autoritaire vers la sortie.

- Ah, ça ! On ne m'a jamais traité comme ça ! L'homme se leva d'un bloc. Vous aurez de mes nouvelles ! Et il sortit en claquant la porte.

Avant que Vega ne puisse ouvrir la bouche, Montbrison, tendit, cette fois ci, la même main, à présent fatiguée, dans sa direction, lui coupant l'herbe sous le pied.

- Oui, je sais, capitaine... Ça s'appelle prendre un vent. Par ailleurs, je vous remerciais, à l'avenir, de m'éviter vos remarques à la con. C'est épuisant à la fin... Et il passa la dite main, carrément harassée cette fois-ci, dans ses cheveux poisseux.

- Euh, ben on va peut-être y aller, nous aussi, hein ? hasarda le père de Damien, blanc comme un cierge de Pâques... Parce-que... C'est pas que... Mais...

Oui, Tilai Buisson, la fameuse « nièce » et Henri Miteck se connaissaient. Et comme l'avait confirmé Manuella, ils débarquaient pratiquement tous les soirs dans les fêtes privées et autres boîtes de nuit LGBT de la région. Ensemble !

Inséparables...

Mais pas du tout la bête à deux dos, comme l'avait craint la blonde Barbara, quelques jours plus tôt...

Plutôt papa de substitution...

Une rencontre improbable qui avait débuté une de ces nuits de tempête border line, où la ville traîne sa maladie vénérienne comme un boulet, aveugle à la clarté des étoiles, prisonnière de la pesanteur terrestre. Une de celles où les quais pleurent d'un limon putride et où les cadavres de rats rebondissent mollement sur les piliers gluants. Une de celles, enfin, où les arbres, vrillés par un vent démoniaque, dansent leur sarabande en miroir des fleuves, anéantissant de leur sombre prémonition tout espoir d'avenir humain sur cette planète.

À la sortie du Bond Girl, Miteck, travesti en Mireille Mathieu, s'était fait agressé par une bande de skins venue casser du pédé.

Les hommes, croix gammées tatouées sur leurs avant-bras, lui étaient tombés dessus avec violence.



Mais c'était sans compter sur la bombe auto-défense qui ne quittait jamais son sac et dont il les arrosa copieusement.

Un des agresseurs sortit un cran d'arrêt. Au même moment, une voiture de police surgit de nulle part. Du coup, la fine équipe s'évapora dans les limbes noirâtres des ruelles.

Alors que le travesti réajustait son fourreau sur ses formes plantureuses, la pluie gifla d'un coup la ville d'une énorme rafale humide.

Un des fonctionnaires de l'ordre, lèvres supérieure barquée d'une petite moustache poivre et sel, se contenta d'ouvrir la fenêtre et de pencher sa tête méprisante à l'extérieur. Il cracha :

- Non, mais vous avez vu cette grosse dinde les gars ? Glouglou... Des rires gras. T'as de la chance qu'il pleuve, toi ! Et qu'on ne veuille pas se mouiller l'uniforme... Allez Mireille, casse-toi ! Avant qu'on ne te taille, nous aussi, le carré en quinconce.

Puis la voiture redémarra et disparut, fantôme parmi les fantômes, à la frontière de tout.

Désespéré de trouver un taxi dans le chaos de cette tempête nocturne, et malgré la menace latente d'une autre mauvaise rencontre, Miteck, à présent trempé, entreprit de rentrer chez lui à pied. Il sortit une paire de basket de son sac et l'échangea contre ses stiletos de quinze centimètres de haut.

Alors qu'il venait de parcourir une petite centaine de mètres, il buta sur une forme sombre qui dépassait de l'encoignure d'une porte.

Il se baissa, toucha...

Un visage terrorisé surgit d'entre deux bras malingres.

- Ben ? Qu'est-ce que tu fous là, toi ? demanda-t-il interloqué.

- ...

- Pas bavarde la môme, dis donc. Tu ne crois pas que c'est un peu tard pour faire la manche ?

- ...

Il se baissa. La saisit pour la relever.

- Tu ne peux pas rester là. Tu vas prendre la mort ! Allez viens...

Tiläi, terrorisée, le griffa férocement au visage et rugit.

- Bas les pattes, vieux dégueulasse ! Laisse-moi tranquille ou j'appelle les flics!

- Ouh !! Un chat sauvage, ça, dis donc ! Et il porta la main à sa joue ensanglantée.

- Je t'emmerde, connasse !

- Eh ben, ça au moins, c'est dit ! D'accord... Je ne te touche plus... Après tout, libre à toi de crever dans la rue... Il tamponna l'estafilade sanguinolente avec un kleenex puis alluma une longue cigarette mentholée. Exhala la fumée par le nez, lorsqu'une rafale de vent la lui arracha des lèvres... Tenta d'en allumer une autre. Renonça devant la violence des éléments. Puis, il tourna le dos à l'adolescente et commença à s'éloigner en lui lançant :

- Ah, oui, au fait, il y a une bande de skins qui casse du pédé et du petit cul rose dans le quartier. Fais gaffe au tien ! Il ne fera pas un pli si tu les rencontres.

Tiläi se releva d'un bond.

- Ah oui ? Euh... Et... Euh... Tu vas où toi ?

- Ben, chez moi, tiens...

- Chez toi ? Et c'est loin ?

- Une bonne demi-heure à pinces.

- Si je viens avec toi... Euh... - petite voix suppliante - Tu ne me feras pas de mal ?

- Moi ? Te faire du mal ? C'est la meilleure, ça ! C'est plutôt à toi qu'il faut poser la question ! Et il pointa d'un doigt manucuré l'estafilade qui barrait sa joue. Parce que là...

- Je suis désolée... Mais je croyais...

- Mouais... Bon... Allez ramène toi. Et ne t'inquiète pas ! La seule chose que tu risques ? C'est la cuisine de ma mère.

- Ta mère ?... Parce que t'as une mère, toi ?

- Pas toi ?

- Non, elle s'est cassée... Quant à la salope de mon père ? Je ne crois pas qu'on puisse appeler ça une mère !

À la suite de cette mémorable soirée où les tendrons de veau et la mousse au chocolat de madame Miteck achevèrent de séduire définitivement Tilaï, les deux compères ne se quittèrent plus...

Ils riaient de tout, se sentaient les maîtres du monde. Jusqu'à ce que Tilaï tombe sous le charme noir de Tristan...

Le soufflé magique retomba alors d'un coup, et la jeune fille avec, empêtrée dans l'ordinaire déception des frustrations et des attentes toutes aussi ordinaires des relations amoureuses encore plus désespérément ordinaires.

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

Montbrison prit la décision de diviser l'équipe en deux. Camille partirait illico pour Florence avec pour mission de retrouver la piste des trois jeunes disparus. En collaboration avec la police italienne, bien évidemment.

Quant à Vega ? Le commissaire comptait tout d'abord l'envoyer interroger Tim et Dionysos, les deux étudiants surpris par Mia, la tonique femme de ménage. Puis, dans la foulée, peut-être serait-il judicieux qu'il grille un peu plus le président Satrappe sur sa *plancha* ? Sans oublier, par ailleurs, d'y retourner le professeur Bertolla avec lequel ils n'en avaient certainement pas fini.

Peut-être ce barbecue établirait-il enfin des liens entre toutes les pièces du puzzle ?

Le brigadier Mourat le seconderait.

Camille réintégra son appartement de la Croix-Rousse en métro.

Bleu d'Acier lui manquait cruellement.

Et comble de tout, elle ne savait que faire de Georges ! Son avion pour Florence partant à cinq heures du matin, qui pourrait-elle bien trouver pour en assurer la garde ? Par une malencontreuse coïncidence, Myriam, sa super nounou écrivain, se trouvait à mille kilomètres de Lyon, en pleine dégustation de kouign-amann dans un

festival littéraire breton. Dont elle ne rentrerait que le Dimanche suivant. Aussi...

Quant à sa mère ? Occupée à cirer les pompes de son nouvel amant, elle avait clairement refusé de s'occuper de Georges pendant son voyage.

- Écoute, ce chien est comme toi, ma chérie... Je ne sais pas ce qu'il a contre les hommes, mais autant te dire que... Enfin, bref... C'est non.

La seule solution plausible à ce casse-tête ? C'était que le velu l'accompagne.

Il passerait donc le voyage dans son sac à dos et partagerait ses macaronis, sa mozzarella, ses antipasti ; enfin bref, tout ce dont elle n'allait pas manquer de se goinfrer pour compenser la somme infinie des frustrations qui l'assaillaient, en vagues serrées, depuis le départ de Bleu d'Acier.

Le plus difficile serait de rendre cet invité surprise discret...

La police italienne, comme la française par ailleurs, n'ayant aucune tendresse pour les limiers à quatre pattes non homologués par le Ministère ; la partie serait rude.

Lyon. Aéroport Saint-Exupéry.

Camille espérait secrètement que quelque chose la retiendrait dans l'enceinte de l'aéroport...

Ella avait un sombre pressentiment... De je ne sais quoi, qui...

Pourtant, rien de remarquable ne se passa.

Hormis la mauvaise grâce de son voisin de siège, auquel elle tenta d'expliquer, en vain, que le solide fumet de musc et d'urine qui suintait du molosse terrier posé sur ses genoux était dû au stress du pauvre.

L'homme se plaignit à l'hôtesse de l'air.

Cette dernière somma alors Camille de remettre l'ensemble, poils et pattes, à l'intérieur du sac, duquel, conformément à la loi, rien n'aurait jamais dû sortir.

Du coup, Georges avait les nerfs ! Il grognait en sourdine, se secouait furieusement par intermittence.

Il restait à espérer qu'à la douane, personne ne tente sur lui une fouille au corps sauvage ! Car, avant de tomber raide mort d'asphyxie, le gars y laisserait sûrement un vilain morceau de jambonneau du bras.

À l'aéroport de Florence, un taxi l'attendait.

*- Pas el cane dans l'Alfa Roméo... Dans lé sac et lé coffre.*

Lorsqu'elle arriva à l'hôtel Esperanza, le réceptionniste grogna...

- *Ma qué... Pas prévou el cane !*

- Mais il est très sage, vous savez... Et gentil et...

L'homme secoua la tête, aussi raide qu'une penne crue. Puis confirma, intraitable en se pinçant le nez.

- *Pas le cane dans l'houtel... Et ma qué... El pou !*

Décidément, ça se corsait... Heureusement que le poilu pouvait tenir des heures, recroquevillé dans son sac à dos Décathlon.

Sans laisser à l'homme le temps de réagir, Camille lui arracha alors la clef des mains. Puis, lui présentant sa carte professionnelle, elle le provoqua.

- Et bien, foutez-moi donc la police au cul !

Elle traversa la réception avec insolence, Georges coincé sous le bras puis, s'engouffra dans la cage d'escalier. Elle monta ensuite au 2<sup>ème</sup> étage pour s'enfermer dans une chambre minuscule, coincée entre l'ascenseur et l'office des petits déjeuners.

Non mais... Qu'ils y viennent !

La rue bruyante renvoyait des pétarades de vespas, des chants d'oiseaux, des cris aussi... Des rires.

L'Italie...

Elle ouvrit son ordinateur. Travailla sans discontinuer jusqu'à midi.

Faim ! Pizza, tortellini, macaroni...

Elle dévala les escaliers quatre à quatre, velu sur les talons. Personne. Traversa la réception au pas de course, déboucha sur le trottoir.

À peine son pied touchait-il le bitume, qu'une terrifiante vague de chaleur l'assaillit.

Dire que la semaine précédente, à Lyon, le gel recouvrait encore sa voiture tous les matins !

En moins de deux jours, les thermomètres avaient grimpé de trente degrés. Depuis quelques temps, les caprices du climat soumettaient hommes et animaux à rude épreuve.

Camille se dirigea vers le Ponte Vecchio.

Plus tard, il lui faudrait se rendre au commissariat pour y rencontrer le commissaire Erick Pedretti, son homologue italien.

Mais avant tout, elle devait manger...

Elle choisit un restaurant dont la carte offrait des gnocchis assaisonnés de parmesan et d'huile d'olive...

Georges, excité par l'odeur du fromage grillé, s'en pourléchait déjà les babines.

- *Ma qué... Y bave el cane !* fit remarquer la patronne, une plantureuse Italienne aux fesses rebondies, lorsque Camille franchit le pas de la porte. Alors que la jeune femme voyait déjà le savoureux repas lui passer sous le nez, la matrone, contre toute attente, se pencha sur le velu. Elle l'attrapa d'une solide poigne, le souleva et le cala entre ses deux seins gonflés comme des pastèques.

- *Po bambino, vai ! Ma tou a soif, carai ?*

Georges frétila du croupion.

Après moult caresses, elle le reposa à terre pour lui servir une gamelle d'eau accompagnée de morceaux de saucisse frite et gras de jambon.

- Pour l'apéro, *vai...* confia-t-elle à Camille en la conduisant vers une table recouverte d'une coquette nappe fleurie.

Alors que la jeune femme s'asseyait, la porte s'ouvrit.



Un homme, nimbé de l'éblouissante lumière du midi, pénétra alors dans la fraîche salle du restaurant en se débarrassant de son chapeau.

Camille en resta bouche bée ! Elle connaissait cette silhouette.

Karl Bretvels.

Médecin sans Frontières et amant hors pair – enfin, sans compter Bleu d'Acier, bien sûr – qu'elle avait rencontré l'année précédente lors d'une enquête à Madagascar<sup>9</sup>.

Karl Bretvels...

La terre rouge, les baobabs, le massif Zafiraminia, l'aventure...

Son premier moment d'ébahissement passé, elle sauta joyeusement dans ses bras.

- Karl ! Mon cher Karl ! C'est fou ça ! Oh... Mais que ?...

L'homme, cinquantaine fringante, une légère barbe ombrant ses joues, lunettes en équilibre sur son nez, accueillit ses formes plantureuses avec un évident plaisir.

- Camille ? Mais c'est toi ? C'est bien toi ? Je n'en crois pas mes yeux... Quel hasard et... Quelle chance ! Il la détaillait à présent, tenue à bout de bras.

- Eh bien, oui... acquiesça-t-elle en riant. C'est bien moi... Elle rayonnait d'une joie intense, primitive. Mais, que fais-tu là, toi ?

Un nuage assombrit le regard de l'homme.

- Un séminaire sur Ebola... Tu n'es pas sans savoir que ça chauffe du côté de l'Ouest Afrique.

- Mon Dieu, s' alarma la jeune femme en se reculant instinctivement de quelques centimètres. Tu travailles donc là-bas ?

- Non, pas avant la semaine prochaine.

Rassurée, elle se colla de nouveau contre lui.

- Mais... C'est si dangereux. Tu ne devrais pas t'exposer comme ça.

- Je te rappelle quand même que c'est un peu mon métier, lui répondit-il en souriant. Bon, et toi, en vacances ?

- Non... Une enquête. Un meurtre et des disparitions... Mais pas envie d'en parler.

- Alors ne dis rien.

Karl Bretvels... Face à elle... Un an déjà qu'elle avait cessé de l'appeler. Pour être honnête, depuis son aventure avec Bleu d'Acier.

La culpabilité, la honte affluaient à présent en rangs serrés.

Elle chercha à s'expliquer.

- Je voulais te dire...

Il lui posa un doigt sur la bouche.

- Non... Tais-toi... Juste toi et moi, là maintenant. Et c'est bien...

- Oui... Tu as raison. C'est bien...

Il l'embrassa tendrement pour conclure le deal, puis commanda une bouteille d'épais Barbera et des pâtes fraîches à la crème de truffes.

Deux verres plus tard, une nouvelle fluidité coulant dans leurs veines, quatre pieds entremêlés sous la table, ils en étaient à l'épisode merlans frits.

Au moment du dessert, animé d'un besoin pressant, Karl se leva.

- Je reviens. Ne bouge surtout pas. Et n'en profite pas pour disparaître encore !

Alors que Camille plongeait sa cuillère dans une panna cota à la framboise, la porte s'ouvrit de nouveau. Georges surgit comme une bombe de dessous la table pour se ruer sur l'homme qui venait d'entrer, cherchant pernicieusement à lui cisailer le tibia.

La silhouette l'esquiva d'un gracieux mouvement de toréador.

- Raté !

Le poilu revint à la charge, calculant le meilleur angle d'attaque pour lui saucissonner un mollet ou lui pulvériser un tendon d'Achille.

Camille se leva d'un bond.

- Georges, ça suffit. Au pied !!!

Bleu d'Acier lui apparut alors. Découpé en contre-jour par le soleil éclatant, elle ne l'avait pas reconnu.

Il s'approcha vers elle à pas nerveux, deux bras grands ouverts en signe de réconciliation. Sans perdre de vue les circonvolutions sournoises du chien, bien évidemment...

- Ah, enfin... Toi ! Vega m'a dit que tu étais en mission à Florence. Et à l'hôtel, on m'a précisé que tu étais partie déjeuner... J'ai fait tous les restaurants du quartier. Pour tout dire, je te cherche depuis plus d'une heure.

- Mais, bredouilla Camille. Que...

Le brigadier Berlioz s'agenouilla devant elle, un écrin ouvert dans les mains.

- Juste que tu me manques trop, mon amour. Que je veux te construire un chalet, te faire des enfants...

Vivre avec toi chaque instant de ma vie. Veux-tu m'épouser ?

La bague brillait de tout son éclat.

Sans attendre sa réponse, il se releva, passa le précieux bijou au doigt de la jeune femme ébahie, et lui colla un de ces palots dont lui seul avait le secret.

Au même moment, Karl Bretvels sortit des toilettes.

La prémonition de Camille venait de se transformer en réalité. Plus pernicieuse encore que tout ce qu'elle avait pu imaginer.

- Et bien, fit remarquer Karl d'une voix glaciale. Faut pas te laisser seule plus de cinq minutes, toi, dis donc !

- Qui c'est ça ? questionna Bleu d'Acier en pointant le médecin d'un doigt agressif.

Une lueur de panique traversa les pupilles de Camille. Elle tenta :

- C'est-à-dire que... Euh... Karl Bretvels, un ami.

- Un ami ? releva Karl avec sarcasme. Il me semblait être un peu plus que ça, il y a encore quelques secondes.

- Plus que ça ? Bleu d'Acier visait à présent Camille d'un œil halluciné. Tu peux m'expliquer, là ?

- Ben, euh... C'est-à-dire que...

Devant l'évident malaise de la jeune femme, il passa à l'attaque.

- Moi, je suis son fiancé. Tout simplement. Tenez, regardez, là ! Et il pointa du doigt le diamant qui luisait à présent à l'annulaire de Camille. Voilà qui je suis, moi...

- Mon fiancé ? se cabra Camille retrouvant ses esprits. Non mais, tu crois quoi ? Qu'il te suffit d'arriver comme ça, là ? Avec ta bagouse, tes conneries de chalet

et de morveux pour que je me pâme d'amour devant toi ? Que je...

- Que tu n'as pas été longue à te consoler, la coupa Berlioz. Voilà ce que je crois, moi. Une semaine... Un bail, non ? Et je dis aussi que ça en dit beaucoup sur toi, justement. Une gueule d'ange, des cheveux dorés comme les blés, des seins à damner un saint... Mais un cœur aussi sec qu'un champ de pois chiches après le passage d'un nuage de sauterelles... Rends la bague ! Et il lui tendit une main impatiente.

Camille se défit du bijou avec colère et le jeta sur la table.

- Tiens, reprends là, ta bague ! Tu pourras toujours l'offrir à une fromagère de ton patelin. A qui tu feras ta ribambelle de gnards ! Et qui t'attendra tous les soirs, au fond de ta grotte, avec de la polenta et des saucisses. Parce que moi, là...

Georges tournoyait, d'un mollet à l'autre, ne sachant plus à qui donner un coup de croc vengeur.

Fatigué par cette monumentale confusion, il finit par se poser aux pieds de Maria, la plantureuse aubergiste, avec laquelle, il le pressentait, la vie devait être autrement plus simple qu'avec son explosée de patronne.

C'est à moment-là que Karl Bretvels récupéra son vêtement.

- Bon, ben si ça ne vous dérange pas, moi je m'en vais me...

- Mais non ! le retint Camille. Ça n'est pas ce que tu crois ! Je...

- Je quoi ?... s'enquit-t-il en décrochant les cinq doigts possessifs qu'elle lui avait plantés dans l'épaule. Il me semble que tout est dit, là, non ? Alors si ça ne vous dérange pas les tourtereaux, j'irais bien finir mon

repas dans un endroit où l'on ne sert pas de morue au menu... Et il se dirigea vers la sortie.

- Attendez-moi ! le retint Bleu d'Acier. Je viens avec vous ! Moi non plus, je n'aime pas le poisson...

Florence. Commissariat de la Via Zara.

Quinze heures... Le seul avantage de ce fiasco sentimental était que la jeune femme honorerait sans retard son rendez-vous avec le commissaire Erick Pedretti. Ce qui, il lui fallait bien l'avouer, aurait été fort difficile avec Karl Bretvels ou Bleu d'Acier aux basques. Sans compter l'effet pernicieux du Barbera qui coulait encore en vagues molles dans ses veines...

Elle pressa le pas sur le trottoir encombré de touristes qui attendaient l'ouverture des maisons et jardins privés. Leurs propriétaires offraient au public, durant trois journées du mois de mai, le privilège d'en partager la beauté furtive, de poser les pieds sur le sol de patios ombragés hantés par les milliers de pas d'un monde disparu...

Une fenêtre de tir des plus serrées, réservée aux initiés, aux vrais amoureux de la Florence secrète.

Bien loin de ces préoccupations touristiques, Camille se fraya un passage agressif dans la foule.

Par une subtile métaphysique des tubes, le velu, nimbé d'une aura magnétique, glissait sur les pavés, oreilles au vent, sourire radieux aux babines.

Enfin ! Sa maîtresse pour lui tout seul.

Une belle journée...

Elle l'attrapa par le harnais et le fourra dans son sac à dos.

Lorsqu'elle pénétra dans l'enclave du commissariat, une dizaine d'yeux se tournèrent vers elle, flèches pointées sur ses seins.

Elle fusilla les hommes de tout son mépris, sortit sa carte professionnelle et lâcha, glaciale.

- Pouvez-vous me conduire au commissaire Erick Pedretti. J'ai rendez-vous.

L'homme la reçut quelques minutes plus tard.

Mince, soixantaine fringante, boucles grises croulant sur deux yeux bleus perçants aux orbites profondes, nez busqué de chef sioux, il l'accueillit chaleureusement dans un bureau croulant sous les dossiers empilés.

- Je vous en prie... Ne faites pas attention au désordre ! Mais comme d'habitude, je suis débordé...

Il parlait la langue de Molière à la perfection.

- Vous êtes français ? s'étonna Camille.

Erick Pedretti sourit, flatté.

- Non... Mais ma mère l'est ; et j'ai fait une grande partie de mes études supérieures à Lyon. Aussi...

Elle comprenait...

Dès que Camille eut fini d'exposer sa synthèse, le commissaire grimaça.

- Mal barrée votre Tipai. Parce que Tristan Nicollo, votre étudiant, là ? C'est juste le fils chéri de Mama Nicollo, chef de la Camorra florentine. Et croyez-moi, dans cette famille, ça ne rigole pas... Elle n'aurait pas fait pire en posant son pied dans un nid de serpents !

- Tilaï... commissaire. Tilaï Buisson...

- Oui, enfin... Tilaï, Tipai... Si les gens cessaient de filer des noms de chiens à leurs gamins, on s'y retrouverait un peu mieux, non ?



Georges, énervé par l'odeur dominante de l'Italien et pressentant un nouveau rival hautement dangereux, se mit à grogner.

- C'est quoi ça, s'inquiéta Erick Pedretti qui n'avait pas repéré le poilu roulé en boule dans le sac.

- Euh... bredouilla Camille. C'est mon chien...

- Comment ça, votre chien ? Mais il est où ?

- Ben, dans le sac. Sur mon dos...

- Dans le sac ? Mais posez-moi donc cette pauvre bête par terre ! Elle va s'asphyxier.

Camille qui connaissait le bestiau par cœur et savait déchiffrer le moindre de ses grondements, subodorait que ce ne serait pas vraiment une bonne idée.

Elle tenta d'expliquer son point de vue à l'homme qui s'était déjà levé et tendait la main vers l'animal entravé.

Le velu, génétiquement programmé pour cisailer des couilles de sanglier, fit claquer son impressionnante mâchoire à deux millimètres de ses phalanges.

Le commissaire ahuri, visait à présent ses cinq doigts miraculés.

- Petit, mais fourni du côté des crocs, dites-donc...

- Ben, forcément... Les cairns terriers sont des chasseurs agressifs, qui...

Peu intéressé par sa petite leçon d'étymologie canine, le commissaire la coupa de suite.

- Vous savez ce qu'on dit par ici ?

- Euh... Non...

- Que le caractère du chien prolonge celui de son maître. Aussi...

Lyon. Université Sainte-Barbe.

Mia déboula du bâtiment principal en patinant.  
Récupérer son portable oublié dans sa veste. Vite !  
Puis appeler Michel Vega. Lui faire un rapport complet  
sur l'échauffourée.

Alors qu'elle se dirigeait rapidement vers le local d'entretien, un homme, type méditerranéen, costume de pingouin, visage de marbre, se matérialisa devant elle... La visant avec suspicion, il l'apostropha.

- Vous courez où comme ça vous, hein ? Accent italien très marqué. Et vous avez quoi dans les mains, là ?

- Dans les mains... répéta-t-elle niaiseuse. Ben, c'est-à-dire ...

- Oui ? C'est-à-dire ?

Mia posa son regard sur le plastique blanc qu'elle tenait serré entre ses doigts. Bafouilla.

- Euh... Ben, c'est un sac poubelle, tiens...

- Exact... reconnut le malabar glacial. Il la dépassait d'au moins une tête. Bon... Je cherche mon fils, Dionysos Petra. Un grand brun aux cheveux bouclés. Nous avons rendez-vous ici et je ne le trouve pas... Enfin, bref... Il a disparu ! Vous ne l'auriez pas vu par hasard ?

Ce *karpouzi* la prenait donc pour une pomme ?

Elle ouvrit deux grands yeux innocents pour répondre.

- Moi ? Oh, non... D'abord, je ne connais pas votre garçon. Et puis, je n'ai vu personne dans les couloirs. Vous savez, à cette heure-ci... Mis à part le vigile et moi...

- Ah oui ?

- Enfin, corrigea Mia inquiète devant la lueur qui venait d'allumer les yeux de l'homme, il reste aussi quelques profs bien sûr. Elle se tourna d'un bloc et montra l'entrée des bureaux administratifs du doigt. Là, par exemple... Vous pouvez tenter le coup.

L'homme la dévisagea, dubitatif. Un long silence s'installa.

Mia déglutit.

- Bon, ben... Euh... tenta-t-elle, si ça ne vous dérange pas, je...

Et elle fit un pas en avant.

L'homme s'écarta en continuant à la fouiller des yeux. Elle le dépassa en lui octroyant un petit signe des doigts puis s'enfila d'un pas pressé dans le couloir.

Son regard inquisiteur dans son dos, un couteau entre les omoplates.

Elle tourna le coin, s'engouffra dans le local d'entretien. Attrapa son blouson au porte-manteau de service. En sortit le portable salvateur.

Plus de batterie ! L'écran restait désespérément noir, sonnant le glas des secours.

Tenter d'attraper quelqu'un à cette heure-là ? Un enseignant chercheur qui ne serait pas tétanisé de trouille ?

Elle connaissait le peu de courage caractérisant la majorité de ces hommes-là, confinés dans l'enceinte sécurisante de leur bibliothèque, peu préparés au conflit physique et surtout indifférents à tout ce qui ne concernait pas directement leur carrière.

Mis à part Satrappe bien sûr, l'actuel président, qui n'avait peur de rien et en possédait une vraie paire. Et Henri Miteck aussi, dont la tête, recouverte d'une grosse sauce verte et gluante, reposait à présent à la morgue.

Elle devait se faire une raison : elle était seule.

Elle décida d'agir.

Ce qui venait de se passer était à proprement parler hallucinant !

Traveling :

Quelques instants plus tôt, alors qu'elle nettoyait les escaliers d'une des sorties de secours, Tim, hirsute avait surgit de l'escalier, comme un diable en boîte.

- Au secours !!! Aidez-moi ! Oh putain... Ils sont là ! Ils sont là !!!

- T'es pas fou toi, non, de me tomber dessus comme ça ? l'avait-elle averti en lui claquant l'épaule d'une main énervée. Un peu plus et je te collais une giclée d'Ajax dans l'œil, moi !

Le jeune homme terrorisé avait alors soufflé.

- Ils ont eu Dionysos ! Vous comprenez ? Et maintenant, ils me cherchent ! Ils l'ont eu ! Oh putain ! J'aurais dû l'écouter ce con...

Et il avait raconté.

Quelques minutes plus tôt, alors que les deux étudiants se dirigeaient vers la bibliothèque, un homme, cagoulé de noir, les avait sauvagement agressés.

D'un coup de crocs à faire pâlir le velu, Dionysos avait arraché un bout de gras sur l'avant-bras charnu de l'assaillant. Puis, bouche pleine d'un jus ferrugineux, avait craché le morceau par terre.

Le sang avait giclé !

L'homme, fou furieux, s'était du coup employé à massacrer l'étudiant à grands coups de matraque.

Peu courageux, Tim avait opté pour une fuite à vitesse supersonique.

La vision d'un molosse en complet noir, posté devant l'entrée principale du bâtiment, mains croisées sur le bas ventre, renflement visible sur la poche droite, l'avait bloqué net.

L'homme, deux yeux cruels en navigation périphérique, semblait attendre quelque chose ou quelqu'un...

Lui, bien sûr !

C'est en tentant de sortir par une des portes dérobées du rez-de-chaussée qu'il était tombé sur Mia.

Malgré les réticences de cette dernière, qui subodorait que moins elle en saurait, mieux elle se porterait, Tim lui avait déballé toute l'histoire en mode synthèse accélérée : la bibliothèque, la carte, le trésor, les Italiens ! Puis, il l'avait suppliée d'appeler des secours.

Les yeux liquéfiés de terreur, le jeune homme avait ensuite ouvert la porte et s'était enfui dans l'agitation urbaine, cheveux dressés sur la tête. Plus visible par son comportement bizarre qu'un ver luisant dans un potage. Et ça n'avait pas manqué !

Un homme avait alors débouché sur la droite pour lui filer le train en zigzaguant.

Un deuxième, puis un troisième avaient pris la même direction. Il était cuit !!!

Si Mia n'était plus d'aucune utilité pour Tim, peut-être pouvait-elle encore l'être pour ce pauvre Dionysos, très probablement réduit en steak haché par la fureur de l'homme masqué ?

Du coup, elle aussi avait foncé, ventre à terre, à travers les couloirs. Très rapidement, elle était tombée sur des traces de sang.

Personne!

De deux chose l'une : soit Dionysos s'était échappé ; soit il avait été enlevé... Mais, d'une manière ou d'une autre, tout ça ne sentait pas bon !

Alors que Mia se désolait de son impuissance, un petit morceau de viande rouge, échoué près d'une plinthe, attira son regard.

C'est cette pièce à conviction là, gavée d'ADN qu'elle avait glissé dans le fameux sac poubelle blanc.

Un petit cadeau pour son Michou, qu'elle n'aurait pas lâché pour tout l'or du monde !

Florence.

Camille se dirigeait à présent vers son hôtel dans le quartier de l'Oltrarno, en direction de la Capella Brancacci, Santa Maria del Carmine.

Après avoir traversé le fameux Ponte Vecchio, qui n'était somme toute qu'un bazar ambulante bien éloigné de ce qui avait dû faire sa renommée au Moyen-Âge, elle s'engouffra à pas pressés dans le Borgo Stella.

Sans le savoir, Camille reproduisait exactement l'itinéraire qui avait conduit la pauvre Tilai Buisson aux portes de l'enfer.

Derrière elle, l'Arno grondait de trop d'eau accumulée pendant le mois de mai. La boue effleurait les quais.

Une semaine plus tôt, des seaux de pluies acides avaient déversé leur pollution sur la Toscane, dévastant tout sur leur passage. Ruisseaux débordés, arbres déracinés...

Les pieds des bâtiments jouxtant le fleuve traçaient une noirâtre mémoire des événements. Ils séchaient à présent au soleil, fondations affaiblies une fois de plus par la violence de la nature.

Le thermomètre tapait 42° ! 10° de plus que la veille. Et la température ne cesserait pas de monter l'avait prévenue Maria.

Si les 35° atteints à Lyon le jour du meurtre de Miteck avaient chauffé la calebasse de Camille, les 42° florentins du jour étaient maintenant en train de lui cuire définitivement l'hypothalamus.

Elle ne pensait qu'à retrouver sa chambre d'hôtel, fragile refuge où une vague climatisation lui prodiguerait une brise tiédasse.

Alors qu'elle pressait le pas, Georges, dont les coussinets grillaient littéralement sur le bitume surchauffé, s'arrêta près d'un ventail entrouvert.

Il renifla, aboya...

La jeune femme, qui avait d'autres chats à fouetter que ceux débusqués par le velu, tira brutalement sur sa laisse.

Le chien patina sur une dizaine de mètres, poussant de longs hululements et déclenchant les regards réprobateurs des passants.

Impossible de continuer à le traîner dans cette ville au souffle brûlant. Il en mourrait !

C'était décidé : quoiqu'en dise le patron et toute sa clique de femmes de chambre revêches, elle le laisserait dans sa chambre. Le tempérament sanguin du velu suffirait à assurer sa sécurité. Il garderait sa porte comme un patou<sup>10</sup> ses brebis... Personne ne risquerait de le déloger !

---

10

Le chien de montagne des Pyrénées ou patou (occitan) est une race ancienne de chien de berger utilisée



Camille pénétra dans l'hôtel sous le regard agressif du réceptionniste. Elle monta les étages à pieds, se réfugia dans son alcôve tempérée. Prit une douche.

Maquillée avec soin, casque blond au carré, petite robe vert pomme très courte au décolleté ras le tétou, talons aiguilles vertigineux, elle en ressortit vers dix-huit heures, abandonnant Georges dans son panier, oreilles basses, en mode tronche.

À peine parcourut-elle une centaine de mètres qu'une grosse sueur lui perlait aux commissures des yeux, ruisselait entre ses seins. La plante de ses pieds cuisait.

Le commissaire Erick Pedretti l'attendait à l'Enoteca Bevo Vino, un bar branché, près du palais Pitti, où l'on pouvait déguster des vins italiens et de généreuses *plancha* de charcuteries florentines.

Il avait pris rendez-vous avec la famille Nicollo pour vingt heures.

- On se fera une tartine avant d'y aller, lui avait-il gentiment proposé.

Camille n'avait pas faim... Le désastre sentimental de la mi-journée lui avait coupé tout appétit et l'épais Barbera du déjeuner maudit lui avait collé une migraine des plus sauvages.

Elle fulminait.

Non mais ! Pour qui se prenaient donc ces primates à boules dominantes, glands et prépuces en éruption pour

---

dans les Pyrénées pour la protection des troupeaux contre les attaques des prédateurs.

lui dicter sa conduite ? La clouer au pilori de leur possession ?

Vengeance !

Pour commencer, elle allait gober tout cru ce Pedretti. L'embrouiller dans ses filets, le gloutonner, lui assécher l'épididyme puis le relâcher, aussi ratatiné qu'un morceau de haddock fumé.

Elle pénétra dans le bar d'un pas conquérant.

Les glottes firent un aller-retour, les pantalons gonflèrent, les langues claquèrent sur les palais.

Le commissaire, penché sur un dossier gros comme le bras, ne bougea, quant à lui, pas d'un millimètre.

Alors qu'elle s'avavançait, poursuivie de lourds regards et de sifflements suggestifs, il daigna enfin lever les yeux.

Totalement indifférent à sa somptueuse apparition, il lui montra une chaise d'un doigt distrait.

- Posez-vous là...

Alors que, dépitée, Camille s'exécutait ; il lui colla une série de papiers dans les doigts.

-Tenez, lisez ça...

Au bout de quelques secondes, la jeune femme s'exclama.

- Mais... C'est de l'italien. Comment voulez-vous que...

Pedretti lui arracha le dossier des mains en grommelant :

- Bien sûr ! C'eût été trop pratique de m'envoyer quelqu'un qui comprenne la langue... Il la visa de haut en bas. Bon on ne va pas avoir le temps de boire un verre là, parce qu'avant de se rendre chez Mama Nicollo, il va falloir repasser à votre hôtel.

Camille ouvrit deux grands yeux ébahis.

- À mon hôtel ? Mais pourquoi donc ?

- Pour vous changer, *testa di cazzo* ! Regardez-moi ça... Mama Nicollo ? Elle va vous bouffer d'un seul coup de mâchoire. Qu'est-ce qui vous a pris de vous attifer de la sorte ? Vous vous croyez où ?

- Non mais dites donc, persifla Camille rouge pivoine, je ne vous permets pas...

Le commissaire la coupa tout de suite d'un geste excédé.

- Par la sainte Vierge, épargnez-moi votre couplet féministe ! Il est juste hors de question que vous pourriez notre enquête avec d'aussi grossières maladresses. Alors, maintenant, ou vous mettez un tee-shirt convenable et une jupe au-dessous des genoux, ou vous trouver un autre pigeon italien pour coéquipier !

Quarante minutes plus tard, Camille, habillée d'un joli chemisier cerise cintré, d'une jupe noire aux genoux, pieds chaussés de talons plats, avait récupéré son assurance et un peu de modestie au passage...

Le commissaire Pedretti accueillit sa transformation avec un franc sourire.

- Ah, et bien voilà... Chic et classe... Vous allez marquer des points, là. Allez, on y va !

Ils débouchèrent face à la demeure de Mama Nicollo. Sonnèrent.

Un loufiat en veste chamarrée ouvrit la porte pour les introduire dans un corridor spacieux, aux murs couverts de masques africains et d'objets de culte vaudou.

Il leur désigna deux fauteuils aux assises aussi dures que des Pastiglie Leone, disposés près d'un vivarium où serpents venimeux et mygales velues déroulaient leur mollesse venimeuse derrière des vitres épaisses...

Une antichambre pour opprimer les diaphragmes, embrouiller les neurones et faire monter le trouillomètre au maximum.

- Ne vous laissez pas impressionner, la rassura Erick Pedretti en époussetant le plastron de sa chemise vert olive. Mama Nicollo a le sens de la mise en scène. À sa manière, on pourrait même dire qu'elle se montre très créative...

Le téléphone de Camille sonna.

Michel Vega, qui se trouvait à présent avec les Dupont dans le couloir de l'Université Sainte-Barbe, à l'endroit précis de l'échauffourée entre Dionysos, Tim, et l'homme cagoulé, la mit au courant des derniers rebondissements de l'affaire.

Avant que Camille ne puisse en informer son coéquipier italien, la porte s'ouvrit.

Une femme noire, très maigre, pieds nus, habillée d'un boubou multicolore, chevelure afro, traits marqués, grosses boucles d'oreilles en croissant de coco, pénétra dans la pièce.

Elle s'avança directement vers le commissaire Pedretti pour lui offrir une main décharnée aux doigts sertis de gros bouchons en diamant. Qu'il baisa galamment.

La femme sourit.

- Vous me présentez votre amie, là ? demanda-t-elle en italien.

Et elle offrit sa serre cailloutée à Camille.

Cette dernière, qui se battait encore avec les touches de son portable, s'en saisit maladroitement.

- Capitaine Sora. De Lyon...

- Effectivement... Tant d'élégance ne peut qu'appartenir à une Française, constata la maîtresse des lieux

dans un français tout aussi parfait que celui du commissaire. J'aurais dû m'en douter ! Vous êtes vraiment d'une beauté époustouflante, ma chère.

Décidément, il n'y avait bien que Camille pour ne baragouiner que sa langue natale !

La Mama Nicollo s'avança alors vers le vivarium qu'elle tapota d'un doigt léger...

- Ils sont beaux, n'est-ce pas ? Des champions... Regardez-les se mouvoir. Quelle grâce... Si lents et pourtant plus vifs que l'éclair... Mais ne restons pas là... Venez ! Elle saisit le bras de Camille d'une poigne autoritaire. Je vais vous présenter mon fils. Qui poursuit ses études à Lyon justement... À l'Université Sainte-Barbe. Il vous plaira... Puis se tournant vers Pedretti. C'est bien lui que vous vouliez voir, n'est-ce pas ?

- En effet.

Elle s'adressa de nouveau à Camille.

- Tristan est en master « Arts et Littératures dans la culture italienne des XV<sup>ème</sup> et XVI<sup>ème</sup> siècles », avec une spécialisation pour l'étude des manuscrits de dévotion privée... Vous pourrez discuter avec lui de votre belle ville de Lyon. Que j'adore, moi aussi, par ailleurs.

- Je doute que nous trouvions le loisir de papoter cordialement, la doucha le commissaire Pedretti. Ce n'est pas tout à fait une visite de courtoisie.

- Dommage, j'aurais aimé... soupira-t-elle en regardant Camille de haut en bas. Vous me changez de ces jeunes femmes aux dents longues et aux jupes trop courtes que mon fils m'oblige à supporter. Enfin... J'imagine que toutes les mères réagissent comme moi, n'est-ce pas ?

Sans attendre de réponse, elle s'engouffra dans une grande pièce lumineuse où un jeune homme très noir, très beau, grignotait des *Amaretti* en lisant, confortablement installé dans un rocking-chair en bois précieux. Tout ici respirait le luxe et la sérénité... Encore un peu et on en aurait oublié qu'il s'agissait du salon d'une des personnalités les plus dangereuses d'Italie.

À leur entrée, Tristan Nicollo leva la tête, les salua, puis visa le plafond du doigt en souriant.

- Nos ancêtres africains nous ont légué un sang bouillonnant en harmonie avec la température ambiante. Aussi... Chez nous, pas de climatisation. J'espère que la chaleur ne vous incommode pas trop...

Camille leva les yeux. Deux ventilateurs brassaient l'air.

La baie vitrée, ouverte sur un jardin intérieur, permettait à une légère brise de renouveler une atmosphère saturée de parfum exotique.

La jeune femme, en nage, gorge aussi râpeuse qu'une moulinette à parmesan, croassa.

- Ben... À vrai dire, je...

Alors qu'elle tentait de faire bonne figure, elle croisa le regard de Carla Nicollo. Deux yeux jaunes hypnotiques, surlignés d'un trait rouge sang.

Qui la clouèrent sur place.

Quelques minutes plus tard, par elle ne savait quel tour de passe-passe, elle se retrouvait allongée sur le sol, glacée de la tête aux pieds, avec, pour seule attache, le visage anxieux du commissaire penché sur elle.

- Vous êtes avec nous, là ?

Au même moment, Mama Nicollo cueillit un fruit confit d'une main innocente. Le goba d'un seul coup de

langue reptilienne. Le croqua comme un vulgaire hanneton grillé.

- Olã, s'alarmait Pedretti. J'ai combien de doigts là ? Puis, se tournant vers leur hôtesse. Bon Dieu, Carla ! Vous faites le coup à chaque fois. À force, ça n'impressionne plus personne !

- Si, gémit Camille, qui émergeait, du pâté dans le cortex moteur primaire, moi ! Mais, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

La Mama Nicollo éclata alors de rire...

- Petite démonstration d'hypnose éclair, ma chère... Ne trouvez-vous pas ça amusant ? Parce que moi, ça me réjouit... Comme ça, nous savons tout ce que nous avons à savoir l'une sur l'autre, n'est-ce pas ?

Florence. Costa San Erick. Demeure de Mama Nicollo.

Non, Tristan Nicollo ne savait rien de la disparition de Tilai Buisson.

Il l'avait quittée en parfaite santé cinq jours plus tôt, à la suite d'une de leurs disputes coutumières.

Pour tout dire ? Il en avait eu assez de ce possessif ange blond et ne supportait plus sa jalousie malade. Aussi, avait-il mis un terme brutal à leur relation et ne l'avait-il plus revue.

Camille, qui se gardait bien de regarder Mama Nicollo dans les yeux, questionna alors à brûle pourpoint.

- Si je vous parle d'une carte ancienne et d'un trésor, ça vous évoque quelque chose ?

Une lueur d'étonnement fusa entre la mère et le fils.

- Euh... Non, pas vraiment; pourquoi, ça devrait ?... s'enquit Carla.

- J'aurais cru pourtant... s'étonna Camille. Elle se tourna alors en direction de Tristan. Tim Soran, Dionysos Petra, Mathieu Labrys, Damien Taborg... Là, vous voyez quand même bien de qui il s'agit, non ?

- Oui, bien sûr... Des copains de fac... Mais, je ne comprends pas ce que...

- Vous ne comprenez pas ? Eh bien, figurez-vous que ces quatre garçons ont disparu ! Volatilisés ! Tim



Soran et Dionysos Petra à Lyon, Mathieu Labrys et Damien Taborg, ici même à Florence. Comme Tilaï Buisson, votre ex petite amie... Tout près de chez vous... Que de coïncidences, non ?

Alors que Tristan allait répondre, la Mama Nicollo furieuse, lui intima de se taire. Puis, elle se tourna vers Erick Pedretti qu'elle fustigea :

- Seriez-vous assez fou pour nous accuser de quelque chose ? Chez nous, alors que nous vous accueillons comme des amis ? Puis, elle ordonna : sortez de cette maison, tout de suite ! Dorénavant, pour tout rapport avec mon fils, vous passerez par mes avocats. Je ne veux plus vous voir ici. Duilio !

Le majordome en livrée pénétra dans la pièce.

- *Si, signora...*

- Sortez-moi cette femme de la maison et ne la laissez plus jamais entrer chez moi.

L'homme saisit Camille par le bras et la poussa sans ménagement vers la sortie.

- Non mais, lâchez-moi ! se rebiffa la jeune femme en tentant de desserrer la poigne de l'homme. Commissaire, enfin ! Faites quelque chose !

Le domestique l'éjecta alors brutalement sur la chaussée.

- Mais vous vous croyez où ? hurla Pedretti lorsque la porte se fut refermée. Vous savez qui vous venez de provoquer comme ça ?

- Des suspects, mon cher, lui répondit Camille en tentant de mettre de l'ordre dans ses vêtements. Juste des suspects...

- Des suspects ? Il hallucinait. Et cette histoire de carte et de trésor, hein ? Et ces deux étudiants disparus

à Lyon ? Vous ne m'avez jamais parlé de ça ! Vous auriez pu me prévenir, non ? Mais, à quoi vous jouez ?

- Je ne joue à rien, se défendit Camille toute échevelée. Lorsque je vous ai exposé l'affaire, cet élément n'existait pas. J'ai appris ça au moment même où Carla pénétrait dans la pièce. Elle montra son portable d'un doigt. Le coup de téléphone, vous vous rappelez ? Je n'ai pas eu le temps de vous en informer... Bref... Ensuite, j'ai simplement pensé qu'il serait judicieux de...

- De quoi ? siffla Pedretti au comble de l'exaspération. Vous savez ce que c'est que de travailler en équipe, vous ? Le genre de truc où l'on décide à plusieurs des meilleures stratégies d'interrogatoire. Ça vous dit quelque chose, ça ? Pouviez-vous attendre qu'on en débattenne ?

- Eh bien, c'est-à-dire que...

- C'est la première fois que vous enquêtez en Italie, si je ne m'abuse ? s'enquit alors le commissaire d'une voix soudain devenue douce.

- Oui... Quel rapport ?

- Vous tenez à votre chien, bien sûr ? Peut-être même avez-vous de la famille ?

- Ben, oui... s'étonna Camille. Mais que...

- Eh bien, la prévint-il, aimez-les ! Maintenant et beaucoup ! Parce que vous venez juste de leur programmer un ticket pour l'enfer. Et à moi aussi, par la même occasion...

Florence. Via Leone X. Hôtel Léone.

Une demi-heure plus tard, Camille retrouvait Georges, s'installait devant son ordinateur, travaillait d'arrache-pied. Rien de mieux que de s'abrutir de travail pour ne pas se morigéner de culpabilité.

La manière cavalière et irresponsable dont elle avait conduit cet interrogatoire ne lui ressemblait pas.

Le commissaire Pedretti avait raison. Sa colère était plus que justifiée. Si elle continuait, elle ferait tout foirer.

Elle perdait pied. Son agressivité desservait l'enquête. La faisait aussi passer pour ce qu'elle n'était pas : une blonde hystérique et caractérielle.

Elle avait besoin de repos... Trop de choses dans sa vie ne tournaient plus rond. Trop de désordre et une insupportable solitude qui la poussaient au bord d'un nihilisme délétère.

Vers les deux heures du matin, elle ressortit pour faire pisser le velu.

La rue étouffait. Le vent, qui avait pourtant soufflé toute la journée, n'avait réussi qu'à décupler son haleine brûlante.

Alors que Camille arpentait le Borgo Stella, cœur lourd d'apitoiement sur elle-même, Georges se figea une nouvelle fois devant le fameux vantail qui avait valu à

sa maîtresse le courroux des passants quelques heures plus tôt.

Il grogna puis se mit à aboyer furieusement.

À bout de nerfs, Camille tira brutalement sur la laisse.

Le velu patinait sur place, rage au ventre.

Mais elle ne comprenait donc rien ? Toute entière emplie d'elle-même ? Imperméable aux pulsions du monde, cerveau abruti de frustration, sixième sens en perdition...

Alors qu'elle s'approchait de lui, pour le faire décrocher d'un léger coup de pied à l'arrière-train, il se campa face à elle, babines retroussées.

Les gencives noires du chien vibraient sur son impressionnante dentition, bave luisante dans la pénombre.

Et la lumière fut !

Camille s'agenouilla.

- Tu veux me dire quelque chose ?

Georges frétila alors du croupion, oreilles à présent rabattues sur sa tête en signe d'assentiment.

- Bon chien, va... Bon chien chien... Allez, montre-moi.

L'animal se planta face au vantail. Aboya de nouveau...

La jeune femme colla les oreilles sur les barreaux de l'ouverture. Rien...

Georges fonça alors vers la porte d'entrée du bâtiment qu'il ravagea de ses griffes puissantes.

- Mais, arrête donc, tu vas nous faire repérer ! J'ai compris...

Le chien se posa enfin docilement sur son arrière train, poisseux de transpiration, langue pendante.

Ouf ! Que d'énergie il lui avait fallu dépenser !

À force de traîner ses guêtres avec des abrutis aux vésicules séminales sur-productives, elle avait fini par en oublier la finesse canine de son meilleur ami, son plus fervent adorateur, son amoureux transi, son super limier : Georges !

Camille ne fit qu'une bouchée de la lourde porte florentine.

Ils pénétrèrent tous deux dans le corridor.

À gauche, une volée d'escaliers. À droite, une baie vitrée ouverte laissait passer la clarté de la pleine lune.

Une lourde frange de jasmin embaumait.

Plus loin, un colimaçon descendait en pente serrée...

Ils l'empruntèrent.

Camille, qui n'en était plus à une serrure près, crocheta tout le palier du sous-sol.

Rien !

Décidément, quelle mouche l'avait donc piquée d'imaginer que son chien voulait lui montrer quelque chose ?

Un vulgaire chat, oui !

Alors qu'elle décidait de s'extraire en vitesse, avant qu'un pensionnaire noctambule ne vienne lui demander des comptes sur l'intrusion sauvage et les dégâts occasionnés – dont elle aurait été, par ailleurs, bien en peine d'expliquer les raisons au commissaire Pedretti – Georges bloqua net devant une étagère qui grimpa jusqu'au plafond du dernier cellier visité.

Il grogna de nouveau.

Gratta le sol avec ses deux pattes arrière, secouant la tête d'un mouvement circulaire...

- Il y a quelque chose là derrière, Patronne... Bouge ton cul !

Une fois de plus, Camille dut se rendre à l'évidence. Oui, il lui parlait ! Oui !... À sa manière certes, mais oh

combien plus éclairante que celle de nombreux communicants encombrés de messages subliminaux auxquels personne ne comprenait plus rien depuis longtemps.

Elle tira le meuble. Une porte dérobée apparut. Dont elle vint à bout en quelques secondes.

Un souterrain tortillait sa noire profondeur dans les tréfonds du bâtiment.

Ils s'engouffrèrent dans le mystérieux boyau.

Une dizaine de mètres plus loin, une nouvelle porte. Cinq secondes pour en faire sauter la serrure.

Une minuscule pièce carrée apparut.

Un corps immobile, recroquevillé sur une paille, gisait sous le fameux vantail repéré par le bestiau.

La pleine lune passait, ici aussi, par les interstices des barreaux.

Camille se rua sur la forme immobile. La toucha. Aucune réaction... Elle la retourna doucement.

Le visage d'une jeune fille blonde apparut alors.

- Tiläi !

À peine une journée qu'elle était là et déjà elle avait retrouvé l'étudiante...

Ahahah !!! Elle allait leur montrer, à tous ces donneurs de leçons gonflés de testostérone, qui elle était !

Elle se pencha sur la jeune fille, saisit son poignet.

Le pouls était faible mais stable.

Elle sortit son portable.

An même moment, un homme s'encastrait dans l'ouverture.

Georges se rua sur lui, bave aux babines, crocs en mode guerrier. Avant qu'il ne puisse morde quoi que ce soit, la gueule d'un silencieux apparut comme par miracle dans la main de l'inconnu.

Mais difficile de repérer un bestiau couleur bitume dans la pénombre de la pièce !

L'homme tournoya sur lui-même pour échapper aux mâchoires du molosse et le cueillit d'un grand coup de pied au foie. Le chien rebondit violemment sur une des parois et s'effondra d'un bloc.

- Georges !!! hurla Camille, horrifiée.

L'homme s'avança alors, arracha l'appareil de ses mains et l'écrasa d'un seul coup de talon.

Lyon. Université Sainte-Barbe.

- En six mois de présidence, laissa tomber Martial Satrappe dégoûté, je me suis payé : la réforme des universités, une grève menée par des commandos d'extrême droite cagoulés, les malversations financières du dernier vice-président pour l'embellissement des campus, l'assassinat de Miteck et la disparition de cinq étudiants dont deux agressés, ici même, dans nos locaux ! Heureusement que j'ai fait mes armes politique au sein des Trotskistes ! Il sortit une barre de fer du placard situé juste à portée de main de son bureau... J'ai de quoi résister !

- Euh... lâcha Michel Vega, impressionné. Je ne pense pas qu'il soit judicieux de jouer de cet instrument, là... Je vous exhorte plutôt à faire appel à nous, si vous vous sentez menacé... Non, vraiment... Rangez-moi ça. Et même mieux, ordonna-t-il en se levant : confiez-la-moi ! Comme ça, je serai sûr que rien de fâcheux n'arrivera.

Satrappe la lui tendit en souriant.

- J'en ai d'autres...

Michel Vega laissa tomber sa main, résigné...

- Bon... Comme je pense que vous n'êtes pas homme à obéir à quelque injonction, je me permets



donc juste de vous mettre en garde sur une erreur d'appréciation de l'ennemi qui pourrait vous conduire derrière les barreaux pour un nombre d'années dont les doigts de vos deux mains ne suffiraient pas à nous donner le compte ! Je vous conseille donc la plus grande prudence et surtout, de ne pas jouer les justiciers sauvages.

Avait-ce été suffisamment délicat ? Montbrison ne pourrait pas ici le taxer de maladresse. Les ordres avaient été de nouveau très clairs : du doigté...

- Certes... Ne vous inquiétez pas pour moi... J'ai du discernement, figurez-vous. Et je suis très peu impressionnable.

- Oui, enfin... Quand même. Ne présumez pas trop de vous-même. Rappelez-vous les crevettes...

- Les crevettes ?

- Et bien, les crevettes vertes, que vous avez vomies sur la tête d'Henri Miteck ! Ce qui nous pose bien des problèmes, par ailleurs, puisque du coup, votre ADN est partout !

Du doigté... Du doigté...

- Seriez-vous en train d'insinuer que je l'ai fait exprès ?

- Certes, non... Mais reconnaissez que vous n'auriez pas pu faire mieux pour brouiller les pistes... Et s'il s'agissait d'un véritable accident émotionnel, alors, permettez-moi de douter du sang-froid que vous vous plaisez à afficher aujourd'hui !

Satrappe tordit la bouche de contrariété.

- Bien joué... Il se saisit alors de la barre de fer placée à ses pieds et la déposa sur le bureau, face à Michel Vega. Puis, il se leva, se dirigea vers un coffre situé près de la fenêtre, en sortit une batte de base-ball et un

38 qu'il tendit au capitaine médusé. Pour finir, il extrayait un port d'arme de son portefeuille.

- Mais... Que...

- Vous m'avez convaincu, voilà tout.

- Euh, bien... Mais je...

- Tsitt... Tsitt... Je sais que nous ne sommes pas des faciles, que la maison regorge d'universitaires narcissiques, carriéristes et d'un égocentrisme délirant. Certes... Et j'en suis d'accord... Mais nous avons, pour la plupart, un minimum de bon sens quand même !

- Je vois ça... approuva Michel Vega, impressionné par le retournement de l'homme. C'est vrai qu'à force d'entendre dire des horreurs sur votre profession, on finit par se poser des questions.

- C'est parce que la plupart des gens ne perçoivent que la partie émergée de l'iceberg, expliqua Satrappe en sirotant son quatrième café confectionné à la va-vite entre deux contorsions nerveuses. Celle qui cherche la lumière, les bravos, la reconnaissance. Qui gigote dans tous les sens pour se faire remarquer ! À notre décharge, il faut reconnaître aussi qu'on a toutes les raisons du monde d'être cabotins.

- Ah, oui ?!... Et quelles sont-elles? s'enquit Vega, curieux.

- Toutes celles qui relèvent de la brimade, mon cher ! Il faut savoir que la France est le pays au monde qui maltraite le plus son enseignement supérieur. Hormis la Grèce, bien sûr... Non seulement nous sommes payés comme des chiens, mais en plus, on nous dépouille du prestige historique de la charge, censé compenser notre maigre salaire. Prestige dont continuent néanmoins à profiter nos pairs allemands ou italiens par exemple. Je préfère même ne pas parler de ceux qui

font jackpot et touchent un salaire trois à quatre fois supérieur au nôtre comme les Suisses, ou les Américains ! Pour les mêmes compétences... Vous savez ce que je constate, moi ?

- Non...Mais vous allez m'éclairer.

Satrappe se pencha alors en avant, mains ouvertes.

- Que tout ce qui ne porte pas de poils virils, ne sent pas la testostérone et ne tape pas dans un ballon rond n'est plus bon qu'à jeter à la poubelle. Et croyez-moi, quand on ne croit plus à l'intelligence, c'est qu'on est au bord du gouffre !

- Pas faux, ça...

- Les fourmis de l'humanité ! reprit le président, lancé comme une Maserati. Oui, voilà ce que nous sommes, figurez-vous ! Sans nous ? Cerveaux encombrés de merdasse tribale, vous n'auriez jamais dépassé l'âge de pierre. La vérité ? reprit-il dégoûté, c'est qu'aujourd'hui nous ne comptons pas plus que des lombrics dans un jardin d'ignares. Mais, tentez donc de nous éradiquer, tiens ! Il accompagna sa phrase d'un grand coup de poing sur son bureau. Ses stylos tressautèrent. Et il ne restera plus que des potagers secs ! Chaque carotte sera alors âprement défendue ; on émasculera pour un radis, on tuera pour un vert de poireau... Vega qui, peu porté sur le jardinage, n'avait pas compris la subtilité de la métaphore, tenta :

- Et bien, j'imagine que...

- N'imaginez rien ! Vous n'êtes pas à notre place. Des siècles de dur labeur et d'abnégation offerts à la science ? Pour aujourd'hui nous faire traiter comme de vulgaires fonctionnaires inutiles ? Des punaises asséchant les caisses de l'État et dont on n'aurait, depuis

peu, comble de tout, même plus besoin ? Quelle honte...

L'homme se dirigea une fois de plus vers le percolateur. Se fit couler un nouveau petit noir, puis reprit.

- Alors forcément, la frustration déclenche des guerres intestines. À tourner en rond dans notre bocal, arrive ce qui doit arriver ! Les gros mangent les petits, les forts asservissent les faibles et les fouets claquent ! Oui, ça, Michel Vega comprenait. Car lui aussi appartenait à une de ces armées de l'ombre consumées de frustration. Et, lui aussi guerroyait pour un salaire médiocre et des pieds de cochons grillés accrochés à ses essuie-glaces lorsque, par inadvertance, il laissait sa voiture stationnée dans un quartier chaud.

- Je comprends... Et je compatis...

- Votre compassion ne m'avance en rien, lui répondit l'homme, mais j'apprécie. Bon, il tapota sa Rolex, c'est pas que, mais... L'heure tourne, là, et... Vous vouliez savoir quoi, en fait ?

- Très simplement votre emploi du temps de l'après-midi de la mort de Miteck.

Satrappe se pencha en avant.

- Faut-il que j'appelle mon avocat ?

- Certes non ! lui rétorqua le capitaine. Simple formalité inscrite dans le cours normal de l'enquête. Mais quand même, pour être honnête, il faut avouer que vous avez des ennemis redoutables. Qui nous ont gentiment orientés vers vous. Et puis, les crevettes...

Satrappe parcourut la pièce en silence. Le sixième café de la matinée coula.

- Toujours pas ? proposa-t-il courtoisement.

- Merci, non... Ça me file des aigreurs d'estomac. Et depuis que j'ai divorcé, je... Enfin bref... Non merci.

L'homme, calmé, posa enfin ses fesses sur son fauteuil.

- Avant de vous répondre, sollicita-t-il alors en croisant les mains, j'apprécierais que vous me communiquiez l'identité de ceux qui vous poussent précisément à me soupçonner. Affaire de politique interne, vous comprenez...

Un ange passa.

- Patrice Bertolla... cafta finalement Vega sans vergogne, son vieux compte à régler avec le saurien négationniste l'emportant sur son devoir de réserve.

- Je vois... acquiesça le président. Ce sac à merde de Bertolla... Je vois...

- Donc ?... Cet emploi du temps ?

- Une réunion du conseil d'administration... Mais je suis étonné que personne ne vous l'ait rapporté, puisque peu ou prou, toute l'équipe présidentielle y participait. Sauf Bertolla, bien sûr, qui ne risque pas de faire partie de mes troupes par ailleurs ! Et qui se fourre un doigt dans l'œil s'il pense que nous le laisserons accéder à la présidence de la bibliothèque. Je crois surtout que nous allons nous employer à ranger ce garçon dans un tiroir dont il ne sortira qu'à l'âge de la retraite, avec une éponge et un petit tamponnoir à la main pour aplatir sa collection de timbres.

Florence.

L'Arno glissait sa noirceur d'hydrocarbure au fond de son lit.

Parfois une branche, vestige des précédentes crues, rebondissait de creux en creux pour finir aspirée par un tourbillon.

La décharge sauvage embrumait d'un épais nuage les rives dévastées du fleuve. Une écume grisâtre frisait.

Les tonnes de déchets, ayant subi les assauts des vagues géantes de la crue, s'étaient décrochées des berges pour s'en aller pourrir le delta de Pontedera, vers la mer Ligurie et les montagnes de l'Orient.

Il ne restait plus à présent que des tiges de fer à nu, des moteurs décapés, des carcasses désossées...

Alors que la pleine lune apparaissait au quart occidental de la voûte céleste, une voiture surgie de nulle part, phares éteints, s'immobilisa.

Au bout de quelques secondes, la portière s'ouvrit sur une maigre silhouette. L'homme – car tout dans sa posture trahissait son genre – s'avança vers la rambarde, visa des yeux la hauteur de la pente puis, retourna vers son véhicule.

Il ouvrit son coffre. Se saisit d'un sac, avança pour la deuxième fois près du fleuve. Regarda de nouveau aux

alentours et comme rien ne semblait l'alerter, il le jeta dans les contrebas.

- *Puttana* ! cracha-t-il. Crève !

Il alluma alors une cigarette, en tira deux taffes puis l'écrasa. Réintégra son véhicule, enclencha le contact et s'éloigna comme il était venu, ombre parmi les ombres, sous un concert furieux de grenouilles dérangées dans leurs affaires nocturnes.

À peine le véhicule démarra-t-il, qu'un gros rat aux moustaches frisées, rescapé des fureurs de l'Apocalypse, fonça sur le sac.

Peut-être contenait-il quelques délectables mets faisant des dont il était si friand ?

Alors qu'il pointait sa truffe vers l'ouverture, un terrifiant claquement de mâchoires retentit dans sa direction.

Le muridé détala ! Dérapant de l'arrière-train sur une flaque d'huile de vidange, il se propulsa d'un coup de popotin entre une vieille machine à laver et un sommier éventré.

Georges laissa retomber sa tête. L'exercice l'avait épuisé.

Ce qu'il pouvait bien faire dans ce sac, côtes ravagées par les sauvages roulés boulés sur les berges de l'Arno et les violents coups de pied portés par l'homme quelques heures plus tôt ? Cela dépassait l'entendement de l'animal qui, tout télépathe qu'il était, n'en possédait pas moins le cerveau rétréci d'un chien...

Son épaule avait cédé sous les coups comme une courge trop mûre. Une grosse tâche mauve s'élargissait sur son ventre.

Il reposait à présent sur le flanc droit, dans un creux humide. Brûlant de fièvre.

Le Duomo sonna cinq heures du matin.

La lune venait tout juste de tourner le dos à la nuit lorsqu'une ombre, dansant une étrange *moresca* entre les ordures, fondit sans hésitation sur le sac.



Lyon. Berges du Rhône.

Le cadavre baratait dans les rouleaux du fleuve. Nu comme un ver. Rebondissant d'un rocher à l'autre, jambes et bras désarticulés.

Deux mômes qui passaient par là, accompagnés de leur baby-sitter, en restèrent bouche bée.

Le premier en avala son Malabar d'émotion.

Le second vomit sa tartine de Nutella sur ses sandales.

Quant à l'assistante maternelle ? Elle tomba dans les pommes !

Les chérubins, bien vite remis de leurs émotions, décidèrent d'en profiter pour jouer à « qui touche le mort avec un bâton ».

Un point pour les jambes, quatre pour un œil crevé...

Deux passants qui circulaient, suivis de deux cyclistes qui cyclaient, repérèrent leur petit jeu du haut du pont.

Dix minutes plus tard, des policiers extrayaient le corps de son amas de rochers.

Il ne fallut pas plus d'une demi-heure pour l'identifier.

Il s'agissait du pauvre Dionysos qui n'avait plus de grec que l'arête de son nez !

Lorsque Vega se pointa sur les lieux, un grand ruban jaune délimitait la scène. Il dut jouer des coudes pour se frayer un passage dans la foule de badauds que l'on arrivait tout juste à maîtriser.

Dionysos le fixait à présent de son œil unique, le second - ayant procuré les fameux quatre points à un des morveux - gisait sur le plateau posé à côté de Bréju, le légiste.

Le capitaine se pencha sur le cadavre.

- Ben dis donc, souffla-t-il, horrifié, ils ne l'ont pas raté celui-là !

Bréju lui présenta les mains du cadavre.

- Ah ça... C'est le moins qu'on puisse dire. Tenez, regardez : plus d'ongles... Idem pour les pieds ! Manifestement, ce garçon a été soumis à la question...

Vega se sentit envahi d'un profond découragement.

- Si au moins on savait après quoi courent tous ces gamins... On pourrait agir, Nom de Dieu !

En effet, où donc étaient passés Mathieu, Damien, Tim et Tiläi ? Dans quel méga pétrin s'étaient-ils fourrés ?

Quant à l'assassinat de Miteck ? D'une sauvagerie toute aussi effroyable que celle perpétrée sur ce pauvre Dionysos. Quel rapport entre tout ça ?

Peut-être aucun ?

Peut-être se fourvoyait-on en voulant absolument relier les deux affaires ?

Difficile de le croire en regard de l'intimité qui unissait Tiläi Buisson et Henri Miteck...

Non ! Tout avait un lien...

Pour couronner le tout, Camille n'avait pas donné signe de vie depuis la veille.

La dernière fois que la jeune femme avait rompu le fil de leur communication plus de douze heures, c'était à

Saint-Glakis. Et on l'avait retrouvée en bâtonnet glacé dans un congélateur<sup>11</sup>!

Autant dire que tout ça ne le portait pas à l'optimisme...

Il appela le commissaire Pedretti.

Ce dernier, en guerre avec un *canelli* à la crème trop fluide, lui relata le fiasco de l'entretien mené la veille avec Carla Nicollo.

- Une inconscience, une absence de professionnalisme aberrante ! C'est fini le temps de la suprématie des lumières, mon vieux ! Avant de vouloir donner des leçons à tout le monde, vous devriez commencer par allumer tous les étages chez vous...

Alors que l'homme reprenait son souffle pour en rajouter une couche, Vega -qui préférait ne pas répondre à cette provocation- l'informa sobrement de l'incompréhensible silence de la jeune femme.

- Ça ne lui ressemble pas, vous comprenez... Je suis vraiment très inquiet !

Le commissaire ricana.

- Inquiet ? Ahahah... J'ai bien peur qu'elle n'ait d'autres préoccupations en tête que celles de l'enquête, mon cher... Excusez-moi d'être aussi cru, mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle a le feu au popotin, votre collègue ! De toute façon, j'ai rendez-vous

---

11

avec elle à midi. Aussi, je ne manquerai pas de lui demander de vous passer un coup de fil pour vous sécuriser.

Camille ? Le feu au popotin ? Même une Mormone était moins renfrognée et plus aguichante que cette dernière !

Alors qu'atterré, Vega rengainait l'appareil dans la poche intérieure de sa veste, la sonnerie retentit.

C'était les Dupont... Qui venaient d'identifier le propriétaire du morceau de viande remis au capitaine, la veille, par sa torride quinquagénaire.

L'identité de l'assaillant représentait une surprise de taille... Mais que venait donc faire cet homme au milieu de l'échiquier ?

Décidément, Vega n'y comprenait plus rien.

Il pêcha le brigadier Mourat, échoué comme une carpe sur une des marches des berges, le nez dans un sachet de chouchous.

- C'est à cause de l'hypoglycémie... se défendit l'épaulard. Ça vous flingue un homme en moins de deux, ça... Faut pas m'en vouloir, mais c'est que j'ai les pattes molles moi, et des papillons devant les yeux, des vertiges, des...

- Vous me ferez le compte de vos petites misères plus tard, mon vieux, l'interrompit Vega. Il y a du nouveau, figurez-vous, et de taille ! Alors, enfournez vos cacahouètes par l'orifice qu'il vous plaira, mais bougez-vous le cul ! On s'arrache la gélatine.

Florence. Costa San Giorgio. Demeure de Mama Niccolò.

Carla tonnait.

- *Puttana eva... Che catso vuoi !*

- La même chose que toi, Mama. Rien de plus... répondit son fils, agacé.

- Alors, prends tes responsabilités !

- Je ne fais que ça !

- Non ! explosa-t-elle, les yeux flamboyants. Elle se saisit d'un vase qu'elle fracassa contre un mur. Non ! Tu me fais juste perdre la face.

- Mais, Mama... Ça n'est pas de ma faute si ce crétin de grec ne savait rien !

- Et l'autre, hein ? Tu peux me dire ce qu'il est devenu l'autre ?

- Impossible de savoir où il a filé... Guido l'a tracé pendant plus de dix minutes, mais au moment de l'alpagner, il a disparu dans les traboules.

- Si j'ai bien compris, siffla Carla, la seule personne qui sache où se trouve la carte s'est évaporée ?

- Euh... Oui.

- Combien de morts déjà, pour ce fantastique résultat ?

Tristan se tortilla, mal à l'aise.

- Des pions insignifiants, Mama. Depuis quand la vie de ces cloportes t'importe-t-elle ?

La prêtresse noire fusilla son fils de son mépris.

- Depuis qu'ils nous mettent en danger, figure-toi !  
Moi, je tue par obligation. Toi ? Par goût !

Tristan se leva d'un bon.

- Tu dépasses les bornes, Mama ! Je ne te permets pas...

Une grande gifle s'abattit sur la joue gauche du jeune homme. Le choc le recolla d'un coup dans le fauteuil duquel son indignation l'avait éjecté. Il couina.

- Tu m'as fait mal !

Pour la première fois de sa vie, Carla visait son fils avec une profonde angoisse. Tout son amour maternel renâclait, mais toute son intelligence l'alertait du danger potentiel que représentait l'homme assis face à elle.

Elle devait malheureusement l'admettre : le chérubin s'était transformé en psychopathe qui ne tarderait pas à se retourner contre elle pour la dépouiller de son pouvoir.

Allait-elle devoir se débarrasser de la chair de sa chair ?  
Sa vie ne serait-elle donc vraiment qu'un long épisode sanguinolent dans l'univers ?

Lyon. Université Sainte-Barbe.

Alors qu'elle se baissait pour ramasser un des innombrables papiers qui crépissaient le couloir 4B de la faculté de sciences économiques, une serre glacée s'abat-tit sur l'épaule de Mia.

- Ahaaaaaaaaa !!!!

Tim surgit devant elle, cheveux en pétard, yeux ha-gards, teint blafard. Il lâcha dans un souffle.

- Taisez-vous, bordel ! On va nous repérer. Le jeune homme suait la peur. Encore un peu, et il crépiterait d'un cancer du foie foudroyant. Aidez-moi... Je vous en conjure ! Aidez-moi...

Mia retira promptement la main moite qui enserrait son triceps.

- Mais, lâche-moi donc ! Elle visa son bras d'un air énervé. Regarde-moi ça... Sûre que je vais avoir un bleu, maintenant. Et puis, tu m'as foutu une de ces trouilles... Ça ne va pas, non ?

Tim la suppliait du regard, l'air terriblement éprouvé. Il expliqua :

- Je ne sais plus quoi faire, ni vers qui me tourner... Vous, au moins... Vous êtes... Et il laissa sa phrase en suspension, comme s'il attendait à ce qu'elle sorte une baguette magique et nettoie d'une pichenette le merdier dans lequel il s'était fourré.

Des larmes coulaient à présent sur le visage du jeune homme.

Mia lui tendit froidement un kleenex.

Qu'il saisit d'une main molle.

- Mouche-toi !

Ce qu'il fit.

Il restait là, devant elle, immobile, suppliant.

À bout de patience, Mia tenta de le raisonner.

- Écoute... Ça fait déjà deux fois que tu me tombes dessus. Ça ne sert à rien de me harceler. Je ne peux rien pour toi, moi... Je ne suis pas adéquate, tu comprends ? Pas adéquate ! Déjà que j'arrive à peine à...

Il la coupa.

- Mais si ! Vous pouvez...

- Mais non ! Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, je n'ai rien de la fée Clochette. Va voir les flics au lieu de dire n'importe quoi. Ils te protégeront eux ! Pour de bon. Elle le visa soudain d'un air suspicieux. À moins que tu n'aies quelque chose de grave à te reprocher ?

- Moi ? Mais non ! Sûrement pas ! Je ne peux juste pas bouger un orteil sans qu'un rital veuille m'enlever ou me dégommer à chaque coin de rue. À cette évocation, ses cheveux se dressèrent encore un peu plus sur sa tête. C'est à cause de cette foutue carte ! Je ne sais plus quoi faire... Je...

Elle ne le laissa pas continuer.

- Et bien justement, Bon Dieu ! Tu crois quoi ? Ils vont finir par t'avoir ! Allez, j'appelle Michel. Qu'on en termine...

Elle dégaina son portable.

Le jeune homme l'arrêta d'une poigne d'acier. Toutes larmes disparues.

- Michel ? Mais c'est qui ça ?



- Ben l'inspecteur Vega, tiens, rétorqua Mia en tentant de libérer son bras d'un geste excédé. Et puis lâche-moi, nom d'un chien ! C'est une vraie manie ça, chez toi, d'agripper les gens à tout bout de champ.

Il la lâcha, mais ne changea pas d'avis pour autant.

- Non ! Vous n'appellerez personne. Ce trésor est à moi... Et personne ne me le volera !

Ça lui reprenait... La quinquagénaire soupira, récupéra son balai, sa serpillière puis fit mine de s'en aller.

Le jeune homme blêmit.

- Non... Je vous en prie. Ne partez pas !

Au même moment, Mia appuyait subrepticement sur la touche rappel de son smartphone pour prévenir Vega.

Le capitaine, qui se trouvait place Gailleton, au restaurant « Ponts et Passerelles », en pleine dégustation d'un délicat dos de cabillaud au beurre blanc d'Espumante, soupirait d'aise.

La chair tendre fondait sous sa langue... La sauce réveillait ses papilles d'une subtile acidité.

Après s'être débarrassé de Mourat – dont l'appétit réclamait au minimum un buffet à volonté et un demi-porcelet rôti – il décompressait en attendant le feu vert de la juge d'instruction pour alpaguer le propriétaire du morceau de viande ramassé lors de l'agression des étudiants.

Une arrestation à la sauvage ? Sans l'aval de sa hiérarchie ? Cela n'aurait aucune valeur. À moins de coincer l'homme en flag...

La fonctionnaire ayant pour règle de ne pas décrocher son téléphone durant le déjeuner, le papier magique n'atterrirait donc pas sur le bureau du commissaire avant quatorze heures. Aussi...

Alors qu'il séchait son assiette d'une belle tranche de pain, son portable vibra.

Le doux prénom de Mia s'inscrivit sur son écran. Il décrocha.

Les suraigus de la sculpturale femme de ménage envahirent alors l'espace sonore de ses oreilles.

- Ne sois pas ridicule Tim ! Rends-toi à la police.

Vega s'arracha.

Mia tenait l'introuvable étudiant face à elle. Le lui servait sur un plateau. Mais où pouvait-elle bien être ?

Il paria pour la fac. Y fila d'une traite...

Lyon. Université Sainte-Barbe.

Plus de dix minutes, déjà, que Vega sillonnait les couloirs.

Il grimpa à l'étage administratif.

Tous les bureaux étaient vides.

Mais, Bon Dieu ! Où donc étaient-ils passés ?

Il s'apprêtait à s'engouffrer dans l'ascenseur lorsque la silhouette de Mia apparut à l'autre bout d'un couloir.

Il se précipita vers elle.

Alors qu'il allait l'atteindre, cette dernière tourna son visage vers lui. Son expression l'arrêta net dans son élan.

Elle le regardait par intermittence, roulant des yeux, tentant désespérément de lui faire comprendre quelque chose.

L'inspecteur stoppa sa course. Sortit son arme de service.

Une voix d'homme rugit.

- Toi l'andouille, tu viens par là...

S'adressait-on à lui ? Dans le doute, il surgit du couloir, 38 au poing et hasarda :

- Police ! Posez votre arme !

Face à lui, Tim, décomposé, les mains en l'air.

Puis un homme, en pantalon de treillis et cagoule noire qui menaçait l'étudiant d'une lame effilée.

Après une seconde de stupeur, l'agresseur sauta sans hésitation sur Mia en pointant le couteau sur sa gorge.

- Lâche plutôt la tienne, ducon ! Ou je saigne la grosse comme une truie.

- La grosse ? s'indigna Mia dans un couinement. Mais quelle grosse ?

Vega hésita quelques secondes, puis posa son 38 sur le sol.

Au même moment, Tim tenta de s'éclipser discrètement.

Alors que le capitaine déplaçait sa jambe vers le jeune homme pour l'empêcher de s'enfuir, Mia écrasa cruellement le pied de son agresseur.

Sous l'effet de la douleur, ce dernier desserra son étreinte. La quinquagénaire en profita pour se laisser glisser entre ses bras. Au passage, elle attrapa ses couilles. Les tordit d'une serre impitoyable.

L'homme se plia en deux en beuglant. Lâcha son arme. Mia lui planta alors l'index et le majeur de sa deuxième main dans les yeux. Son agresseur bascula à la renverse, débaroula la volée d'escaliers pour finir sa course sur l'angle du palier.

Un craquement sinistre retentit.

Les trois protagonistes échangèrent un regard horrifié. Vega se précipita sur le corps immobile.

Trop tard !

Francis Bertiau, le vigile, fixait sa mort d'un regard vide.

La tonitruante femme de ménage, qui avait pour habitude de ne laisser aucun débris derrière elle, venait de le nettoyer d'une efficace passe de karaté.

La juge pourrait bien se taper un double dessert et une séance de hammam si elle le désirait... Vega n'avait plus besoin d'elle.

Son suspect numéro un, dont l'ADN correspondait au bout de barbaque trouvé sur la scène de l'échauffourée de la veille, gisait à présent à ses pieds...

Florence. Décharge de l'Arno.

Georges pointa sa truffe hors de l'abri.

Gino, le ferrailleur, qui l'avait recueilli deux jours plus tôt, avait soigné son épaule d'un cataplasme d'argile.

La plaie présentait à présent un éclat nacré de meilleur augure.

Comble de chance, l'hémorragie qui recouvrait son ventre de grosses taches violacées n'avait touché aucun organe vital. Il revenait de loin.

La douleur s'était un peu estompée. Il pouvait enfin se tenir debout. Mais restait si faible...

Retrouver sa maîtresse... Un leitmotiv qui revenait sans cesse hanter son petit cerveau surmené.

Après avoir jeté un discret coup d'œil du côté de Gino -occupé à confectionner des appâts- le chien tenta de se faufiler en direction de l'Arno.

À peine parcourut-il quelques mètres qu'il s'effondra.

Se releva... Retomba... Encore et encore... Obstiné !  
Sous le regard amusé de son sauveur.

- On peut savoir où tu vas, toi, comme ça ? demanda l'homme en faisant claquer son verre de gros rouge sur la table en formica. Même pas revenu de chez les morts que déjà tu veux fuguer ?

Il rattrapa le bestiau clopinant en riant. L'immobilisa sur une épaisse couverture piquée.

- Cou-couche panier, mon chien... Tu n'es pas encore en état de bouger et encore moins de faire des conneries. Il posa sa grosse main sur le museau du velu, le frotta avec bienveillance. Alors, tu vas bien gentiment rester ici avec Gino pour te reposer, hein ? Parce que je ne voudrais pas ramasser ta carcasse à moitié dévorée par les rats, moi... Un si beau garçon ? Ça serait-y pas dommage, ça ?

Florence. Ponte Vecchio.

Le commissaire Pedretti bouillonnait...

Comment ? Cette morue avait l'outrecuidance, en plus d'être incompétente, de le faire poireauter ?

Déjà une demi-heure qu'il l'attendait, accoudé à un des piliers du Ponte Vecchio !

L'intensité du soleil lui grillait plus sûrement la cornée qu'un chalumeau. Il aurait fallu être un chameau pour résister ! Mais la seule bosse qu'il se plaisait à entretenir ne lui servirait jamais de réserve d'eau.

Il décida donc de s'en jeter un sur une terrasse... But une gorgée de bière... Tenta une fois de plus d'appeler Camille.

Toujours le répondeur.

Cela devenait inquiétant tout de même.

Soit elle se foutait de lui, soit il lui était vraiment arrivé quelque chose... Il faut dire qu'après son exercice de style chez Carla Nicollo, on pouvait craindre le pire !

Son téléphone sonna.

Il s'agissait de Gino, son indic ferrailleur, devenu au fil des rencontres et par on ne sait quelle alchimie, son presque meilleur ami.

- Je sais bien que tu ne t'occupes pas des chiens écrasés, lui fit remarquer ce dernier. Mais comme celui-là est encore vivant...



- De quoi tu me parles, là...
- Ben, du chien, pardi !...
- Du chien ?
- Oui... Du chien que j'ai recueilli. Comme je ne savais ni quoi en faire, ni qui appeler... J'ai pensé à toi.
- C'est du ressort de la fourrière, ça...
- Pas question ! Pour finir dans une cage ? Plutôt l'achever.
- Alors, vends-le !
- Sûrement pas dans cet état ! Il est à moitié mort et a besoin d'antibiotiques. Mais moi, j'ai pas les moyens, là... Alors, je me suis dit... Enfin... Que peut-être tu pourrais t'en occuper et rechercher son propriétaire ? Erick Pedretti visa sa montre. Trois quarts d'heure. Camille ne viendrait plus.
- Bon, j'arrive. T'es où ?
- Tu sais bien. Comme d'habitude.
- J'y serai ! Dans dix minutes.

Lyon. Hôpital Saint-Joseph/Saint-Luc.

Mia, écrasée de culpabilité, reposait à présent dans un des boxes du service des consultations externes. Les veines saturées de tranquillisants, elle récupérait.

Quant à Tim ? La terreur l'avait disloqué.

Il dormait, lui aussi, à quelques mètres de la femme de ménage, deux policiers en faction devant sa porte.

Michel Vega bouillonnait.

Comprendre !

Qui, quoi, quand, comment, pourquoi ?

En attendant de pouvoir interroger les deux protagonistes, il pénétrait dans l'appartement de Francis Bertiau, le vigile, situé dans un immeuble de la rue Sébastien Gryphe à la Guillotière.

Chaussettes sales sur la table, slips douteux, vieilles tasses à café noirâtres...

Des canettes de bière et des monticules de boîtes de pizza jonchaient le sol.

Dans un coin, une tranche de jambon moisie servait de champ de bataille à une armée de cafards.

Une muraille de journaux bloquait l'accès du couloir.

Alors que Mourat tentait de faufiler son prodigieux fessier dans ce capharnaüm, une nouvelle crise d'hypoglycémie le foudroya. Il s'affaissa, gigantesque croupe coincée entre deux piles de revues pornos.

Sur une des couvertures, une blonde aux seins monumentaux, en train de lécher une sucette bien identifiée, bloqua d'un seul coup la montée d'insuline à hauteur de sa ceinture. Pendant quelques secondes, son cerveau ne fut plus irrigué... Il resta là, tournant les pages du torchon, grosse baleine échouée sur la seule rive érotique à laquelle il pouvait prétendre.

Pendant ce temps-là, Vega qui s'était introduit dans la chambre de Bertiau, découvrait l'ordinateur de l'homme. Il se connecta.

Comble de chance, la session s'ouvrit instantanément. Pas de mot de passe à chercher...

Un dossier nommé « travail » attira son attention... Il cliqua.

Sur la droite, la photo d'un homme, accompagnée du détail des missions que Bertiau avait effectuées pour son compte.

Vega commençait enfin à entrevoir les emboîtements du puzzle.

Même si, manifestement, des zones d'ombre restaient encore à éclaircir, il venait de faire un pas de géant.

Et bien sûr que non ! Camille n'était pas dans les bras d'un bel Italien... Et oui, elle était en danger !

Il téléphona à Montbrison. Le pressa...

- Il était temps que la lumière vous frappe, dîtes donc ! rugit ce dernier. Ça ne vous suffit pas de dégommer les suspects, vous ? Il vous faut aussi laisser descendre les collègues ?

Florence. Décharge de l'Arno.

- *Fottuta mierda !*

Une grosse tache de rouille maculait à présent les chaussures du commissaire Pedretti.

Quelle idée aussi, que de se balader dans une décharge sauvage en mocassins de peau retournée beurre frais... Mais... La veille...

L'avalanche de sueur, au plus sombre du vertigineux décolleté de Camille, puis l'infenale suggestion de ses tendres et moites mamelons l'avaient chamboulé. Diable de femelle...

Et voilà ! Il avait voulu faire son beau... Et ne pouvait maintenant s'en prendre qu'à lui-même.

Il enjamba un dernier monticule de ferraille. Une sorte de baraque faite de panneaux de mélaminé, toile de jute et tôles noirâtres, apparut alors.

Adossé à l'entrée, un homme en train d'ouvrir une boîte de sardines. À ses pieds, sur une couverture piquée, protégée par un vieux parasol troué, une boule de poil gisait.

Bouche bée, mâchoires pendantes, Pedretti pointa le chien d'un doigt incrédule.

- Merde, alors !

Son ami, qui ne l'avait pas entendu arriver, sursauta.

- Ah ben voilà ! grogna-t-il. Maintenant j'en ai plein les doigts, de l'huile. Il visa Pedretti contrarié. Ben quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

- Ce qu'il y a ? souffla le commissaire estomaqué.

- Eh oui !

- Il y a que je connais ce chien...

- Et alors ? C'est plutôt une bonne nouvelle, non ?

- Oh, que non !

- Mais pourquoi donc ?

- Parce que la personne qui l'accompagne a elle aussi disparu !

- *Puttana* ! conclut Gino, pessimiste. Vu l'état de l'oiseau, mauvais temps pour le proprio.

Alors que le commissaire se baissait sur l'animal, son portable vibra.

- *Pronto* ?... Il embraya direct en français. Je sais... Je viens de retrouver son chien dans un sale état, et... Pardon ?... Vous ne croyez pas qu'on a autre chose à foutre là, qu'à se poser la question de la pertinence du chien sur les lieux de l'enquête ?... Oui, bien sûr ! reprit-il agacé. Qu'est-ce que vous croyez ! C'est ce que j'allais faire, figurez-vous !... Non, non ! N'envoyez surtout personne. Manquerait plus qu'on lui dépêche un manche, maintenant ! Dans le genre pieds dans le plat, Camille lui suffisait... Je mets toute la brigade sur l'affaire... Oui, ben ça aussi je m'en doutais, parce que... Évident... Bon, pour ce qui se passe chez vous ? Je vous laisse gérer !... Bien sûr que je vous tiens au courant !...

Florence. Costa San Giorgio. Demeure de Mama Nicollo.

Carla Nicollo participait à une réunion agitée, organisée par la mairie, et portant sur la gestion des ordures ménagères de la ville.

Depuis plusieurs années déjà, la noire chef de la Camorra avait mainmise sur ce business.

Elle n'entendait ni plier l'échine aux directives de Bruxelles ni à celles de la Province, et déciderait elle-même de la destination des déchets. Comme elle le faisait depuis toujours !

Il ne manquerait plus qu'elle soit obligée d'acheter à prix d'or des terrains expurgés, comme les nouvelles lois le stipulaient, situés à des dizaines de kilomètres des limites urbaines !!!

Celui qui se mettrait en travers de ses affaires paierait le prix fort !

Et c'est cela qu'elle était en train d'expliquer ce soir-là, aux élus terrorisés.

La semaine précédente, on avait retrouvé le cadavre du premier adjoint au fond d'un ravin. Volant encastré dans le thorax.

La voiture avait explosé.

Le message était bien passé !

À vingt-trois heures trente, Tristan, qui rentrait d'un palpitant match de foot amical entre la Juventus de Turin et le Bayern de Munich, pénétra d'un pas vif dans la chambre de sa mère.

Elle n'allait plus tarder ! Il devait se dépêcher.

Il avait pris sa décision le soir même, alors que les deux équipes s'écharpaient sur le gazon pour un malheureux ballon rond maculé de boue. L'émulation virile qui émanait du stade l'avait galvanisé.

Il portait à présent son courage à bras-le-corps. Ne reculerait pas.

Il se dirigea vers le chevet droit, sur lequel se trouvait la carafe d'eau que sa mère, maigre assoiffée chronique, descendait toutes les nuits.

Il y versa le contenu d'un petit sachet, puis remua le liquide jusqu'à ce qu'il redevienne de nouveau translucide.

Elle lui avait collé une gifle de trop... Le prenait pour une serpillière. S'épanchait de toutes ses frustrations sur lui !

En un mot ? Le maltraitait. Il n'en pouvait plus !

L'outrage de l'après-midi avait balayé ses dernières miettes d'amour pour elle.

Il était grand temps que tout cela cesse ! Et il n'avait que trop attendu pour passer à l'acte.

Lorsqu'elle aurait disparu ? Il insufflerait une nouvelle énergie à ses troupes. Agrandirait l'empire des Nicollo jusqu'aux frontières de Naples...

Au simple énoncé de son prénom ? Chacun tremblerait !

Enfin, il avait osé...

Il sortit de la chambre. Se dirigea vers la cuisine. Ouvrit l'imposant réfrigérateur Iceberg Luxe, emplit un verre

de *Limoncello* bien frappé, et s'installa pour le siroter sur la balancelle du jardin.

Jamais la liqueur n'avait été si douce à son palais... L'amertume de l'agrumes dégageait ce soir-là une saveur toute particulière.

Celle de la liberté, du pouvoir...

Il respira profondément. La vie était belle et ses perspectives d'avenir, passionnantes !

Le jasmin embaumait. Les grillons stridulaient. Un moustique vrombit à ses oreilles.

Alors qu'il s'apprêtait à l'éradiquer d'une main nerveuse, sa tête retomba lourdement sur son plastron.

La liqueur, qu'il était en train de porter à ses lèvres, s'épandit alors en une lourde traînée sucrée sur son polo Lacoste.

Il venait de trépasser. Sans bruit, sans conscience, sans douleur.

Sa mère l'avait voulu ainsi. Rapide, propre et indolore. Gâchette pressée par son meilleur exécuteur. C'était son fils tout de même !

Lorsque Carla ouvrit la porte de sa demeure, quelques minutes plus tard, elle se rendit directement dans sa chambre. Savait tout, déjà...

Des petites mains se chargeraient du corps de Tristan. Il lui faudrait signaler sa disparition le lendemain matin. Bien sûr... Puis, le pleurer...

Elle le ferait sans mal... À l'instant, son cœur de mère saignait.

Elle ou lui, voilà le cruel dilemme auquel le destin l'avait soumise.

Elle avait pris sa décision, aussi dure soit-elle.



S'enfoncer... Plus profondément encore dans son ignoble noirceur, âme vendue au Diable depuis si longtemps !

Elle se dirigea vers son lit d'une démarche d'automate. Se servit un grand verre d'eau. Le but goulûment. Un goût amer emplit sa bouche.

Pas étonnant : elle se vomissait !

Se resservit. But encore et encore...

Atteinte d'une soif inextinguible.

Buvait son remord...

L'universitaire jurait. Mais, de quelque manière qu'il s'y prenne, les bords de sa valise refusaient toujours de se joindre. Devrait-il se séparer d'une partie de son trésor ?

Traité d'économie précieux, édition originale du marquis de Sade, parchemins du XII<sup>ème</sup> siècle... Rien qu'il ne put se résoudre à laisser derrière lui.

Des années de travail acharné pour rassembler cette fantastique collection ? Et il lui faudrait y renoncer, là ? Maintenant ? Si près du but ?

Il fonça vers l'armoire.

L'heure tournait... Il ne lui restait qu'une rotation d'aile de mouche pour s'éclipser. Il le savait, mais... L'impossibilité d'affronter sa nudité...

Il attrapa un vieux sac de randonnée datant de l'époque où, en bon père de famille, il embarquait femme et enfants pour d'ennuyeux treks au fin fond du Larzac. Ça n'avait pas duré... Un vague souvenir de fromage de chèvre et du regard de son fils, méprisant, agressif.

Il le bourra d'une volée de grimoires et l'arrima sur son dos. Sous le poids de cette inénarrable science, il rapetissa d'au moins deux centimètres.

Il entreprit alors un giratoire pour être sûr de n'avoir rien oublié d'important puis sortit de son appartement. Il referma la porte à clef et se pencha pour saisir d'une main ferme les deux bagages à roulettes préparés sur le palier.

La situation devenait trop dangereuse. On finirait par faire le rapport entre tout... Et lui ? Maintenant que Bertiau était mort ? Il s'y trouvait, justement, au milieu de ce tout !

Prendre du large... Disparaître quelques temps... Laisser les choses se tasser. Mais surtout : ne rien lâcher.

Lui seul était en mesure de dénouer l'énigme. Lui seul en possédait le sésame. Il gagnerait !

Alors qu'il se précipitait sur les premières marches de l'escalier, son pied gauche accrocha une latte mal scellée.

Il bascula dans le vide.

Ses bagages l'entraînèrent inexorablement vers l'avant. Il tenta de se retenir en donnant un coup de rein. Puis, patina, cogna durement la balustrade, se rattrapa d'un pied incertain sur la troisième marche, glissa sur un cancrelat qui passait par là et valdingua, quatre fers en l'air, en direction du palier de dessous.

Plusieurs craquements sinistres sanctionnèrent sa chute.

Une des valises percuta son genou gauche.

La deuxième écrasa violemment son pied droit. Quant au sac au dos, il lui pulvérisa le haut rachis, sans pitié. Lorsqu'il s'immobilisa enfin, il n'était plus qu'une irradiation de douleur.

Impossible de bouger le moindre petit doigt. C'en était fini de sa cavale improvisée...

Il avait joué et perdu.

Voir le monde d'en bas ? Un exercice auquel il ne s'était pas prêté depuis longtemps...

Les barreaux de l'escalier lui semblaient à présent gigantesques. Ils pointaient leur rondeur rectiligne jusqu'au ciel... Envahissaient son univers, porteurs de la pire des captivités.

Il pleura... Sur lui-même et la somme de ses malchances.

Finir ainsi ? Pas plus malin que le plus crétin de ses sbires ?

Il les haïssait... Tous.

Et lui avec !

Lyon 3<sup>ème</sup>. Rue Saint-Sidoine. Appartement de Tim Soran.

Tim s'acharnait à présent avec un arrache-clou.

Les lattes du parquet se révélèrent coriaces.

Il faut dire que la minutie qu'il avait déployée pour les repositionner portait ses fruits... Appuyée sur le chambranle, sa mère le regardait faire.

Elle avait cru le pire arrivé lorsqu'elle avait identifié les morceaux de son fils aîné, déchiqueté par sa moto, agglomérés sur la table de la morgue dix ans auparavant. Et maintenant Tim ?

Il ne fallait pas la lui faire ! Ils le rattraperaient... Et toutes les polices du monde n'y pourraient rien.

- Mais non ! tentait de la convaincre le brigadier Mourat. À partir du moment où la carte ne sera plus entre ses mains, il ne risquera plus rien...

- Comment sauront-ils que c'est vous qui l'avez à présent, hein ? rétorqua la pauvre femme.

- Eh bien... Nous les en informerons ! conclut le pachyderme.

- Parce que vous savez qui...

- Oui... Nous savons qui...

À vingt-trois heures, les papiers pour l'arrestation de Tristan Nicollo atterrirent sur le bureau du commissaire Pedretti.

Les disparitions de Tilaï Buisson, Mathieu Labrys et Damien Taborg ? Toutes dans le mouchoir de poche de la ville de Florence, fief de la reine de la Camorra dont le fils unique lustrait les mêmes bancs de façade que les jeunes disparus ? Ajouté à cela, celle inopinée de Camille, quelques heures à peine après que cette dernière eut jeté un pavé dans la mare de son pouvoir...

De quoi étayer une arrestation. Même en Italie !

Le commissaire pria juste le ciel pour qu'il ne soit pas trop tard.

Pas un instant, il ne doutait que Camille n'ait été enlevée par les sbires de la chef mafieuse.

Peut-être même était-elle chez elle ?

Ou tout du moins, les éléments qui pourraient l'amener lui, à pouvoir la délivrer, se trouveraient-ils dans cette maison !

Mais les choses n'étaient pas si simples ! On ne pénétrait pas chez la Mama Nicollo comme ça, avec un simple petit mandat d'arrêt dans la poche...

Aussi, *Lascia o raddoppia*<sup>12</sup>, *valga che valga*<sup>13</sup>, il lui fallait employer les grands moyens !

Le commissaire Pedretti avait donc opté pour un assaut de la maison et une arrestation brutale qui ne laisserait pas à la satanée femelle le temps de s'organiser.

Le périmètre avait été sécurisé et tous les accès au fleuve bloqués sur une centaine de mètres en amont...

La rue, qui cachait les plus somptueuses demeures de la ville, résonnait à présent de silence.

La lune diffusait une clarté blafarde et les ombres glissaient dans un fantastique camaïeu noir et blanc. Ébauchaient une *moresca* nocturne.

Un bataillon avait été déployé en arrière de la bâtisse. Il avançait, fragile unité incertaine, bien décidé à détailler aux premières manifestations fantastiques.

Les hommes transpiraient sous les cagoules, conscients que si la reine de la Camorra n'avait jamais été inquiétée, c'était plus sûrement à cause de ses pouvoirs surnaturels que par défaut d'informations sur ses méfaits. S'attaquer à elle ? C'était griller en enfer à la seconde même ! Il fallait pour ça n'avoir plus rien à perdre. Sa réputation de sorcière était sur toutes les lèvres, la peur de ses rétorsions maléfiques dans tous les cœurs.

---

12

Quitte ou double

13

Vaille que vaille

On la disait immortelle... Survivante des pires exactions perpétrées à son encontre. Sa rage noire l'avait toujours réveillée d'entre les morts.

Alors que les hommes de Pedretti s'apprêtaient à investir les jardins, trois créatures de l'Apocalypse, faciès grimaçant en clair-obscur, sorties directement des tréfonds de l'enfer, déboulèrent subitement en galopant des berges de l'Arno.

Les *carabinieri* battirent en retraite, terrorisés.

Le pire cauchemar du commissaire venait de se matérialiser.

Ce n'était donc pas une légende ! Cette femme était bien le bras droit du Diable, dont il venait de déclencher les hordes putrides et malfaisantes avec une morgue pétrifiante de connerie.

Les trois monstres se ruaient vers lui !

S'ils l'atteignaient, ils l'engloutiraient d'une implacable marée, dessécheraient son cerveau d'un claquement de fouet, gloutonneraient sa moelle vitale et traîneraient son âme derrière leurs infâmes sabots comme un trophée barbare.

Il tira, hébété, dans un état second !

Tout le monde tira !

À cet instant précis, le monde ne fut plus qu'un gigantesque phallus éjaculant sa peur du néant entre les cuisses vides de l'univers.

Les chauves-souris couinèrent, les rats plongèrent d'un coup dans les égouts, les blattes se suicidèrent par vagues entières...

Puis le silence...

Le commissaire Pedretti émergea de la poubelle du restaurant japonais dans laquelle il avait plongé.



Fétide, mais vivant ! Empestant le jus de soja fermenté et autre *wasabi* daubé au milieu desquels il avait mariné...

- Un zombie ! hurla un de ses hommes en le voyant s'extraire du putride bouillon.

- Mais non, crétin ! s'énerva le commissaire, c'est moi, Pedretti !

Le *carabiniere* le visa, incertain de ce qu'il voyait, mitraillette pointée sur son ventre.

- Alors, si c'est bien vous, chef, pourquoi vous puez comme ça ?

- *Puttana* ! Mais quel con ! Tu ne vois pas que je sors d'une poubelle ?

Alors qu'il tentait une explication sur sa présence dans la dite poubelle, deux hommes se ruèrent vers lui en beuglant.

- C'est des clébard, patron ! Juste des clébard. Trois énormes dobermans qui ont dû s'échapper d'un jardin. Oh ! Putain, le carnage ! On les a atomisés !

Avant que le commissaire ne puisse proférer le moindre mot, une gigantesque explosion souffla d'un coup toute la partie nord du périmètre.

Une silhouette désarticulée traversa la rue puis plongea dans la poussière.

- Tout le monde à terre ! ordonna Pedretti en s'aplatissant, lui aussi, sur le bitume. Ils sont là ! Tirez ! Tirez !

Un nuage de fumée plus tard :

- Arrêtez !! Stop !!! C'est moi, Fresotti ! J'ai dégoupillé ma grenade sans faire gaffe. C'est moi l'explosion, c'est moi ! Ne tirez plus !!!

La nuit promettait d'être éprouvante.

- Manquait plus que ça ! Le commissaire passa une main gluante sur son visage puis se décida enfin : Allez, on passe à l'assaut ! Pastrami ! Vous choisissez trois hommes et vous couvrez le flanc gauche. Moussaka ! Vous en prenez deux et vous sécurisez la porte de service... Quant à vous Martini, vous venez avec moi ! Allez ! Go, go !

- Euh... chef...

Pedretti bloqua son élan et se retourna, sourcils froncés.

- Quoi encore ?

- Ben... C'est pas que, mais... Vous puez méchant chef ! Et elle va nous sentir à un kilomètre, là...

Le commissaire, qui avait fini par s'habituer à l'odeur puissante du jus de poissons morts, haussa les épaules et rétorqua, glacial.

- Oui, et bien occupez-vous de vos affaires, mon vieux. Parce que ça n'est sûrement pas une cochonnerie chinoise qui m'empêchera de faire mon devoir. Allez, on bouge, on bouge !...

Alors qu'ils avançaient en courant vers la porte d'entrée, une salve de mitraillette mordit l'asphalte.

- Tireur embusqué à gauche, rugit Pedretti en effectuant un roulé boulé.

Une rafale fournie percuta la dite fenêtre qui se ferma instantanément.

Le commando parcourut les quelques mètres qui restaient en rampant. Mieux valait être prudent. Une balle perdue... D'un camp ou d'un autre... Pourquoi tenter le diable ? D'autant plus qu'il ne manquerait pas de les accueillir, sitôt la porte enfoncée !

Alors qu'ils s'apprêtaient à y poser une charge de dynamite, cette dernière, contre toute attente, s'ouvrit...

La silhouette rigide du majordome s'encadra dans le chambranle.

Une lumière aveuglante jaillit de l'extérieur. L'homme cligna des yeux. Déposa sa mitraillette sur le sol. Leva ses deux mains en signe de reddition.

Son visage glabre luisait comme un gros champignon hallucinogène. Des larmes silencieuses coulaient sur ses joues.

- Elle est morte ! Alors... À quoi ça sert, tout ça maintenant, hein ?

Lyon. Hôpital Saint-Joseph/Saint-Luc.

À la suite de sa chute monumentale dans les escaliers, Patrice Bertolla, le sous-directeur de la bibliothèque universitaire de Lyon, se trouvait à présent couché sur une des tables d'opération de l'hôpital Saint-Joseph.

- Tétraplégique... Si on vous opère ? C'est juste pour empêcher un sectionnement complet de la moelle épinière et protéger ce qui peut l'être de vos méninges. Je vous rappelle que des éclats d'os les menacent dangereusement. Au moindre faux mouvement, nous risquons la perforation. C'est un miracle que vous soyez encore en vie. Mieux même, votre tétraplégie vous a sauvé la mise, mon vieux. Un petit quart de tour sur la gauche ? Et c'en était fini de tout !

Le professeur Mitrique, grand spécialiste de la colonne vertébrale, venait d'anéantir tous les espoirs de l'homme.

Alors que l'anesthésiste se préparait à propulser l'archosaurien dans les limbes, la porte s'ouvrit sur Vega. Flanqué du brigadier Maryse Dufflot, il s'engouffra avec autorité dans l'enclave aseptisée.

- Qu'est-ce que...? s'insurgea le chirurgien halluciné. Non, mais, vous vous croyez où ? Vous n'avez pas le droit de pénétrer ici ! Je ne vous permets pas...

- Nous devons interroger cet homme au plus vite ! intima le capitaine. Il présenta sa carte de police accompagnée d'un document tamponné de rouge en précisant : comme vous pourrez le constater ici, nous avons tout pouvoir.

Le carabin se saisit des papiers d'une main énermée.

- Tout pouvoir ? Mitrique visa alors les deux policiers d'un œil inquisiteur. Celui de vie ou de mort aussi, peut-être, non ? Je vous préviens, si ce patient fait le moindre accident, je vous en tiendrai pour personnellement responsable ! Et croyez-moi, conclut-il en quittant son calot, ce n'est pas de l'ordre d'une petite probabilité !

- J'assume... le rassura Vega. Il pointa la porte du doigt et reprit d'un ton pressant. Justement, ne traînons pas. Nous vous ferons signe lorsque l'interrogatoire sera terminé...

- Vous me ferez signe ? Non mais !!! Quelle suffisance ! rugit le professeur Mitrique en écrasant d'un poing rageur le plateau des compresses stériles. Me sortir comme un vulgaire interne de ma salle d'opération ? Ça ne se passera pas comme ça, croyez-moi ! Je vais en référer tout de suite à qui de droit. Nous verrons bien qui détient le pouvoir, ici ! Il déchira alors sa blouse d'isolation pour s'éjecter au pas de charge.

Vega haussa les épaules.

- Ça nous donne un quart d'heure... Ne traînons pas !

Maryse Dufflot se dépêcha d'ouvrir le tube de carton qu'elle tenait à la main. Une carte ancienne en surgit, qu'elle déroula sous les yeux d'un Bertolla effaré.

Ce dernier, oubliant l'épée de Damoclès brandie sur sa tête par le chirurgien, gémit...

- Ma carte... Oh, ma carte... Ma précieuse... Enfin !

- Non... La mienne, mon vieux, le refroidit Vega. À présent, c'est la mienne... Bon... Il semblerait que nous n'ayons pas beaucoup de temps. Aussi, irons-nous droit au but. Donc, si je ne m'abuse, non content de bastonner ce pauvre Dionysos Petra dans les couloirs de la fac, vous l'avez torturé à la tenaille pour en obtenir des informations ? Mais quelle sorte de monstre êtes-vous donc ?

Bertolla souffla.

- Ne dites pas n'importe quoi, mon pauvre ami. Et gardez votre venin pour les vivants. Visez-moi...

- D'abord, je ne suis pas votre ami ; ensuite, votre état ne m'émeut pas le moins du monde.

- Il n'empêche... Vous vous trompez ! Je n'ai pas tué cet étudiant... Oui, je suis l'instigateur de l'agression. Mais pas de sa violence ! Ça a dérapé...

- Dérapé ? Vous aviez quand même bien l'intention de les kidnapper ces deux garçons, non ?

- Oui, mais pas comme ça ! Enfin, je...

- Je quoi ?

Bertolla porta son regard désabusé sur le prompteur cardiaque. Une eau trouble brouillait ses pupilles. Il semblait au bord du gouffre.

- Écoutez... finit-il par lâcher, Je reconnais que je ne suis pas un saint et je suis prêt à assumer les conséquences de mes actes. Mais la séance de torture dont vous me parlez, là ? Je vous répète que ça n'est pas moi. Adressez-vous plutôt à Cléopâtre.

- Mama Nicollo ?

- Je vois qu'on vous a renseigné.

- Elle est morte.

Bertolla s'en étrangla.

- Morte ? La sorcière noire ? Vous en êtes sûr ? Je ne peux le croire.

- Aussi morte qu'un poulet vidé, mon vieux...  
L'universitaire le visa de ses prunelles incrédules.

- Ça ? C'est vous qui le dites...

- Non, c'est le légiste. Bon... Revenons-en à nos moutons. Si vous n'êtes pas le meurtrier sanguinaire que nous imaginions, ce que je veux bien admettre à présent, vous devriez donc être en mesure de nous éclairer sur les points suivants : Primo, qu'est-ce qui rend cette carte si précieuse et pourquoi tout ce petit monde est prêt à tuer pour la récupérer ? Deusio, que veulent dire les multiples disparitions d'étudiants auxquelles nous sommes confrontés ? Tertio, que vient foutre l'assassinat de Miteck au milieu de tout ça ? Et pour finir, où se trouve le capitaine Sora ?

- C'est tout ? Vous ne voudriez pas me verser votre salaire, non plus ?

Le visage de Patrice Bertolla luisait à présent d'une curieuse teinte verdâtre.

- La carte tout d'abord... Il me la faut !

Vega s'empressa d'obéir.

- Tournez-là... Non pas comme ça, s'énerma l'universitaire. Dans l'autre sens ! Oui, oui, c'est bien ça...

Un moment de silence s'ensuivit.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Le problème n'est pas ce qui ne va pas, mais ce que nous ne voyons pas...

- C'est-à-dire ?

- Que ce qu'elle a à délivrer est contenu dans sa trame.

- Dans sa trame ?

- Oui... Dans sa trame. Dans l'épaisseur même du parchemin, quoi ! D'abord, savez-vous ce que représente cette carte ?

- Non... Je vous rappelle que c'est justement la raison pour laquelle nous sommes là.

- C'est le plan du trajet qui conduit à la cachette de plusieurs œuvres secrètes de Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni.

- Pardon ?



- Michel-Ange... La Chapelle Sixtine... Ça vous dit quelque chose ?

- Merci de nous prendre pour des quiches !  
L'homme ferma un instant les yeux. Les rouvrit.

- Bien... Tant mieux. Parce que pour comprendre, il va nous falloir replonger dans le passé.

- Avec brièveté, alors... Beaucoup de brièveté ! le prévint Michel Vega qui craignait de se voir infliger un indigeste cours magistral d'histoire.

- Forcément... lui répondit sèchement la momie. Vous croyez que j'ai le temps de traîner ?  
Il fusilla Vega d'un regard noir, déglutit avec embarras, puis attaqua son récit.

- Je vous la fais courte. Lorsqu'en 1527, Florence se révolte et chasse les Médicis, Michel-Ange, alors artiste à la cour mais fervent républicain, se met au service de l'insurrection. Lorsque les Médicis reprennent la ville, le peintre se retrouve donc en première ligne sur la liste des proscrits. Il lui faut se cacher, sous peine de mort. Son ami, le prieur Giovanni Battista Figiovanni le cache alors dans une des cryptes secrètes de la sacristie neuve de la basilique San Lorenzo, la propre église des Médicis. En proie à un ennui des plus destructeurs, Michel-Ange, privé de son atelier, en décore les murs avec ce qu'il a sous la main. Du charbon de bois, de la craie naturelle...

- Mais, rétorqua Vega qui possédait quand même un minimum de culture générale. Cette cachette n'est plus un secret pour personne ! Il me semble même qu'elle fait l'objet de visites, non ? Et puis, je ne vois vraiment pas où vous voulez en venir, mon vieux...

- Oui... Celle que nous connaissons tous. Mais, ce n'est pas de celle-ci dont il s'agit... Non... Moi, c'est de la deuxième cache dont je vous parle !

- La deuxième cache ?

- Oui ! La deuxième cache... ! Cela ne vous paraît pas étonnant que personne n'ait rien trouvé d'autre que de vagues dessins noirâtres tracés sur des murs ? Le prieur Giovanni Battista Figiovanni n'aurait donc pas réussi à faire passer à Michel-Ange la moindre toile ? Les moindres couleurs ? Alors que nous savons tous que les moines passaient leurs journées à recopier des manuscrits richement enluminés.

Michel Vega, qui ne s'était jamais penché sur la question, approuva.

- Écoutez, pourquoi pas... Mais je ne vois pas en quoi cette histoire...

- Laissez-moi y venir ! Au lieu de m'interrompre tout le temps.

- Mais...

- Taisez-vous !

Bertolla articulait à présent avec plus de difficulté. Parfois même, il lui fallait quelques secondes pour reprendre son souffle.

- Oui, s'en mêla Maryse Dufflot qui craignait qu'ils ne puissent finir l'interrogatoire, c'est mieux de se taire, Michel.

Vega lui lança un regard noir.

Bertolla, reprit d'une voix ténue.

- L'incarcération volontaire de Michel-Ange ne dura finalement que quelques semaines. En effet, comme les Médicis ne pouvaient pas se priver du plus grand artiste de la Cour, le pape Clément VII finit par le gracier.

Malheureusement, la veille, alors que Michel-Ange rasait les murs de la ville pour rejoindre son amant, Gian Giacomo Caprotti, son atelier improvisé fut visité et volé. Huit œuvres originales disparurent.

- Passionnant... Vraiment... s'émerveillait à présent le capitaine. Si j'ai bien compris, la carte que nous possédons, conduirait donc directement à ce trésor pictural.

- Tout juste. Regardez, là... Il tenta d'imprimer un mouvement de torsion avec son nez. En vain ! Vous voyez cette inscription qui se confond avec le grain du papier ?

Vega sortit une paire de lunettes de sa poche intérieure et se pencha plus en avant sur le document. Une mince ligne en écriture gothique apparut. Il retira ses bésicles puis visa l'universitaire d'un air effaré.

- Bon Dieu ! Les visages des capucins sont entièrement composés de lettres. Mais c'est si petit... Il faudrait une loupe.

- Regardez encore... lui souffla l'archosaurien.

Vega replongea dans la carte.

- Je n'y comprends rien, c'est du latin ! Ah, si ! Santino Barberra... Juste en dessous, là...

L'universitaire acquiesça...

- Oui... c'est le nom de l'homme qui a volé, puis entreposé les œuvres dans cette fameuse deuxième cache secrète.

- Celle où nous conduit le plan, alors ?

- Exact. Santino Barberra était une sorte de scribe chargé de la reproduction des cartes officielles. Ce fut donc, pour lui, un jeu d'enfant que de réaliser ce plan. Pourquoi en avait-il besoin ? Travaillait-il pour quelqu'un ? Nous ne le saurons jamais. Mais ce que

nous savons par contre, c'est qu'une semaine à peine après la libération de Michel-Ange, il mourait de la peste.

- De la peste ! Grand Dieu... Et, cette carte du coup... Qui l'a récupérée ?

- Personne ne le sait. Elle réapparaît au début du siècle dernier dans la vente privée d'un riche collectionneur. Un mystérieux acheteur met la main dessus et elle disparaît de nouveau. Mais toujours pas trace des œuvres fugitives de Michel-Ange. L'homme connaissait-il leur existence ? Avait-il acheté la carte en pleine connaissance de cause ou simplement parce qu'elle représentait un document original de la période des Médicis ? Nul ne le sait... Je vous rappelle qu'il s'agit ici d'une carte codée. Seuls les doigts d'or des capucins, cachés sous plusieurs couches de repeints et de vernis pouvaient permettre de l'identifier. Il aura fallu plusieurs siècles pour que la première couche de peinture s'effrite et que l'or ressorte enfin.

- Les doigts d'or des capucins ?

- Oui, ceux de la légende ! Qui dit qu'une carte, dont ces capucins marqueraient les quatre coins, conduirait au fameux trésor dont je viens de vous parler. Ensuite ? Il aura fallu autant de temps pour que les mémoires de Santino Barberra, qui tenait un journal régulier de ses activités, apparaissent sur le marché noir et tombent dans mes mains éclairées.

- Mais, si c'était aussi secret que ça, s'enquit Vega dubitatif, comment la Mama Nicollo pouvait-elle être au courant de l'existence de cette carte ?

- Quelques capacités prémonitoires hors norme sans doute... Ne dit-on pas de cette garce noire qu'elle était la maîtresse du Diable ? Le regard de l'universitaire

s'alluma d'une fierté nouvelle. Mais toute diablesse qu'elle était, je lui ai damé le pion. Et maintenant...

Il ne termina pas sa phrase. Une larme de frustration courut sur sa joue desséchée.

Vega tourna la carte dans tous les sens pour essayer d'en retirer la quintessence.

- Ne vous excitez pas, lui conseilla sèchement l'universitaire. Vous n'en tirerez rien comme ça.

- Et pourquoi donc ?

- Parce que rien n'est apparent. Je vous l'ai déjà dit ! Vous êtes bouché, ou quoi ? Tout se trouve en filigrane.

- Ah oui, en filigrane... Deux grosses rides creusèrent le front de Vega. Mais alors, maintenant ? Comment faire, là ?

- Et bien, confiez donc cette carte à vos scientifiques ! Ils trouveront eux... Faut tout vous dire à vous !

Lyon. Aéroport Saint-Exupéry.

Le vent du sud fatiguait la plaine de ses bourrasques lancinantes. Pour autant la chaleur ne céda pas d'un pouce. Les bâtiments de l'aéroport fumaient sous les assauts du soleil. On étouffait !

Vega, dont l'avion venait d'atterrir, se dirigeait, en bras de chemise, vers le terminal D.

L'affaire semblait enfin en passe d'être résolue.

Pourtant, si les révélations de Bertolla avaient éclairci un ciel des plus sombres, une somme d'éventualités déstabilisantes persistait encore.

Mais n'était-ce pas la loi de toute chose en ce bas monde que d'être soumise à l'incertitude ?

Et qui pouvait prétendre détenir la vérité, là où le prisme de chacun prévalait sur la réalité ? Et la réalité, elle-même n'était-elle pas... ?

À force de se presser le citron, le capitaine succombait au vertige.

La plus importante de ces dites incertitudes, aux yeux de Vega, était à présent celle-ci : Qu'était-il donc advenu de Camille ?

Il devait partir pour Florence. Tout de suite. Y rencontrer le commissaire. Se faire raconter de vive voix toute l'affaire. Comprendre pourquoi la police italienne ne

retrouvait pas la jeune femme. Comme Mathieu, Damien ou encore Tiläï...

Peut-être ne rencontrerait-il que la simplicité de la mort ? Froide, dure, affûtée de son intransigeante normalité ? Peut-être...

Cette fois-ci, il s'engageait dans un territoire étranger où il n'y aurait pas de Tata Martine pour retrouver Camille, comme ça avait été le cas à Saint-Glakis l'hiver précédent<sup>14</sup>.

Il serait seul...

Pourtant, l'espoir le taraudait.

Tant qu'une fatale issue ne lui serait pas prouvée, il ne lâcherait pas le morceau !

Montbrison non plus par ailleurs, qui lui avait donné tout pouvoir pour retrouver son irascible coéquipière.

Mais avant toute chose, il devait récupérer Georges qui finirait en saucisses italiennes si personne ne se dévouait pour s'en occuper !

En effet, Erick Pedretti craquait.

Depuis qu'il l'avait recueilli, le chien n'avait cessé d'aboyer, grattant furieusement sa porte, regard désespérément fixé sur le verrou.

Comble de tout, le bestiau avait même fini par boudier les croquettes « pur bœuf » peau du cul que l'Italien s'était procurées pour le retaper.

---

14

En désespoir de cause, ce dernier lui avait coupé une jolie tranche de mortadelle en petits morceaux. Sur lesquels Georges avait pissé avec mépris !

C'en était trop ! Le commissaire avait alors attrapé l'animal par la peau du cou pour lui expliquer la chronologie des pouvoirs de la maison. Qu'il soit estropié ne lui donnait pas tous les droits, quand même !

La féroce mâchoire du velu avait de nouveau claqué. Exorbité de contrariété, Pedretti avait reposé le bestiau, torse ceint d'un grand pansement blanc, dans son panier.

S'il ne prenait pas tout de suite une décision drastique, cette cohabitation forcée avec la gente canine finirait mal ! C'est pourquoi, il avait aussitôt appelé le commissaire Montbrison.

Ce chien, avait-il expliqué au fonctionnaire français, ressemblait bien trop à sa maîtresse, prompt à l'assaut et en guerre constante contre tout. Il ne le supporterait pas une journée de plus !

Pourtant, si au lieu d'en déduire précipitamment que le chien était agressif, Pedretti s'était posé les bonnes questions sur la maladresse chronique du bestiau, les choses auraient sûrement évolué différemment.

Georges, qui ne ratait aucun lézard sur un muret escarpé, aurait manqué par deux fois, involontairement, sa grosse main de paysan toscan ?

Un peu d'attention, un soupçon d'intuition, auraient conduit l'homme à d'autres interprétations.

Pour cela, il eut juste fallu que ce sexagénaire rigide admette la possible intelligence des races inférieures.

Déjà, qu'il imaginait - comme tout bon Italien - que les femmes tiraient la leur de leur paire de seins !

Il lui restait du chemin à faire...



Florence. Via del Anguillara. Appartement de Erick Pedretti.

Le voyage avait été épouvantable... La climatisation de l'avion étant en panne, Vega avait subi une douche écossaise des plus éprouvantes. Après avoir manqué de se trouver transformé en glaçon dans la stratosphère, il transpirait à présent comme un bœuf. Et puait !

Il pressa la sonnette.

À peine la porte s'ouvrit-elle qu'une boule de poil bondit directement dans ses bras.

Quelques gouzi gouzi plus tard, enfin rassuré sur son sort, Georges sauta à terre et se mit à tournoyer furieusement sur lui-même.

Il descendit les escaliers en aboyant. Puis, comme personne ne semblait comprendre le message subliminal de sa danse de sioux, il agrippa sans précaution le pantalon de Vega. Le tira vers lui. Aboya encore. Redescendit les marches en trombe pour finir par défoncer un parterre de fleurs de ses deux pattes arrière rageuses. Pedretti le désigna d'une main désabusée.

- Non, mais... Voilà, quoi...

Le chien renquilla les huit marches à la vitesse de l'éclair et, cette fois-ci, déchiqueta la deuxième jambe du sublime pantalon taupe de l'inspecteur.

- Ce chien veut me dire quelque chose !

- Veut vous... ???

Ou le Français avait pris un sérieux coup de chaleur, ou bien la disparition de sa coéquipière l'avait plus sûrement déboussolé qu'un retournement de champs magnétiques.

- Oui, me dire quelque chose ! confirma le capitaine. Vous croyez quoi ? Cet animal n'est pas une chaise, mon vieux. Il a un cerveau, comme vous et moi.

Il se pencha alors sur le velu qui frétillait à présent sa queue en mode mixeur. Tenta :

- Oui... Dis-moi, Georges. Où est-elle ?

Le chien démarra en trombe. S'engouffra sur le trottoir.

- On y va ! tonna Vega en filant à ses trousses.

Pedretti, bras ballants, trônait comme un ficus en haut des escaliers.

- On y... ? Mais où ?

- Ben, chercher Camille, pardi !

- Cherch... ????

Les certitudes cartésiennes qui avaient construit le flic italien depuis sa naissance l'immobilisèrent sur le peron.

Mais au fond, qu'avait-il à perdre à admettre cette ésotérique possibilité ?

Quatre disparitions non élucidées ! Et pour finir ? Les seules personnes susceptibles d'apporter quelques lumières à l'enquête – Carla et Tristan Nicollo - gisaient, réduites à l'état de steaks glacés, sur les tables en inox de la morgue.

Il lui fallait avancer...

Le dos du capitaine Vega disparaissait déjà à l'angle de la rue lorsque le commissaire se décida enfin à lui emboîter le train.

Les trois fusées traversèrent le Costa San Erick d'une seule traite.

Alors que Georges évitait de justesse une Fiat Panda d'un coup de reins, Vega s'étala sur une plaque d'huile. Il se releva, mâchoires volontaires, sans un seul regret pour le torchon que représentait à présent son pantalon Armani chéri, puis s'engouffra dans la Via Dello Sprone au moment même où Georges en tournait l'angle opposé.

Après dix minutes d'une course frénétique, l'animal s'immobilisa devant l'entrée d'une grande bâtisse en grattant le sol, grognant et secouant la tête.

Quelques secondes plus tard, il redémarrait comme un obus pour se planter devant un vantail fermé.

Le chien transpirait d'une sueur fiévreuse... Une grande tâche rouge s'agrandissait à présent sur le pansement qui ceignait son épaule. Sa plaie venait de se rouvrir.

Il aboya... Encore et encore...

Lorsque Vega sortit son 38, la rue se vida miraculeusement.

- C'est là, affirma-t-il en visant le battant d'une main énervée.

Pedretti, qui tremblait comme un vieux caribou, peau tendue sur les arêtes aiguës de son ossature faciale, essuya son front d'une main harassée.

- Quoi, qu'est-ce qui est là ?

- Camille. Elle est là...

Le commissaire se demandait à présent quelle aberration avait bien pu le conduire à risquer une apoplexie en suivant cet allumé de Français et son chien mutant.

- Non mais vous déraisonnez, mon vieux. J'ai bien peur que votre coéquipière ne soit tout simplement... Il ne finit pas sa phrase et visa Georges d'un doigt désabusé. Quant aux élucubrations de votre bestiau, là...

- Ça suffit ! lui intima Vega, agacé. Vous m'épuisez à la fin avec votre psychorigidité !

- Psychorigide, moi ? s'étrangla Pedretti, vexé. Sûrement pas. C'est vous qui...

- Qui quoi ? Écoutez, ce que vous pensez de ce chien ou de moi-même ne m'intéresse pas. Mettez-vous au goût du jour, mon vieux ! On sait depuis belle lurette que les clebs sont télépathes. Y a même des traités complets là-dessus. Alors maintenant, l'alternative est des plus simples : vous en êtes ou pas ? Si oui ? On y va ! Si non ? J'y vais tout seul. Décidez-vous ! On n'a pas les calendes grecques devant nous, là...

Le commissaire réfléchit quelques secondes. Après tout, que risquait-il à tenter l'expérience jusqu'au bout ?

Il abdiqua.

- Bon... On y va... Mais je vous préviens, nous serons seuls ! Parce que...

Pour être honnête, il ne se voyait pas expliquer à ses collègues qu'un chien... Et que... Enfin, bref... Déjà que depuis l'assaut de la maison Nicollo, ses hommes l'appelaient Wasabi derrière son dos...

Ils s'engouffrèrent dans le bâtiment dont la porte était opportunément entrouverte sur une cour intérieure.

Une frondaison de jasmin caressa le front du capitaine, auquel son mètre quatre-vingt-cinq donnait une certaine hauteur sur les choses de la vie.

Soudain, un homme très mince, roux, visage épaté, émergea des escaliers qui leur faisaient face.

Une grande cicatrice barrait sa joue de l'œil au menton. Une chemise en coton blanc flottait sur son torse. Deux cuisses noueuses dépassaient de son short à carreaux

rouge et bleu. Une grosse paire de chaussures de chantier terminaient bizarrement sa tenue.

Georges reconnut instantanément son bourreau.

Il attaqua.

- *Puttana* ! Mais d'où tu sors, toi ! rugit l'homme en projetant ses deux mains devant lui.

Alors qu'il s'apprêtait à shooter dans les tendres entrailles du velu, le chien effectua une vrille de côté et lui planta ses crocs dans la cuisse. Un meuglement de veau retentit.

Non, l'animal n'était pas maladroit. Il n'avait pas non plus perdu la mémoire. Avait bien enregistré la trajectoire de sa chaussure cloutée.

Vega hurla :

- Police ! Rendez-vous !

Alors que le rouquin tentait de s'enfuir - Georges greffé aux adducteurs - Pedretti le biseauta d'un solide croc-en-jambe et lui saisit fermement l'épaule.

Ils basculèrent tous deux sur le côté dans un violent roulé boulé. La tête du commissaire cogna malencontreusement sur une des statues en marbre décorant le patio. Sonné, il relâcha son étreinte.

Le tueur en profita pour s'extraire de ses bras puissants et s'engouffrer dans la descente d'escalier, en direction de la cave.

Le temps que les deux policiers recouvrent leurs esprits, il avait déjà traversé le premier sas et refermé la porte à clef derrière lui... Des tâches de sang crépissaient la montée.

Si Georges, courageux mais pas téméraire, avait fini par lâcher le morceau, ses impressionnantes dents cisailées avaient empli leur office. L'homme, couinant

comme un goret, s'enfonçait à présent dans les entrailles du bâtiment en traînant péniblement sa jambe déchiquetée derrière lui.

Sur le palier, campé sur ses quatre pattes trapues, le chien, devoir accompli, aboyait féroce.

- Allez, on y va ! rugit Pedretti.

- Facile à dire... rétorqua Vega en se bagarrant avec la porte.

L'Italien se saisit d'un clou rouillé qui traînait sur le sol puis poussa l'inspecteur d'un geste excédé.

- Laissez-moi donc faire...

Il introduisit alors la pointe dans la serrure récalcitrante. Le loquet glissa doucement.

- Et voilà !

- Dites donc, devriez fonder un club de monte-en-l'air avec Sora, vous, fit observer Vega, impressionné. Parce que question crochetage ? Vous en imposez !

Les deux hommes dévalèrent les escaliers.

Georges fonça directement vers le fond du deuxième sous-sol. Pénétra dans la dernière cave. Un meuble déplacé offrait un noir tunnel et son angoissante perspective. Le chien s'y engouffra sans aucune hésitation.

Pedretti, enclencha la torche de son portable, puis s'élança dans le sombre boyau à la suite du bestiau.

Quelques encablures plus loin, l'animal débouchait dans une pièce d'où émanait une forte odeur d'urine.

Une paillasse dans un coin. Un broc d'eau. Une serviette de toilette sale et mouillée.

Personne.

Vega visa le tissu humide.

- Mince ! Décidément, ce chien n'a pas fini de m'étonner...

Alors que le commissaire, vaincu par la démonstration, acquiesçait silencieusement du menton, Georges se propulsa hors de la salle. Effectua un angle serré sur la gauche, puis bloqua net quelques mètres plus loin. Gratta furieusement le sol.

Pedretti, qui l'avait suivi dans son élan, approcha le faisceau de son téléphone.

Une petite trappe, encastrée dans le rocher, irisait d'espoir le faible halo.

- Couvrez-moi, intima-t-il à Vega. J'y vais !

- Non... Il n'en est pas question ! rétorqua le capitaine. J'ai une arme ! Alors... C'est à moi d'y aller. Et puis, vous êtes sous ma responsabilité là, et je ne veux pas risquer de...

Avant qu'il n'ait pu finir sa phrase, Pedretti, qui avait ouvert la trappe, lui piquait le 38 qui pendait au bout de sa main, et se faufilait souplement dans l'ouverture.

- Si quelqu'un d'autre que moi sortait d'ici, estourbissez-le !

Et il disparut dans les entrailles de la terre, velu sur les talons.

Vega tapa du pied.

- Putain d'Italien...

Quelques secondes plus tard, des aboiements furieux et des cris retentirent. Le capitaine se jeta dans l'ouverture, pieds en avant.

Atterrit lourdement sur le coccyx.

Avant qu'il ne puisse faire le moindre geste, une serre d'acier empoignait son cou. Alors qu'il tentait de décrocher l'agresseur collé à ses omoplates, des dents puissantes déchirèrent son épaule droite.

Il hurla de douleur !

Son assaillant cherchait à présent à atteindre un point précis sur sa carotide, dans le dessein de lui provoquer une ischémie cérébrale.

Vega se laissa tomber à la renverse. L'attaquant s'enroula doucement autour de son torse pour amortir le choc.

Alors que le capitaine tentait désespérément de se débêtrer des jambes tentaculaires qui l'enserraient, les cinq doigts continuaient à progresser sur son cou, se rapprochant du point fatal.

Georges aboyait comme un fou.

Mais enfin ? Que foutait donc ce maudit chien ? Qu'attendait-il pour l'aider ? S'était-il trompé sur le courage du bestiau ?

il tenta :

- Attaque ! Mais, attaque donc !

L'étreinte mortelle se desserra instantanément.

- Michel ? Mais que... Merde alors !

Le policier se releva d'une traite.

- Nom de Dieu, Camille ! C'est toi ? Il plongea la main dans sa veste à la recherche de son smartphone. Enclencha la fonction torche.

La jeune femme apparut dans le faisceau.

Les yeux exorbités, canines luisantes d'un épais jus rouge, elle ressemblait présentement à la femme de Dracula.

- Oh là, là ! gémit-elle en se précipitant sur son coéquipier d'une main soudain redevenue tendre et compatissante.

- Ne me touche pas ! l'adjura vertement ce dernier. Il effleura précautionneusement son épaule meurtrie, en retira ses cinq doigts pleins de sang. Non, mais, ça ne va pas, non ? Ça fait un mal de chien...



- Oh, Mon Dieu... Je suis désolée... Je croyais que c'était...

- Et Pedretti ? le coupa ce dernier sans lui laisser le temps de s'expliquer. Qu'est-ce que tu en as fait de Pedretti ?

Une infinie stupeur s'inscrit sur le visage de la jeune femme.

- Pedretti ?

- Ben, oui... Le commissaire. Il était juste devant moi, là... C'est lui qui...

Camille porta, cette fois ci, la dite main à ses lèvres.

- Le commissaire ? souffla-elle horrifiée.

Elle se précipita sur les formes immobiles qui gisaient sur le sol. Retourna la première.

Le visage du rouquin miroitait d'une lueur malsaine dans le faisceau. Deux filets rouges s'échappaient de ses narines. Il ne respirait plus.

Elle se jeta alors sur la deuxième.

- Erick !

Les orbites caves du commissaire brillaient d'une transpiration grise. Ses lèvres avaient viré au bleu et son visage semblait composé d'un agglomérat de cendres.

- Mon Dieu ! Mais qu'ai-je fait ? bégaya Camille. Qu'ai-je fait ?

Georges se mit alors à hurler à la mort...

Florence. Commissariat de la Via Zara.

Vega, portable à l'oreille, hallucinait.

- Pardon ? Mais de quoi vous me parlez là ? Je ne comprends rien à ce que vous me racontez...

- Pas étonnant... répliqua Dupont one, le scientifique, en train de se faire couler un *expresso* dans son labo lyonnais. Tout est si... Incroyable. Écoutez, je préfère vous expliquer ça ici. Le microscope a tout enregistré. Aussi... Je vous laisserai constater par vous-même.

- Mais, constater quoi, Bon Dieu ? Vous en faites bien des mystères ! C'est donc si compliqué de me faire votre rapport par téléphone ?

- Compliqué ? ricana Dupont. Oh, je ne dirais pas ça, mais... Spécial, ça oui... Et...

Vega le stoppa.

- Écoutez mon vieux, là je suis à Florence, et mon épaule me fait terriblement souffrir. J'ai besoin de repos, vous comprenez ? Alors...

L'homme le coupa.

- Mais pas de problème ! Prenez donc tout votre temps. On n'est pas aux pièces, savez ! Maintenant, au point où on en est... Une journée de plus ou de moins... Pour ce que ça changera à l'affaire...

- Mais vous ne pouvez vraiment pas...

- Non ! Pas au téléphone. C'est sans appel. N'insistez pas.

L'homme était décidément par trop sibyllin. La curiosité l'emportant, Vega fini par capituler.

- Bon, j'arrive. Mais je ne serai pas à Lyon avant ce soir. Aussi...

- Aucune importance. Je vous attendrai au labo... Je ne bougerai pas de la soirée.

Et il raccrocha.

Épuisé, il boucla sa valise, paya l'hôtel et sauta dans un taxi.

- À l'aéroport, *pronto*...

Lorsqu'il atterrit à Lyon Saint-Exupéry, une volée de journalistes l'attendait, pressés devant la sortie des voyageurs.

Avant que qui que ce soit ne puisse poser la moindre question, Montbrison, surgi en amont, l'attrapa par le bras et l'engouffra dans une voiture noire banalisée.

Armés de leurs micros, les vautours se jetèrent sur la portière.

C'est ce moment-là que choisit le commissaire pour passer une main apaisante par la fenêtre.

- Conférence de presse demain matin, les informait-il. Maintenant, laissez-nous faire notre travail et lâchez-nous.

Une jeune femme blonde, très énervée, l'agrippa.

- Mais, c'est de la rétention d'information, ça ! Le public a le droit de...

- Le public a tous les droits, Madame, Je vous le concède, lui répondit Montbrison irrité. Mais si vous ne me lâchez pas tout de suite, je m'en vais vous poursuivre pour coups et blessures, moi. Bon Dieu ! Vous

me faites un mal de chien, là, avec vos griffes manucurées.

- Ouf ! On l'a échappé belle... constata-t-il lorsque la berline put enfin démarrer sans écraser personne. J'ai failli arriver en retard avec tous ces embouteillages !

- Écoutez, je...

- Non... plus tard. Récupérez, mon vieux. Vous avez une mine épouvantable. Dormez un peu... On parlera plus tard.

Vega, soulagé, posa sa tête sur le bord de la fenêtre. Le soleil, qui l'éblouissait par intermittence, découpait le paysage en tranches napolitaines. Des étoiles de pollen tourbillonnaient dans l'atmosphère polarisée.

Il s'assoupit.

Une demi-heure plus tard, la voiture se gara devant le laboratoire d'analyses. Les deux hommes s'en extirpèrent.

Au moment même où ils débouchaient d'un pas décidé dans le couloir du 2<sup>ème</sup> étage, les Dupont surgissaient de la salle de repos, un plateau de café dans les mains. Une petite fiole de cognac sortait de la poche droite de la blouse d'un des scientifiques.

- Je ne pense pas vous apprendre que l'alcool est interdit ici, non ? lui fit remarquer Montbrison en visant la mignonette d'un doigt accusateur.

- Attendez de voir ce que vous allez voir, commissaire ! ricana l'homme. Pas sûr que vous crachiez dessus.

- Vous en faites bien des mystères, mon ami. Finirez-vous donc par nous dire de quoi il retourne ? Vous ne pouviez pas tout simplement nous envoyer un rapport par mail au lieu de nous imposer toutes ces simagrées ?

- Un rapport ? hallucina Dupont bis. Je vous laisserai le rédiger alors ! Parce que là, moi...

- Bon, les pressa Vega qui se sentait monter une puissante migraine. Qu'on en finisse.

Ils pénétrèrent dans la salle de projection.

Un grand écran occupait toute une partie du mur.

- Pour les détails, comprenez, précisa Dupont one, en appuyant sur un des boutons de la télécommande.

La carte aux capucins d'or apparut alors en grand format.

- Tout d'abord, expliqua le scientifique, nous avons pensé que, s'il y avait quelque chose en filigrane, une exposition à une lumière forte nous délivrerait quelques indications en transparence. Mais, devant l'absence manifeste de quoi que ce soit, nous avons poussé plus en avant.

Des fibres qui ressemblaient à de grosses larves poilues apparurent sur l'écran.

- Comme vous pourrez le constater. Simple papier...

Montbrison, exaspéré, le pressa.

- Au fait, mon vieux... Au fait ! On ne va pas y passer la nuit !

Dupont one, qui n'entendait pas se faire dicter le rythme de son exposé par qui que ce soit, s'enfila une pastille à la menthe. Qu'il mâchouilla consciencieusement, avant de reprendre tranquillement le cours de ses explications sous le regard noir du commissaire.

- Bon... Donc, comme nous venons de vous le dire, nous avons commencé par soumettre le document à un puissant éclairage UV. Mais ça n'a rien donné. Nous avons ensuite pensé qu'il pouvait s'agir d'une écriture sympathique au jus de citron et nous avons testé la carte

à la chaleur. Combustion, oxydoréduction, cinétique chimique, énergie d'activation... Enfin bref...

- Faites nous grâce de votre cours de chimie, mon ami, l'interrompit Montbrison. Donc ?

- Toujours rien ! Nous nous sommes ensuite posé la question d'une possible écriture en ferrocyanure, comme il était d'usage de le faire à l'époque des Médecis et avons soumis une autre partie de la carte à un concentré de  $\text{Fe}^{3+}$ ... Encore rien... Un test au carbone s'est également révélé négatif. Nous avons alors pensé à une solution de nitrate, chauffé une tige de verre puis touché le papier à l'aide de cette dernière. Et là ? Bingo !

- Bingo ?

- Bingo !

- Oui, et bien bingo, quoi ?

- Ben bingo, ça...

Dupont one appuya sur une des touches de son ordinateur. La carte apparut de nouveau sur l'écran géant.

Au moment même où la pipette en verre chauffée touchait le papier, une fluorescence se mit à courir sur la carte.

Deux yeux jaunes bordés de rouge s'y dessinèrent alors, fouillant chacun des hommes d'un regard diabolique.

Les policiers firent un bond en arrière.

Montbrison couina.

- Nom de Dieu ! Mais, c'est quoi, ça ?

Tout le monde se tut... Les Dupont, tels Ponce Pilate, s'en lavèrent simplement les mains en haussant les épaules.

Pour être honnête et dédouaner les deux scientifiques de leur incapacité à dénouer cette énigme, mis à part

Camille, personne n'aurait été en mesure de lui donner une réponse plausible !

En effet ; elle seule avait affronté le regard hypnotique de la Mama Nicollo. Et aussi incroyable que cela puisse paraître, c'était bien de ces deux yeux là qu'il s'agissait présentement !

Comme la jeune femme se trouvait en Italie, au chevet d'Erick Pedretti -qui, immobilisé dans une coquille de polyuréthane, consolidait douloureusement les vertèbres qu'elle lui avait pulvérisées- Montbrison ne saurait le fin mot de l'histoire qu'après lui avoir emailé le dit film.

A l'instant, il ne restait plus qu'un petit tas de cendre ridicule sur l'écran. Et quatre hommes au regard halluciné.

- Euh, voilà, résumèrent les Dupont sobrement en tendant une éprouvette remplie de scories au commissaire.

Montbrison, jointures des doigts blanchies par la tension, regarda la poussière noire avec effarement.

- Mais on est où, là ?

Les scientifiques levèrent les épaules dans un geste d'impuissance.

- *Errare humanum est, perseverare diabolicum !*  
Bon, pour le rapport, on vous laisse vous débrouiller, hein... Parce que nous... Il nous faut bien l'avouer, on est dépassé !

- Euh...gémit à ce moment-là Vega, très éprouvé, deux yeux marqués d'un grand cerne noir. Pourriez pas me filer un peu de votre truc, là, dans la fiole ? Il montra du doigt la poche du scientifique. Parce que moi aussi, à ce rythme-là...

Lyon. Commissariat du 7<sup>ème</sup> arrondissement.

- Coton, le rapport, coton...

Le commissaire se grattait la tête d'une main nerveuse... Son stress avait encore grimpé d'un cran sur l'échelle exponentielle de ses malheurs. Il naviguait à présent bien au-delà des cumulonimbus et des cirrostratus givrés, prévus pour assombrir la vie ordinaire des humains.

Vega se tenait face à lui.

Pour être honnête, la séance du laboratoire avait fortement ébranlé toute une série de certitudes qui l'avait tenu droit dans ses bottes jusqu'à ce jour.

Pour la première fois depuis des années, il se rongait frénétiquement l'auriculaire droit.

Lui non plus ne savait pas vraiment comment mettre un point final à cette ésotérique enquête médiévalo-universitaire.

Il se contentait donc de se taire.

Devant le silence de son subordonné, le commissaire soupira.

- Écoutez, mon vieux... Ce rapport, il faut le rédiger. Et pour cela j'ai besoin de vous. Alors prenez position, que Diable !

- Que Diable ? releva Vega, une lueur d'effroi dans le regard.



- Que Diable, ou Queue du Diable ou Diable de tout ça... Vous n'allez quand même pas tourner de l'œil à chaque fois que je cite son nom ?

- Justement, en parlant d'œil, souffla le capitaine, j'ai l'impression de voir ce regard partout ! Et...

- Arrêtez ça... le coupa Montbrison excédé. Cessez vos enfantillages ! Il y bien a longtemps que le Diable n'a plus besoin de ce genre de manifestation pour exercer son office dans ce pauvre monde.

Le Diable ? Le commissaire connaissait.

Il l'avait croisé, six ans auparavant, sur une terrasse des bords du Rhône. Ce dernier lui était apparu comme une illumination, paré d'une grande chevelure brune érotique, d'une beauté à damner un saint et d'un tempérament latin bien trempé.

Prénom ? Marion !

Petit joueur Lucifer, à côté de sa presque ex-femme qui passait ses jours et ses nuits à lui pourrir la vie ! Réclamait la moitié de ses biens. Entendait bien lui faire mordre la poussière et le transformer en serpillière inutilisable. Alors le Diable...

- Bon, reprit-il, chassant l'image et visant son subordonné. Reprenez-vous et soyons concis, je vous prie. Donc, une chasse au trésor qui tourne mal. J'adhère. Mais cela ne m'éclaire pas sur : primo, comment la Mama Nicollo a eu vent de cette affaire et son rôle là-dedans ? Deusio, les intentions du kidnappeur italien que Camille a envoyé compter les pâquerettes en enfer, tertio, ce que sont devenus Mathieu et Damien, les deux étudiants disparus, quarto, ce que vient foutre l'assassinat de Miteck au milieu de tout ce merdier. Éclairez-moi !

- Commençons par Miteck si vous le voulez-bien, proposa le capitaine Vega. Ou peut-être devrais-je dire Mireille ? Papa de substitution et confident de Tilaï Buisson, l'étudiante kidnappée. Tilaï qui, pour rappel, au sortir des bras mous de Tim, le propriétaire de la carte, se jette directement dans ceux, vénéreux, de Tristan, défunt fils de la reine de la Camorra florentine. Bon, à partir de ça, on peut quand même tirer quelques parallèles, tisser des liens... Tim, Tilaï, Tristan, Mama Nicollo. Et au milieu de tout ? Miteck ! Auquel on aura certainement cherché à faire cracher des informations sur l'affaire. Mais ça, nous ne le saurons jamais avec certitude. Quant à la sauvagerie de l'assassinat ? Elle n'est finalement pas pire que celle qu'a subie ce pauvre Dionysos, retrouvé en train de baratter dans le Rhône. Alors, comme critère...

- Effectivement. J'en conviens... Bon... Donc et si je comprends bien votre raisonnement, Tilaï Buisson serait le maillon fort de cette histoire. Mais alors, où donc est passé son interrogatoire ? Il se pencha sur le gros dossier qui trônait sur son bureau, le feuilleta d'un doigt agacé. Parce que, sauf erreur, je ne vois rien ici qui...

- Oh, vous ne trouverez rien. Nous n'avons tout simplement pas pu...

Montbrison releva la tête et le coupa, ahuri.

- Pas pu quoi ? Mais Grand Dieu ! Et pourquoi donc ?

- Parce qu'elle est hospitalisée au Vinatier et que les médecins refusent qu'elle soit interrogée pour l'instant. Ils parlent d'une catalepsie avancée et craignent que son état ne se détériore encore plus si on la bouscule.

- Mais, il fallait m'en parler... J'aurais fait le forcing !

- Le forcing ? Mon Dieu... Si vous la voyiez... Elle passe ses journées dans sa chambre, regard fixe, sans proférer le moindre mot. Refuse toute nourriture, ne se lève plus... Aussi transparente qu'un fantôme.

Montbrison frota sa lèvre inférieure d'une main contrariée.

- Bon, admettons... Laissons donc cette pauvre chose de côté et briefez-moi sur le rouquin.

Le capitaine replongea son nez dans ses notes.

- Alors... Le rouquin... Il s'agit d'un tueur à gage, exécuter des basses œuvres de la famille Nicollo, recherché par Europol : Aldo Fallaci. Scénario présumé : il kidnappe Tilai. La plonge dans une profonde léthargie à l'aide de psychotropes. Les examens médicaux pratiqués sur la pauvre fille prouvent, de plus, qu'elle aurait été violée à plusieurs reprises. Pourtant, et malgré tout ça, je ne crois pas que les motivations de l'homme aient été uniquement d'ordre sexuel...

- Et pourquoi donc ?

- Parce que trop de coïncidences tuent, commissaire. Tilai harcèle Tristan, multiplie les crises de jalousie, menace de tout raconter. Et donc ? Devient gênante. De là à imaginer que le jeune homme fasse appel au fameux Aldo Fallaci pour s'en débarrasser ? Il n'y a qu'un pas à franchir. Mais ce dernier, face à un si joli morceau, n'aura pas résisté au plaisir de s'amuser un peu avant de l'éliminer pour de bon.

- Crédible.

- Par contre, ce que cet Aldo ne pouvait pas prévoir, c'était l'intrusion du capitaine Sora dans son antre... Qui aurait pu l'imaginer, d'ailleurs ? Ça ne vous épate

pas, vous, que Georges ait réussi à conduire directement Camille à l'endroit où Tilaï Buisson était enfermée ? Sans la connaître ? Ni n'avoir jamais même senti le moindre vêtement de cette dernière ? Et alors qu'elle était inconsciente ? Pour être honnête, j'en reste moi-même abasourdi ! Les Dupont parlent de télépathie avancée... D'intelligence paranormale hyper développée. Une équipe de scientifiques spécialisés en neuroéthologie sensorielle voudrait étudier le chien, le soumettre à des tests. Mais Camille les a menacés de faire exploser leur labo s'ils touchaient un poil de sa tête.

- Le pompon de la pomponette, je vous l'accorde ! Tiens, au fait, en parlant de pomponette, où donc est passée la nôtre ?

- Toujours en Italie, au chevet du commissaire.

- Dommage qu'elle ne soit pas là, regretta Montbri-son. J'aurais apprécié qu'elle me relate son aventure elle-même.

Vega le rassura.

- Ne vous inquiétez pas, Vous aurez son rapport détaillé dans la semaine. Laissez-lui juste le temps de digérer sa culpabilité.

- Faut dire qu'elle lui a mis le paquet, à ce pauvre Italien ! Le commissaire pointa l'épaule de Vega d'un doigt impressionné. Vous-même, par ailleurs...

- Pour sa décharge, nous n'avons pas été très prudents, la défendit Vega, préférant passer sous silence sa responsabilité directe dans l'échauffourée de la cave. Après tout, n'avait-il pas forcé la main de Pedretti ? Qui, il lui fallait bien le reconnaître, était des plus récalcitrants à lancer cet assaut.

- Certes, certes... capitula Montbrison. Mais bon... Ça la fout mal quand même, non ? Déjà qu'on passe pour des brutes ! Là...

Vega, à qui la susdite épaule faisait justement souffrir le martyr, et qui entendait bien ne pas y passer la journée, esquiva la parenthèse en reprenant, comme si de rien n'était, le cours de son récit...

- Donc, au moment où le commissaire Pedretti et Camille découvrent Tilaï, ils sont surpris par Aldo le rouquin qui un/ massacre le chien deux/ estourbit sa maîtresse. Alors qu'elle est encore inconsciente, il lui inocule le même puissant psychotrope qu'il a utilisé sur Tilaï. Grossière erreur ! En effet, comme nous le savons ici, les GABA<sup>15</sup> de Camille réagissent aux drogues par une dépolarisation excitatrice. Ce qui contribue à déclencher chez elle une hyperexcitabilité des neurones et une agressivité hors norme.

Montbrison passa cinq doigts fébriles dans sa chevelure de pâtre grec.

- Une sorcière mafieuse qui revient d'entre les morts pour nous narguer couplée à un chien télépathe indestructible flanqué d'une karatéka au sang d'alien ? Ahaha... Je les vois d'ici les collègues ! Ils n'ont pas fini de se marrer. De se demander à quoi on carbure ici, je vous le dis, moi...

---

15

Acide  $\gamma$ -aminobutyrique qui a pour fonction naturelle de diminuer l'activité nerveuse des neurones sur lesquels il se fixe.

Il sortit une Marlboro de son tiroir, se la colla au bec, l'alluma.

En l'espace de quinze jours, il avait perdu six kilos et dévissait, toute superbe envolée, ses costumes trop amples flottant autour de lui.

- Euh... hasarda Vega. Je croyais que...

- Et bien justement, lui répondit Montbrison. Ne croyez pas tout ce qu'on vous dit ! Continuez...

Ce que fit l'inspecteur.

- Le rouquin fourre alors le chien dans un sac et le jette dans l'Arno. La suite ? Vous la connaissez... Pedretti le récupère et la boucle est bouclée...

Le commissaire approuva. Puis, taffant comme un furieux, il ordonna.

- Bien, le temps de digérer tout ça, peut-être pourrions-nous maintenant passer au président Satrappe ?

- Pas impliqué.

- Ah bon ? Pourtant, d'après Patrice Bertolla...

- Bertolla ? Vega ricana. Parlons-en de celui-là, justement. Parce que s'il y a bien une pièce maîtresse dans cette affaire : c'est lui !

Montbrison plongea sa tête dans le dossier.

- Un spécialiste de la Renaissance italienne, si je ne m'abuse ?

- Exact... En plus de son travail à la bibliothèque, il est chargé de cours à la faculté d'histoire de Sainte-Barbe. Mathieu Labrys et Damien Taborg font partie de ses étudiants. Du coup, pas vraiment étonnant qu'ils fassent appel à lui pour en savoir plus sur la carte. Lorsqu'ils lui en dévoilent les photos, le vieux bouc manque s'en étrangler. Vega sortit alors son portable et montra au commissaire le cliché pris, lors de la perquisition chez Tim Soran. Il zooma l'écran. Regardez, là

et là... Voyez ? La couche de repeints, celle censée cacher les doigts d'or des capucins ? Elle s'est tout simplement délitée avec le temps, laissant apparaître l'iconographie qui mène au trésor. Alors imaginez le choc...

Montbrison plongea son nez sur l'écran du smartphone et secoua la tête sans dire un mot.

Il avait faim, nourrissait une céphalée des plus sauvages et, pour être honnête, les capucins dorés et autres excentricités du même genre commençaient à lui sortir par les trous de nez.

Ce qu'il voulait présentement ? Clore l'affaire au plus vite pour s'expatrier au fin fond de la Papouasie, seul avec lui-même et surtout, très loin des tarés qui composaient son quotidien.

- Pour saisir les subtilités de l'affaire, reprit Vega, ce qu'il faut savoir, c'est que Bertolla connaissait : un/ l'existence de la carte, et deux/ la légende du trésor qui s'y rattachait. Thésard, il y aurait même consacré deux pleines années de recherche ! Un spécialiste en quelque sorte. Alors, apprendre que le précieux document reposait bêtement là, devant son nez ? Au sein même de sa bibliothèque chérie ? Et s'en faire déposséder par deux étudiants boutonneux ? Ça l'a plongé dans une frustration innommable. Il lui fallait cette carte ! À tout prix... Et hors de question de partager le pactole avec qui que ce soit, bien sûr ! C'est à ce moment-là qu'il embauche Francis Bertiau, le vigile, pour la récupérer.

- Bertiau ? Celui que vous avez dessoudé avec la femme de ménage, votre fameuse Mia Tara là, dans les escaliers de la fac ?

- Nous n'avons dessoudé personne, s'insurgea le capitaine. C'était un accident. Par ailleurs je vous rappelle quand même qu'il nous menaçait d'une arme...

- Oui, bon, admettons... reconnut le commissaire de mauvaise grâce.

- Un ancien mercenaire ! se défendit énergiquement Vega. Chargé des basses œuvres des négationnistes de l'université ! Recruteur de nazis cagoulés pour casser du prof lors des grèves estudiantines. Une croix gammée tatouée comme maillot de corps ! Dans le genre enfant de chœur...

- Bon... D'accord... Je retire. Revenons-en donc plutôt à Mathieu et Damien. Parce que tout ça ne nous dit toujours pas ce que sont devenus ces garçons ! Et croyez-moi, on n'en a pas fini avec ces deux-là. Parce que les parents... Des enragés !

- Bertolla se défend de toute implication dans leur disparition. D'après lui, le lendemain même de leur rencontre, ils s'évaporaient. Le vieux crocodile nie également être l'instigateur du meurtre de Dionysos Petra. Il accuse Carla Nicollo, la sorcière florentine, de tout.

- Et vous le croyez ?

- Au vu et au su de ce qu'il a à perdre maintenant ?  
Oui.

- Et Tim Soran ? Le propriétaire de la carte ? Qu'est-ce qu'il en dit, lui, de tout ça ?

- Tim Soran ? Il pleure sur son trésor envolé en fumée et crie haut et fort qu'il n'est coupable de rien !

- On n'a rien trouvé dans ses communications téléphoniques ou autres réseaux sociaux qui puisse le confondre ? insista le commissaire à l'aplomb de la béance de son dossier.



- Non... Dès qu'il a compris la valeur de ce qu'il possédait, il s'en est tenu au plus strict secret. Quant aux derniers mails échangés avec Mathieu et Damien, ils datent bien du jour de leur disparition.

- Splendide ! Montbrison sortit une bouteille d'eau gazeuse de son frigo, s'en servit un verre, le but goulûment. Et la police italienne, qu'est-ce qu'elle en dit, elle ?

- Rien de plus... Elle a tout retourné. Sans résultat. Il faut dire que depuis l'éradication de la famille Nicollo, comment raccorder ? Tous les protagonistes ad patres ! Même les malabars qui ont envahi l'université sont introuvables... À croire que tout le monde s'est volatilisé, comme la carte...

- Mais, insista le commissaire qui ne pouvait se résoudre à cette ridicule conclusion. Et les ordinateurs ? Les tablettes, les portables ? À l'ère du tout Internet, ça n'existe pas, le vide ! Il y a bien toujours un dossier dans une zone de stockage intersidérale, un mail qui traîne quelque part, non ? Enfin, je ne sais pas moi ! Vous êtes-vous bien assuré de la qualité du travail de nos homologues italiens, au moins ?

- Oh que oui ! Mais ils ne peuvent rien de plus que nous. Et pour cause ! Figurez-vous que le majordome, Duilio Ravella, possédait tous les codes des réseaux du trust mafieux de la Mama Nicollo. A la mort de cette dernière, il a activé un programme informatique prévu pour en détruire les données et transférer les comptes bancaires de la famille aux îles Caïmans. Croyez-moi, c'est le merdier !

Il ne restait à présent du commissaire que deux yeux explosés au milieu d'un brouillard cancérigène.

- Et ce Duilio Ravella, il est où maintenant ?

- Incarcéré en quartier de haute sécurité, muet comme une tombe. Vega passa une main fiévreuse sur son front. Mais finalement, qu'a-t-on vraiment à lui reprocher, hein ? Il n'a aucun casier, n'apparaît dans aucune affaire délictueuse et n'a rien commis d'autre qu'une soit-disant destruction d'informations dont on ne peut même pas prouver qu'il soit réellement l'instigateur. Un malin le sous-fifre ! La relève est assurée...

- Bon, finissons-en, ordonna le commissaire en tapotant les feuillets éparpillés sur la table. La femme de ménage, là ? L'allumée aux clébardes. Toujours au milieu de tout... Étonnant, non ? Vous ne trouvez pas ça bizarre, vous, cet empressement à sans cesse vouloir nous rendre service ?

Vega se hâta de rétorquer.

- Mia Tara ? Il rit. Oh, que non ! À mon avis, elle n'a pas l'envergure d'être mêlée à quoi que ce soit. J'ai bien peur qu'elle ne se soit juste trouvée à plusieurs reprises au mauvais endroit, au mauvais moment. Et au bon endroit, au bon moment, pensa-t-il en aparté, en se remémorant leurs torrides, délicieuses, passionnées étreintes propices aux informations. Et, conclut-il avec peu d'élégance, que sa nature subordonnée ne l'ait tout simplement portée à nous tenir informés à chaque fois qu'un élément nouveau s'offrait à elle.

Préserver sa carrière valait bien cette petite iniquité dont Mia n'aurait, par ailleurs, jamais connaissance.

Si jouer ce jeu dangereux de l'amour caché avec la blonde déesse l'avait amusé, cela devait à présent cesser. Il avait tiré tout ce qui l'intéressait de la caractéristique femme de ménage.

Il se promit de laisser du champ entre eux et pour finir, de ne plus la voir du tout. En douceur, bien sûr... Car

Vega détestait les conflits sentimentaux dont ses conquêtes ne cessaient de le pourrir dès son feu sexuel éteint.

Il rêvait déjà à la prochaine. Qui devrait être jeune et acidulée comme un bonbon au citron. Un peu comme la petite Prune<sup>16</sup>, tiens – mais sans cette lourdeur provinciale qui l’avait si rapidement lassé – mais, surtout pas comme Chloé<sup>17</sup>, la secrétaire du journal Le Lyonnais qui l’avait, quant à elle, grandement fatigué avec ses mines d’oiseau anorexique et ses miettes de tofu fermenté comme seul repas.

- Bon... Montbrison, harassé, laissa retomber ses épaules sur son fauteuil directorial. Vous avez conscience que ça n’est pas un rapport que je vais rendre, là... Mais un gruyère des Carpates ?

Le capitaine en ouvrit ses deux bras d’impuissance.

- Ça n’est pas moi qui écris l’histoire, commissaire. Je ne peux ni tuer ce que je vois, ni inventer ce que je ne sais pas...

---

16

Le petit vendeur de Meringues. Pat Milesi. Édition Act’Polar. Mars 2013

17

Le petit vendeur de Meringues. Pat Milesi. Édition Act’Polar. Mars 2013

Montélimar. Rue Monnaie Vieille. Appartement de Raphaël Barreau.

Comme tous les matins, France Info tournait en boucle sur l'ordinateur de Raphaël Barreau. La chaîne retransmettait à présent les conclusions de l'enquête sur l'assassinat d'Henri Miteck.

Le jeune homme, qui s'acharnait depuis cinq bonnes minutes sur l'ouverture d'un bocal de cornichons récalcitrant, vira couleur cendres.

Il posa le pot dans l'évier puis passa ses mains sous l'eau tiède. Oubliant son sandwich sur le comptoir, il se précipita sur son ordinateur pour tapoter frénétiquement « meurtre à l'université ».

La une d'un grand journal d'information apparut alors : « Le président en savait trop ».

Raphaël plongea dans la lecture de l'article qui y était consacré. N'en crut pas ses yeux.

Par un hallucinant concours de circonstances, l'exécution de Miteck était ici attribuée à de sombres mafiosi évaporés dans la nature. Une chasse au trésor mortelle, une prêtresse noire, un chien télépathe, des étudiants foireux et une piste ésotérique des plus floues et des plus fantaisistes faisaient les gorges chaudes des journalistes qui tiraient à boulets rouges sur le pauvre commissaire chargé de l'enquête.

Raphaël aurait dû se sentir soulagé d'ainsi échapper à la justice. Mais que non ! Il se sentait floué ! Trahi... Dépossédé de sa vengeance, de sa sentence de mort. Depuis que sa femme, Lou, avait trouvé la mort l'hiver précédent, dans un fossé au bord de la Nationale 7 à l'entrée de Montélimar, le jeune homme vivait seul.

Au moment du drame, expert en dispositif de reproduction des salmonidés d'élevage, il était en mission dans un laboratoire de pisciculture expérimentale breton. Il n'avait donc appris la nouvelle que le lendemain matin, en pleine guerre avec deux éprouvettes emplies d'ovules récalcitrants.

Sans un mot à ses collègues, il avait alors quitté ses gants en latex, enfilé son cuir, récupéré sa valise à l'hôtel et traversé la France en TGV.

Lorsqu'il pénétra dans les locaux de la morgue, l'amour de sa vie l'attendait, blanc comme un lys, aussi glacé qu'un esquimau, étendu sur une table inoxydable.

- Une embolie cérébrale, l'informa le légiste qui sirotait du jus de cerise à la paille.

- N'importe quoi ! se rebiffa le jeune homme. Une embolie ? À vingt-cinq ans ? Comme ça, là ? Sur le bord d'une route ? Vous me prenez pour un demeuré ?

- Non, lui répondit l'homme de science en rotant discrètement. Il n'y a pas d'âge pour mourir, savez ? Et puis, par les temps qui courent, y a plus de jeunes qui meurent que de vieux ! Accident, cancer, embolie... Enfin, bref. Votre femme aura fait un malaise, puis sera tombée sur le bas-côté de la route. Les moins 20° qui sévissaient hier soir, ne lui auront ont laissé aucune chance... C'est triste, et je comprends que ce soit difficile à avaler...

- Mais les bleus là ? contrecarra le jeune homme en pointant d'un doigt agressif plusieurs marbrures mauves fleurissant le corps. Ils viennent d'où les bleus ? Moi, je vous dis qu'on l'a percutée !

L'homme posa son verre sur l'évier. Retira calmement son calot. Quitta sa blouse.

- Les bleus ? Occasionnés par sa chute. À moins que vous ne la battiez ?

Raphaël le foudroya du regard.

- Pardon ?

- Ca mériterait d'être éclairci, ça... fit remarquer froidement le légiste. Que foutait votre femme sur le bord d'une route de campagne à cette heure-là, hein ? Heureusement que votre alibi est en béton, parce qu'autrement, vous auriez méchamment la police au cul, mon vieux !

Raphaël hallucinait.

Le médecin l'acheva.

- Pour être honnête, je dois, de plus, vous avouer que si rien de probant n'atteste que votre femme ait été renversée par un véhicule, rien non plus n'atteste vraiment clairement que ce ne soit pas le cas...

- Donc, vous ne...

- Donc, le coupable le légiste, je ne peux juste scientifiquement rien prouver... Il récupéra un paquet de feuilles posé sur une table d'examen vierge et reprit prudemment. Aussi, je réserve mon jugement sur le sujet et laisse à la police la charge d'en découvrir plus. Il quitta sa blouse, chaussa des bottes, puis saisit une grosse parqua dans le couloir de l'entrée. Je suis désolé pour vous... Mais, j'ai une famille, moi... Aussi, si vous n'y voyez pas d'inconvénients...

Au bout de quelques semaines d'enquête, les policiers, s'appuyant sur les molles incertitudes de l'expertise, finirent par signifier au jeune homme que, faute d'éléments probants, l'affaire allait être close.

- Tournez la page, mon ami ! Regardez vers de nouveaux horizons...

Tourner la page ? De nouveaux horizons ? Ça, Raphaël ne pouvait même pas l'imaginer.

Il enquêta donc, seul... Sans relâche. Sans résultat.

Une année s'écoula.

Un matin du mois de mars suivant, alors que résigné, il déposait un bouquet de fleurs sur les lieux du décès de la belle Lou, un vieux loqueteux, gitane maïs au bec, l'apostropha.

- Hep, là-bas !

- C'est à moi que vous parlez ?

- Ouaip, c'est à vous... Vous la connaissiez la nana qui s'est fait renverser ?

Raphaël en laissa tomber ses fleurs sur le bitume.

- Renverser ?

- Ben oui... Renverser.

- Mais comment ça renverser ?

- Ben comme ça... Y a une grosse berline noire qui l'a fauchée. Le vieux cracha un jus noirâtre sur la chaussée. Mouaip... Comme une sauterelle, qu'elle a sauté !

- Mais, comment vous savez ça, vous ? Vous étiez là ?

- Pas loin... Juste dans le baraquon là, tiens... Il lui montra un mazot situé une cinquantaine de mètres en contrebas de la route.

Raphaël, qui avait déjà identifié cette remise encombrée d'outils de jardinage lors d'un précédent état des

lieux, n'avait pas imaginé une seconde qu'elle put abriter quelqu'un.

- Vous habitez là ? demanda-t-il interloqué.

- Oh, non... C'est juste quand il fait trop froid... Ou que j'ai trop bu... Alors, je m'y protège.

- Trop bu ?

- Ouaip... Ou les deux à la fois ! Comme ce soir-là.

- Mais, enfin ! s'indigna Raphaël, si vous avez tout vu, pourquoi n'avez-vous rien fait, rien dit ? Vous auriez pu lui porter secours, appeler les urgences...

- Dites donc, se défendit le vieux. Faudrait voir à pas vous tromper de client, là ! C'est pas moi qui l'ai dégommée, la gonzesse. Je vous dis que j'étions bourré ce soir-là ! J'pouvions même pas me lever.

- Alors, si vous étiez couché, comment avez-vous pu voir l'accident ? questionna fort à propos Raphaël.

- Parce que je m'étions allongé sur l'appentis, tiens... Et que de là, on peut surveiller toute la route. On voit bien que vous n'avez jamais dormi dehors, vous ! Fait un froid de gueux par terre.

Le jeune homme sortit alors un petit carnet de sa poche.

- Racontez-moi ! Tout...

- Ben... C'est juste ce que je viens de vous dire, là. Ah non... J'avions oublié quelque chose... La voiture, là ? C'était une Audi Quattro. Et le numéro de la plaque ? Ça vous intéresse-t-y aussi ?

Raphaël le visa, estomaqué.

- Le numéro de la plaque ?... D'immatriculation ?

- Ben oui ! D'immatriculation ! Et de quelle plaque voulez-vous que ce soit ? C'est que j'ai un CAP de mécanique moi... Croyez quoi ? Et de la mémoire ! RZ 764 38 et un petit 69 pour finir !



- Mais pourquoi n'avoir pas déclaré tout ça à la police, lors de l'enquête ? C'est inouï quand même...

Le vieux cracha une deuxième fois sur le sol.

- J'bouffe pas du poulet ! Je les contrechie, moi, ces pandores. Qu'ils crèvent tous !

En hacker confirmé, le jeune homme ne mit pas plus de deux heures pour identifier le chauffard.

Quelle ne fut pas sa surprise lorsque le nom de l'ex président d'université Henri Miteck apparut sur son écran.

Non, ça ne pouvait pas être possible !

Un chauffard, un alcoolique, ça il pouvait comprendre... Mais un homme de science ? Un être hautement civilisé ?

Mille fois, il tenta de se mettre à sa place.

Pouvait-il ne pas avoir senti le choc du corps contre sa voiture ?

Mille fois il en arriva à la terrible conclusion qu'incapable d'assumer le poids de ses actes, l'assassin avait lâchement fui ! Laissant Lou mourir seule dans un fossé glacé.

C'est alors qu'il prit sa décision.

Puisque qu'on l'avait maltraité, débouté... Que la mort de sa femme n'avait pas eu plus d'importance pour la société qu'un trait de grenadine dans un Monaco, et que lorsqu'on connaîtrait la position sociale de l'assassin, on lui trouverait des circonstances atténuantes. Que des amis haut placés interviendraient en sa faveur. Que des raisons d'état intercédèrent. Qu'il ne resterait plus à l'homme qu'à larmoyer sur sa pleutrerie et hurler son repentir sincère pour s'en tirer avec trois ou quatre ans. Le tribunal de Raphaël prononça lui-même la sentence : Peine de mort !

Et puisque la justice des hommes n'était qu'un ramassis de mensonges, que la loi du plus fort l'emporterait toujours sur la vérité, il s'occuperait lui-même d'appliquer la sanction.

Quoi de plus facile que de se faire passer pour un étudiant ? Dans ce grand fromage que sont les universités, n'importe qui peut aller et venir à sa guise. Incognito. En parfaite liberté.

Le bruit mou du poignard... Le grincement sur les côtes... Le sang qui giclait...

Pour le reste ?

Un grand trou noir.

Morale de l'histoire : Ne jamais prêter sa voiture à un collègue un soir de pleine lune !



ISBN 978-2-9540518-2-6

Le code de propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.



# **Editions ACT'Polar**

<http://www.act-polar.com>

**Pat MILESI**

Les enquêtes de **Camille Sora** :

- **Danse avec la neige**  
Version numérique, audio en ligne, papier
- **Le petit vendeur de meringues**  
Version numérique, papier
- **La moresca des schizophrènes**
- **Version numérique, papier**











JOUVE  
1, rue du Docteur Sauvé - 53100 Mayenne  
Imprimé sur presse rotative numérique  
N° 2238782R - Dépôt légal : septembre 2015

*Imprimé en France*